

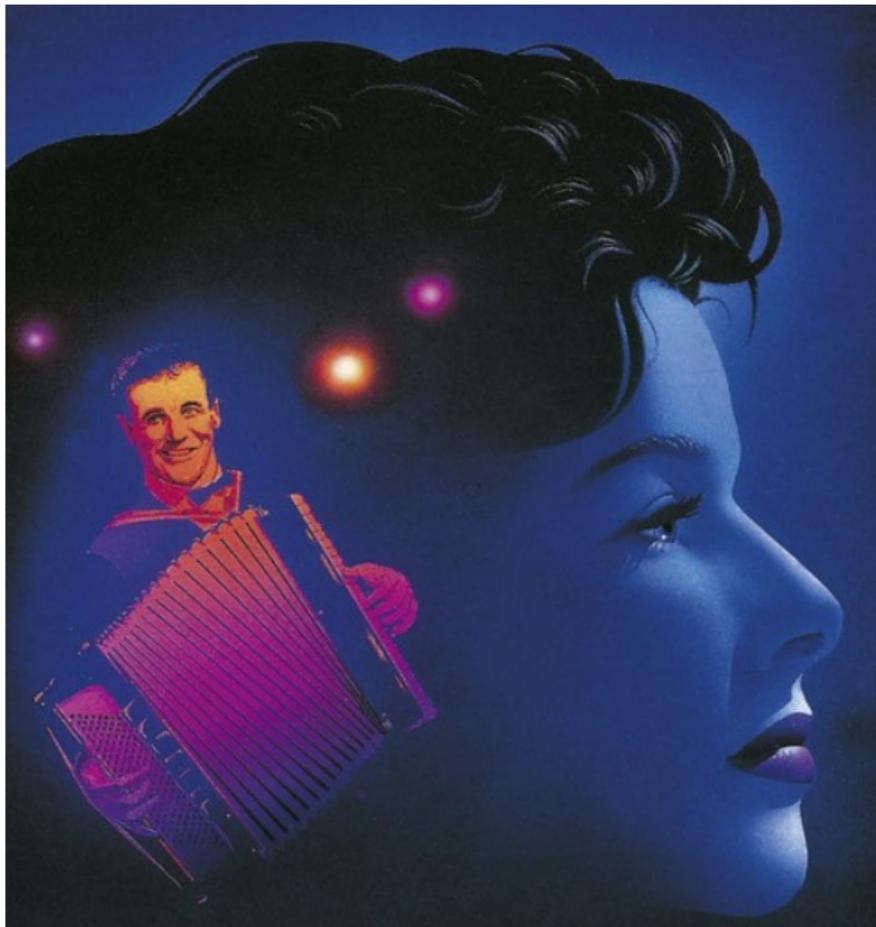


J A M E S  
E L L R O Y

DICK CONTINO'S  
B L U E S

RIVAGES/NOIR





J A M E S  
E L L R O Y

DICK CONTINO'S  
B L U E S

RIVAGES/NOIR

## Présentation

Un joueur d'accordéon prodige (il vit actuellement à Las Vegas), Hollywood en proie à la chasse aux sorcières, le tournage d'une série Z qui deviendra un film-culte, un tueur en liberté, les années cinquante et leur fureur de vivre... À travers le blues de Dick Contino, c'est son passé que James Ellroy apprend à mieux comprendre.

Le court roman *Dick Contino's blues* est suivi de cinq nouvelles.



James Ellroy

**Dick Contino's Blues**

*Nouvelles*

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Freddy Michalski

*Collection dirigée  
par François Guérif*

Rivages/noir

Titre original : *Dick Contino's Blues*

ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES

106, boulevard Saint-Germain

75006 Paris

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Couverture : © Stephen Peringer

© 1993, James Ellroy

© 1993, Éditions Payot & Rivages pour la  
traduction française

© 2015, Éditions Payot & Rivages pour la  
présente édition

ISBN : 978-2-7436-3205-2

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de

poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

*À Alan Marks*

# AVANT-PROPOS

Un homme avec un accordéon, et qui tourne et qui vire – à pomper son « Steinway à bretelles » de toutes ses forces.

Mon père qui pointe un doigt sur la télé.

– Ce mec est un bon à rien. Un insoumis.

L'homme à l'accordéon dans un film de série Z ; en train d'enlacer la blonde des pubs de pneus Mark C. Blooms.

Des souvenirs à moitié enfouis ressortent. Toujours parlants, ils ont néanmoins une origine fixe. L.A., ma ville natale, dans les années cinquante. La plupart ne sont que de brèves lueurs des synapses, que le cerveau éteint aussi vite. Quelques-uns se métamorphosent en fiction ; je perçois intuitivement leur potentiel dramatique, que j'exploite dans mes romans, de la mémoire au papier, du souvenir au baratin en moins d'une seconde.

La mémoire : ce lieu où les réminiscences viennent percuter l'histoire.

La mémoire : cette fusion en symbiose d'ALORS et MAINTENANT. Et pour moi, l'étincelle qui réveille des curiosités atroces.

L'homme à l'accordéon se nomme Dick Contino.

« Insoumis », c'est du bidon – il a servi honorablement pendant la guerre de Corée.

Le nanard série Z s'appelle *Daddy-O* – un navet sentimental, grosses bagnoles et musique.

La mémoire est contextuelle ; elle juxtapose dans l'instant vastes

événements et vécus fugitifs.

Au mois de juin 1958, ma mère a été assassinée. Le meurtre n'a jamais été résolu ; je suis parti vivre avec mon père. J'avais vu Dick Contino exploser l'écran de télé en interprétant « Bumble Boogie », retenu le jugement que mon père avait porté sur lui, et je m'étais payé *Daddy-O* à l'Admiral Theater un an plus tard ou à peu près. Et les synapses qui claquent, qui craquent, qui pètent ; un souvenir s'est formé, au milieu de son contexte. Un souvenir sous une perspective historique sombre de menaces ; des femmes se

faisaient étrangler, abandonnées à l'éternité, sans possibilité de vengeance.

J'avais à l'époque dix et onze ans ; je sentais vagir en moi des instincts littéraires inachevés. Mes curiosités avaient le crime pour centre ; je voulais connaître le POURQUOI qui se cachait derrière des épisodes atroces et diaboliques. Au fil du temps, les malfaisances de mes contemporains me laissèrent mort d'ennui – les années 60 et 70, pour sanguinaires qu'elles furent, passèrent dans un brouillard. Mon imagination remontait le temps pour se figer en gros plan sur la décennie qui

avait précédé, avec, en accompagnement, une piste sonore d'époque : morceaux immortels de jadis, Dick Contino plaquant ses accords d'accordéon dans le Ed Sullivan Show.

En 1965, j'ai été viré du lycée et j'ai rejoint les rangs de l'armée. Tout ce qui touchait à l'armée me collait une trouille à chier dans le froc – j'ai simulé une dépression nerveuse pour me récupérer une dispense de service armé pour incompatibilité.

En 1980, j'ai écrit *Clandestin* – une version légèrement modifiée, chronologiquement déplacée, de

l'assassinat de ma mère. L'action du roman se situe en 1951 ; le héros en est un jeune flic – et un insoumis – dont l'existence toute tracée va sortir de ses rails à cause de la Grande Peur Rouge.

En 1987, j'ai écrit *Le Grand Nulle Part*. Situé en 1950, le livre est un compte rendu détaillé d'un pogrom anti-communiste dans les milieux du spectacle.

En 1990, j'ai écrit *White Jazz*. L'une des intrigues secondaires – mais d'importance – met en scène un film de série Z dont les extérieurs tournés à

Griffith Park sont les mêmes que ceux de *Daddy-O*.

Jung a dit : « Tout ce qui ne parvient pas à notre conscience nous revient sous forme de destin. »

J'aurais dû voir arriver Dick Contino il y a bien longtemps déjà.

Ça ne s'est pas fait. Le destin est intervenu, par le biais de photographies et d'une vidéo cassette.

C'est un ami qui m'a refilé la photo. À en avoir la berlue ; c'est moi, j'ai dix ans, le 22 juin 1958. Un photographe du *L. A. Times* m'avait mis en boîte cinq minutes

après qu'un inspecteur de police m'eut appris que ma mère avait été assassinée. Je suis en état de choc, mais pas vraiment la grande détresse ; les yeux écarquillés mais le regard vide. J'ai la braguette à moitié ouverte, les mains qui semblent agitées de tremblements. Il faisait chaud ce jour-là ; la pommade brillantinée à moitié fondue que j'ai sur les cheveux accroche l'éclair du flash.

La photo m'a cloué sur place ; sa puissance a transcendé toutes mes tentatives, et elles étaient nombreuses, d'exploiter mon passé pour faire vendre des livres. La vérité sous-jacente de

l'instant m'a explosé à la figure ; mon affliction, même à cet instant précis, était ambiguë. Mon esprit calculateur en est déjà à évaluer des avantages potentiels, il est en train de se reprendre alors même que les hommes empressés qui m'entourent s'inclinent devant ce qu'ils perçoivent comme le chagrin d'un petit garçon.

J'ai fait encadrer la photographie et j'ai passé de longs moments à la fixer des yeux. Toujours la même étincelle. Qui rallume les souvenirs de la fin des années cinquante. J'ai vu *Daddy-O* dans un catalogue vidéo. J'ai commandé la

cassette. Elle est arrivée une semaine plus tard ; je l'ai collée dans le magnétoscope.

Zoom arrière, à toute blinde.

L'histoire tourne autour d'un chauffeur de camion *pilote de dragster* chanteur, Phil « Daddy-O » Sandifer et de ses tentatives à résoudre le meurtre de son meilleur ami, le tout en pleine galère parce qu'il est sous le coup d'une suspension de permis de conduire. Les potes de Phil, « Peg » et « Duke », veulent l'aider, mais ils n'arrivent à rien – la cervelle trop fumeuse de trop de soirées occupées jusqu'au petit jour par

le Rainbow Gardens – les Jardins de l’Arc-en-Ciel – un rade à jazz, style doo wop – chansons des rues façon jazzy à la mode noire – où Phil roucoule gratis à la demande. Aucune importance ; Daddy-Oren contre Jana Ryan, souple, sinieuse et sexy, fille de riches avec permis de conduire valide et cabriolet T-bird de 57. De ressentiment mutuel, on passe sans crier gare à numéro de charme et vibrations sexy ; Philet Jana font équipe et infiltrent une boîte de nuit, propriété d’un sinistre obèse du nom de Sydney Chillis. Daddy-O le chanteur, Jana la fille aux cigarettes : duo charmant et

irrésistible. Très vite, ils soupçonnent Chillis de fourguer du H, le piègent et clouent l'ectomorphe pour le meurtre du meilleur ami de Phil. Un final en course poursuite ; et une question brûlante qui reste sans réponse : l'exploit téméraire de Daddy-O lui vaudra-t-il de récupérer son permis ?

Qui sait ?

Qui s'en soucie ?

Il m'a quand même fallu visionner le film trois fois pour saisir l'intrigue.

Parce que Dick Contino me tenait sous son charme, j'étais ensorcelé.

Parce que je savais – d’instinct – qu’il détenait des réponses d’importance.

Parce que je savais que c’était lui, l’ombre obscure qui planait par omission dans mes romans du « Quatuor de L.A. », c’était lui le fantôme qui attendait de s’exprimer.

Parce que je sentais intuitivement qu’il serait à même de faire jaillir avec éclat de nouveaux détails narratifs et combler les trous de ma mémoire en ramenant au premier plan un Los Angeles de la fin des années cinquante, hypertrophié, comme sous un objectif à très grande focale.

Parce que je croyais avoir détecté un entremêlement significatif de ses différentes personae de l'année 57, sur et hors écran, une concoction que la trentaine d'années écoulées ne manquerait pas d'embellir avec force.

Contino sur écran : beau mec, Italien allant sur la trentaine, de gros biceps à force de lever la fonte ou de faire l'amour à son accordéon. Et avec ça, un physique de rêve : dents éclatantes, cheveux noirs et bouclés, sourire charmeur. Ce sont les années cinquante ; alors côté tailleur et grand faiseur, il part avec un handicap et fait au mieux : pantalons de confection en

toile remontés jusqu'aux pectos et chemises en ban-lon à rayures horizontales. Il a belle allure et il sait chanter ; il se donne bien du mal avec « Rock Candy Baby » – les paroles sont à jeter et il est visible que ce rythme de bebop à tempo rapide n'est pas son style – mais il vous susurre « Angel Act », petite ballade wah-wah, la douleur au cœur, la voix pleine de trémolos de baryton – quintessence personnifiée de l'éternel perdant, pauvre pantin saisi d'une passion lascive pour la déesse « noire » prête à ruiner et à détruire toute son existence.

Et en plus il sait jouer ; c'est un acteur-né, de toute évidence, au talent naturel, parfaitement à son aise devant la caméra. Chaque fois qu'il ouvre la bouche, les répliques atroces atteignent au médiocre. Vous pigez ?

Et il est reconnaissant de se trouver tête d'affiche dans *Daddy-O* – aucun mépris chez lui pour le scénario, ni pour ses partenaires ou le texte de ses chansons – « *Rock Candy Baby* », *c'est comme ça que j'appelle ma poupée. Rock Candy Baby, plus douce et plus sucrée qu'un bâton de réglisse* – même si ce que je sais de sa vie, presque rien, quelques fils

de trame, sans plus, me disent qu'il a déjà connu des hauteurs bien plus vertigineuses.

Je décidai de retrouver Dick Contino.

Je priai pour qu'il fût encore en vie et en état.

Je retrouvai une demi-douzaine de ses disques, que j'écoutais, en me délectant des délices du pur *Divertissement*.

«Live at the Fabulous Flamingo », « Squeezeme », « Something for the girls » – de vieux classiques arrangés pour mettre en valeur l'accordéon virtuose sous les projecteurs. Bombardements de

vieux thèmes ; et du sentiment, si pur, tellement hors du temps, qu'il pourrait servir de piste sonore à toute la guimauve transcendante jusqu'à ses plus infimes moments qu'Hollywood ait jamais produite. Dick Contino, une bête de scène gravée dans la cire ; à faire défiler ses doigts en rafales sur deux claviers à la fois, improviser rythmes et cadences, réveiller des tempêtes lorsqu'il écrase son soufflet. Passant de murmure à soupir puis rugissement et retour dans ce même laps de temps qui suffit pour penser ; dites-moi quel sens a la vie de cet homme et comment elle se rattache à la mienne ?

J'appelai mon ami et enquêteur Alan Marks. Il accrocha à mon baratin au premier rebond :

– Le mec à l'accordéon. Je crois qu'il jouait à Vegas dans le temps.

– Trouve tout ce que tu peux sur lui. Essaie de savoir s'il est toujours en vie, et si oui, retrouve-le-moi.

– C'est pourquoi, tout ça ?

– Du détail narratif.

J'aurais dû dire, détail narratif à même d'être *contenu* – parce que je voulais que Contino soit un quasi-psychopathe-rôdeur-monte-en-l'air *casseur de*

*bagnoles* hurlant à la lune / coureur de femmes, semblable aux héros de mes livres. J'aurais dû dire : « Apporte-moi des renseignements que je pourrai maîtriser et exploiter. » J'aurais dû dire : « Ramène-moi une vie que je pourrai disséquer en compartiments indépendants pour les intégrer à la vision noire absolue de mes dix premiers romans. »

« Tout ce qui ne parvient pas à notre conscience nous revient sous forme de destin. »

J'aurais dû avoir la prescience de l'arrivée d'un Dick Contino *en chair et en os*.

\*

\* \*

Richard Joseph Contino est né à Frisco, Californie, le 17 janvier 1930. Son père, immigrant sicilien, était propriétaire d'une boucherie qui marchait bien ; sa mère était une Italo-Américaine de la première génération. Dick avait deux frères et une sœur, tous plus jeunes que lui ; son oncle maternel – Ralph Giordano, alias Young Corbett – fut brièvement champion du monde de poids moyen.

La famille, catholique et unie, n'était que modérément coincée. Dick grandit en

enfant timide, assailli de perpétuelles frayeurs, une peur claustrophobe de mourir étouffé et la crainte de quitter le giron de sa famille aimante. *Trouilles méchantes et vicieuses* ; de celles dont on reconnaît qu'elles sont irrationnelles quand bien même elles vous déchirent les tripes.

Entraînement physique et musique lui permirent de se parer d'une persona d'invincibilité. Bloqueur dans l'équipe de foot du lycée, cinq ans d'accordéon – doué pour le ballon ovale, superbe avec sa boîte à soufflet. Dick Contino, dix-sept ans, prêt pour son rendez-vous brûlant

avec l'histoire ; un *gavonne* d'un mètre quatre-vingts, grand amateur de sport, toutes frayeurs bues sous le masque d'un sourire.

Horace Heidt – aujourd'hui décédé, le Horace Heidt des Musical Knights – les Chevaliers de la Musique – passait par Fresno à la recherche de talents amateurs. Son programme radio – *Door of Opportunity* – Porte Ouverte aux Amateurs – était sur le point d'être lancé – encore un de ces radio-crochets avec public de studio et applaudimètre – trois concurrents à la lutte pour gagner la bourse hebdomadaire offerte au

vainqueur, et l'occasion de faire son chemin par la chanson, la comédie, la danse ou les numéros de clowns, jusqu'à la grande finale, et au meilleur ses cinq bâtons et sa petite heure de gloire équivoque. L'un des larbins de Heidt entendit parler de Dick et lui arrangea une audition ; Dick le laissa sur le cul, les doigts qui virevoltent sur les touches, le soufflet pris de tremblote, debout face au micro, pubis en avant et grands coups de reins, à aligner ses pots pourris. Le larbin dit à Horace Heidt : « Il faut que vous voyiez le gamin. Je sais que l'accordéon,

ça sort tout droit de cave-la-ville, mais ce gamin, il faut le *voir* ! »

7 décembre 1947 ; Horace Heidt glisse Dick Contino au programme de son premier radio-crochet. Dick a joué « Lady of Spain » et « Tico-tico » ; il a cassé la baraque. Et gagné deux cent cinquante dollars ; des minettes en socquettes qui en pinçaient chaud pour lui l'ont submergé dans les coulisses.

Horace Heidt avait touché son premier filon.

Dick Contino continua à gagner ; semaine après semaine, il voyageait avec

la troupe du show Heidt, et défaisait l'un après l'autre chanteurs, danseurs, trombones, comiques et même un vibraphoniste aveugle. Il alla de victoire en victoire jusqu'à la grande finale de décembre 48 ; il devint une célébrité nationale alors qu'il n'était encore, techniquement parlant, qu'un compétiteur amateur. Le programme radio de Horace Heidt, *Door of Opportunity*, accroché à ses basques, connut le même essor ; passant n° 2 au hit-parade des émissions radio, et offrant à son sponsor, Phillip Morris, une augmentation de ses ventes de cigarettes de 28 %.

Le fils de boucher de Frisco avait aujourd'hui quatre cents clubs de supporters à travers tout le pays.

Il recevait en moyenne cinq mille lettres de fans par semaine.

Les adolescentes se ruaient en meute à chacune de ses apparitions, psalmodiant « Dick-kie Contino, on t'aime » sur l'air de « Lady of Spain ».

Horace Heidt devait dire des années plus tard : « Vous auriez dû *voir* Dick jouer. Si mon spectacle était passé à la télévision, Dick Contino aurait été plus célèbre qu'Elvis Presley. »

Une grande tournée Heidt fit suite à la finale victorieuse. Et Contino eut droit à son groupe de musique – numéros de bazar ringards, faire-valoir et accompagnement de celui qu'on venait de sacrer « Monsieur Accordéon ». Heidt tenait sa vache à lait sous le joug d'un contrat d'arnaque – vingt-cinq bâtons par an ; Dick l'assigna en justice et se dégagea de ses griffes. Monsieur Accordéon en pleine planante à succès : contrats de disques, bouts d'essai pour le cinéma, tête d'affiche dans les SALLES DE CHOIX ; chez Ciro et au Mocambo à L.A. ; l'El Rancho de Vegas ; le Chez

Paree à Chicago. Dick Contino, dix-neuf, vingt, vingt et un ans ; à se goinfrer de gâteries dans l'élan de sa vague de succès, à mettre l'accordéon ringard et cave à la mode du jour, inconscient du fait que l'amour du public est chose éphémère. Trop novice encore pour savoir que les idoles qui reconnaissent leurs craintes retomberont un jour ou l'autre.

1951; la guerre de Corée commençait à faire rage. Et grand millésime pour les chasseurs de sorcières professionnels, les givrés d'extrême droite et les anti-communistes paranoïaques. De «

Valentino de l'Accordéon », Dick Contino passe au statut de chair à canon bonne pour le service. Une convocation du conseil de révision arrive ; il décline l'offre d'incorporation, arguant de problèmes de santé mineurs. Il a la trouille – mais rien à voir avec la crainte de perdre son statut de TÊTE D’AFFICHE avec argent à la pelle et belles chattes fraîches en quantité.

Il a la trouille de tous les mauvais gris-gris, toutes ces tuiles possibles toujours susceptibles de se produire et qui ne manquent jamais un jour ou l'autre de vous tomber dessus – des merdes comme

la cécité, le cancer, tomber dans les pommes sur scène, le chien qui se fait enlever par les vivisectionnistes, la mère qui se fait violer ou bien la cervelle qui lâche la rampe comme tonton Ralph. L'armée est là, comme un point noir sur l'horizon – et la claustrophobie menace, pareille à un linceul de vapeur chauffée. Lapeur – la PEUR DES TÊTES D’AFFICHE – un truc dingue et tellement diffus qu'on se trouve incapable de dire si elle est à l'intérieur ou à l'extérieur de soi. Un truc dingue qu'il aurait peut-être pu maîtriser, dépasser, s'il ne s'était pas trouvé ainsi occupé par sa Grande

Tournée – la Coqueluche des midinettes qui éveillait sans crier gare les libidos adolescentes.

La peur le tenait maintenant sous sa coupe ; elle gagnait jour après jour, plus intense, plus aiguë. Dick se rendit à la clinique Mayo ; il fut examiné par trois psychiatres qui le déclarèrent psychologiquement inapte au service armé. Le bureau de recrutement dont relevait Dick voulut néanmoins avoir un avis complémentaire ; il l'expédia à son psy préféré. Lequel, à l'issue d'un examen de pure forme, émit un jugement inverse venant contredire l'opinion du

triumvirat de Mayo et classa Richard Contino catégorie A-I.

Dick fut incorporé en avril 1951 et expédié à Fort Ord, en Californie. Ses peurs se transformèrent en panique – il s'échappa du casernement réservé aux bleusailles et prit le bus pour San Francisco. Absent sans autorisation, devenu fugitif fédéral, il descendit par le train jusqu'à L.A. où ses parents venaient d'acheter une maison dans les faubourgs. Après consultation de ses amis, d'un avocat et d'un prêtre, il retrouva assez de tripes pour aller se rendre aux Fédés.

L'incident fit la une à satiété sur cinq colonnes. Les journaux montèrent le coup du ressentiment, à déblatérer sur le salaire de TÊTE D'AFFICHE que Dick Contino allait devoir abandonner si on le forçait à servir comme deuxième classe dans l'armée de terre. Réaction de Dick : alors privez-moi de mon accordéon pendant cinq ans.

Les Fédés ne mordirent pas à l'hameçon. Dick Contino passa en jugement pour désertion ; il présenta pour sa défense des témoignages psychiatriques. La peur en procès ! C'est la peur qui fut condamnée – le procureur

aimait bien Dick, il le trouvait courageux et soumit au juge une proposition de relaxe en renvoyant Dick immédiatement à l'armée. Le juge refusa – et colla Dick Contino pour six mois dans la taule fédérale de Mc Neil Island, État de Washington.

Dick purgea cinq mois de sa sentence en rabioteant quatre semaines pour bonne conduite. Ç'aurait pu être pire ; il trimballa des tuyaux, travailla comme jardinier et mit sur pied un spectacle de prisonniers pour Noël. Derrière les barreaux, les grandes peurs parurent s'apaiser ; l'énergie dépensée à survivre

au jour le jour étouffa en lui cette part de son imagination où fleurissaient ses terreurs. Cinq mois derrière les barreaux et, une fois dehors, la touche finale, dans toute son ironie : on l'appela sous les drapeaux pour l'envoyer en Corée.

Où il servit sans démériter. La Corée, psychologiquement parlant, s'avéra un méli-mélo complexe ; son procès pour désertion lui gagna des amis, des ennemis, et une chiée d'invitations à jouer de l'accordéon. Rattaché à une unité postée à Séoul, il revint aux États-Unis au début de l'année 54. Richard Contino, libéré avec les honneurs et le grade de

sergent-chef. Et outre-mer, entre temps, récipiendaire d'un pardon présidentiel non sollicité, signé de la main d'Harry S. Truman.

Dick Contino : de retour aux U.S.A.

Pour reprendre en marche le train déraillé de sa carrière avec, derrière lui, un long transit de survie au jour le jour.

Les cachets de tête d'affiche dans les grandes salles étaient kaput. L'élan, c'est au moins à cinquante pour cent pub et promotion, du vent, quoi ; il a besoin qu'on le nourrisse par de fréquentes ingestions de conneries. Dick Contino

n'avait pu continuer à jouer le jeu depuis Mc Neil Island et la Corée. Et lui restait collée à la peau une tache indélébile, reste d'un coup de pub crevé ; « Lâche » et « Insoumis » palpitaient au néon, avatars de la Grande Peur Rouge.

Il fit des salles de second ordre à courber l'échine sous les sifflets du public ; il enregistra des disques et apprit à chanter pour se prémunir contre son goût de l'accordéon qui allait faiblissant. Il se fit des amis de quelques journalistes, mais le monde du show-biz avait cadré Dick Contino sans chercher plus loin : *ce mec, c'est du poison*. On se fatigue vite à

vouloir se justifier face au public ; et en Amérique, le qualificatif de « lâche » est peut-être la balle la plus difficile à esquiver entre toutes. Braqueurs de boutiques à gnôle *sadiques envers les animaux* avocats marron – tous autant qu'ils sont, l'Amérique les préfère aux lâches.

Dick Contino apprit à chanter – mais la vague du rock'n roll lui coupa l'herbe sous le pied au passage. Il apprit à jouer la comédie, et se retrouva tête d'affiche dans quelques films de série « B » avant de tomber dans l'oubli, à suivre ainsi le sillage des coqueluches de l'époque sans

rien pouvoir faire pour remettre le train du succès sur les rails. En 1956, il épousa l'actrice Leigh Snowden, qui lui fit trois enfants, et se fixa à Las Vegas – près des hôtels qui lui assuraient son gagne-pain. Il continua à courir le cachet, petites salles obscures et fiestas italiennes à Chicago, Milwaukee, Phil et autres lieux où ses pays ne manquaient pas.

Leigh Snowden Contino décéda d'un cancer en 1982. Les enfants Contino doivent aujourd'hui être âgés de trente-cinq, trente-deux et trente ans.

Mon enquêteur arrêta en 1989. Il avait vérifié les notices nécrologiques – négatif

– il était certain que Dick Contino était toujours vivant. Une semaine plus tard, j’eus la confirmation. « Je l’ai trouvé. Il vit toujours à Las Vegas et il accepte de te rencontrer. »

\*

\* \*

Avant de prendre contact, je comparai les courbes de nos deux existences. Une intention très précise commençait à se faire jour – je voulais écrire une nouvelle mettant en scène Dick Contino et le tournage *de Daddy-O* – mais j’avais scrupule, comme pris par une retenue en symbiose de nos deux vies, à me limiter à

un contact d'affaire pur et simple, extirper quelques renseignements et tirer mon épingle du jeu. Je me sentais lié à cet homme par ses frayeurs que je reconnaissais comme miennes ; la peur d'échouer, très particulière par nature et qui se surmonte par un travail ardu, et cet effroi bien plus vaste, inducteur d'angoisses claustrophobes d'étouffement, qui pousse les jeunes gens auxquels tout sourit à s'enfuir des casernes de l'armée ; la terreur que tout et n'importe quoi est susceptible de se produire, à même de se produire, et se produira, *inéluçtablement*.

Fusion dans l'effroi mutuel ; mais divergences dans l'action.

J'avais rejoint les rangs de l'armée au moment même où la guerre du Vietnam commençait à bouillonner. Mon père était mourant ; je ne voulais pas rester à ses côtés et assister au spectacle. J'étais terrifié par l'armée – je calculai les possibilités logiques de lui échapper. James Ellroy – âge dix-sept ans – écrivain de fiction en herbe ; en train d'exécuter un numéro de bègue pris de frénésie pour bien démontrer à la face du monde son incapacité à servir sous les drapeaux.

Grand numéro de bravoure, exécuté avec brio. Il me valut une dispense rapide du service armé et un voyage retour à L.A. où je retrouvai mes passions : gnôle, came, lecture de romans policiers et effractions de domiciles privés afin d'aller y renifler les dessous féminins.

Personne ne m'avait jamais qualifié de lâche ou d'insoumis – la guerre du Vietnam était l'objet du mépris général, et ce, pratiquement depuis son déclenchement, et la volonté de s'extirper de ses griffes était tenue pour digne d'éloge.

Je *calculai*, jusqu'au plus petit détail, la manière de m'en sortir – et, de ce fait, nul ne vint à connaître mes frayeurs. Je n'étais pas non plus un jeune homme à succès emporté par l'élan de sa réussite et mûr pour un lynchage public.

J'ai eu une existence colorée qui se prête bien à l'exploitation médiatique ; j'y vois avec le recul une expérience picaresque – un stratagème qui entretient ma quête des significations profondes que je canalise ensuite dans mes livres et nulle part ailleurs, qui entretient l'élan qui me pousse toujours plus loin et garde la meute de mes loups de néant bien en

cage et hors de vue. Dick Contino n'a pas utilisé mes méthodes ; c'était un homme de musique, pas un homme de mots, et il a enlacé à pleins bras ses frayeurs dès leur apparition. Et il a *continué* ; la maîtrise de son art sur les albums qui ont suivi le règlement de son différend avec l'armée, est telle que toutes les faces enregistrées antérieures à 51 ne sont plus que broutilles par comparaison. Il a continué, et pour autant que je puisse en juger, la seule chose qui se soit vue diminuer chez lui a été son public.

J'ai appelé Contino pour lui apprendre que je voulais écrire sur lui. La

conversation fut affable ; il me dit : « Venez à Vegas. »

\*

\* \*

Contino m'attendait à l'aéroport. Il avait superbe allure ; mince et en pleine forme physique à soixante-trois ans. Son sourire *Daddy-O* était resté intact ; il me confirma qu'il s'était gagné ses beaux biceps *Daddy-O* à force de muler son accordéon.

Attablés au restaurant, nous nous mêmes à tailler une bavette. Notre conversation sautait sans cesse du coq à l'âne – les souvenirs de Dick déclenchaient de

fréquentes digressions suivies de maints tours et détours avant de revenir à l'anecdote d'origine. Au menu de la séance de baratin : Las Vegas, la pègre, les séjours en prison, la course au cachet, Howard Hugues, la Corée, le Vietnam, *Daddy-O*, L.A. dans les années cinquante, la peur et ce qu'il en advient quand le public commence à vous lâcher.

Je lui dis que souvent les meilleurs romans ne sont pas ceux qui se vendent le mieux ; que les styles complexes et les récits ambigus rendent beaucoup de lecteurs perplexes. Je lui dis que si mes livres se vendaient très bien, on leur

reprochait néanmoins leur excès – une atmosphère trop sombre, des intrigues trop denses et trop complexes, une violence trop implacable – pour les voir figurer au tableau des meilleures ventes.

Dick me demanda si j'étais prêt à changer le genre de livres que j'écrivais pour me gagner plus de lecteurs et vendre plus – je lui répondis « Non ». Il me demanda si j'étais prêt à changer le genre de livres que j'écrivais si je prenais conscience d'avoir porté un style ou un thème donnés aussi loin qu'il était possible d'aller. Je répondis « Oui ». Il me demanda s'il arrivait que les

personnages de la vraie vie, présents dans mes livres, me surprennent. Je répondis : « Non, parce que je n'ai avec eux qu'un rapport d'exploiteur à exploité. »

Je lui demandai s'il avait délibérément changé de direction, sur le plan musical, après que sa carrière eut pris une voie de garage après la Corée. Il me répondit oui et non – il avait essayé sans répit de monnayer son talent en suivant la mode jusqu'au jour où il avait pris conscience, qu'au mieux, il continuerait à interpréter une musique qu'il n'aimait pas, et qu'au

pis, il jouerait devant des publics qu'il ne respectait pas.

Je lui dis : « La clé, c'est le travail. » S'il répondit oui, il ajouta qu'on ne peut se montrer arrogant lorsqu'on se cache derrière une vision auto-réductrice de sa propre intégrité. Il est impossible de priver le public de l'essence même de son plaisir – il faut bien leur offrir un peu de mièvrerie pour leur permettre de se raccrocher à quelque chose.

Je demandai à Dick comment il en était arrivé à penser cela. Il me répondit que ses vieilles frayeurs lui avaient enseigné à aimer les gens davantage. Il m'expliqua

que la peur se nourrit d'isolement, et lorsque l'artiste abat le mur qui le sépare du public, c'est sa vision tout entière qui s'élargit.

Je rentrai à mon hôtel et m'offris un petit rituel gratuit de boxe à vide à batailler avec les révélations de la journée. J'avais la sensation que tout mon monde venait de basculer pour m'offrir une meilleure compréhension de mon passé. Je ne cessai de me représenter face à un public qui allait grandissant, armé de nouvelles munitions littéraires ; à savoir la certitude que Dick Contino serait le

héros de la suite du livre que j'écris en ce moment.

\*

\* \*

J'ai retrouvé Dick pour dîner le lendemain soir. C'était mon quarante-cinquième anniversaire ; j'avais la sensation de me tenir au point d'ancrage central de toute mon existence.

Dick m'offrit un « Happy Birthday » be-bop à l'accordéon. Il n'avait rien perdu de son tour de main de jadis – ses doigts couraient sur les touches en interprétant le thème central *rapidamente*.

Nous nous séparâmes pour partir au restaurant. Je demandai à Dick s'il consentait à apparaître comme le héros de mon prochain roman.

Il dit oui, en me demandant le sujet du livre. Je répondis : « La peur, le courage et les rédemptions lourdement compromises. »

Il ajouta : « Bien. Je crois que je suis déjà passé par là. »

La nuit était froide ; les néons de Las Vegas éclipsaient toutes les étoiles en surplomb. Le ciel me donna l'impression

de se dilater tandis que je m'interrogeais  
sur le sens de ce lieu et de cet instant.

# **Dick Contino's Blues**

Je jouis ces temps derniers d'une renaissance un peu crétine.

Quelques cachetons à des fiestas ritales, quelques engagements dans les salons d'hôtel. Un su-u-u-per créneau dans un Sidaction – ma reprise de « Lady of Spain » a fait gonfler la cagnote de dix plaques et m'a valu une plume subreptice que m'a taillée une étudiante travaillant au standard téléphonique. *Daddy-O* est sorti en vidéo, et les critiques de cinéma branchés kitsch des années cinquante me tarabustent pour avoir une interview.

Leurs questions ont remis en route la grande roue aux souvenirs. Retour à 58 – je suis accordéoniste / chanteur, tête d'affiche d'un film de série « B » payé des clopinettes. Avez-vous écrit personnellement « Rock Candy Baby » et « Angel Act » ? Avez-vous tiré votre chique avec votre partenaire, la blonde des pubs de pneus Mark C. Blooms ? Qui s'occupait de votre garde-robe, qui exécutait vos cascades – et comment avez-vous réussi à faire voler cette Ford 51 avec la flicaille qui vous collait aux trousses ? – ç'avait l'air vrai sur l'écran, mais les plans de coupe avaient été

recollés un peu vite.

J'essaie toujours de répondre avec sincérité.

J'élimine toujours la voiture qui décolle comme simple magie du septième art.

En toute innocence, cette enfoirée de caisse / moteur gonflé *quatre carbus double-corps* taillée par la course / un vrai démon, je l'ai fait VOLER ! Il y a toute une histoire derrière tout ça – celle de mes adieux de l'époque à L.A. ma bien-aimée.

Je bombardais.

Une vraie bombe atomique ; les mains en sueur, les chocottes pas loin. Mon groupe d'accompagnement n'avait pas l'air synchro – je savais que c'était *ma* faute, à toujours avoir un temps d'avance sur la mesure. LA GRANDE TROUILLE de la tête d'affiche m'a chopé par les noisettes ; et les journaux de hurler en grands titres :

« Contino Arnaque un Public Ringard au Crescendo ! »

« Contino Pond un Œuf pas Frais à la Première du Suns et Strip ! »

De « Bumble Boogie » à « Ciribiribi » – un enchaînement à l'accordéon qui vous saute droit à la gorge. Je mis mon corps tout entier dans un tenu tremblotant de mon soufflet ; mon cerveau transmet le mauvais message à mes doigts. Les doigts ont obéi – je plaquai les accords du final de « Tico-tico ». Mauvais message contagieux : le groupe m'a collé un thème d'enchaînement sorti de « Rhapsody in Blue ».

Je me suis contenté de rester sur place.

Les projecteurs se sont rallumés dans la salle. J'ai vu Leigh et Chrissy Staples, Nancy Ankrum, Kay Van Obst. Mon

épouse, mes amis – plus toute une chiée d'habitues de premières, suintant sous le choc par tous les pores.

«Rhapsody in Blue » qui file ses dernières notes avant de mourir derrière moi. LA GRANDE TROUILLE de la tête d'affiche m'a chopé les noisettes et SERRE.

J'ai tenté le coup au baratin.

– Mesdames et Messieurs, c'était « Enchaînement en dissonance », un nouveau morceau expérimental de décaphonie.

Mes amis gloussèrent de plaisir. Un taré en calot de légionnaire hurla :

– Insoumis !

Silence instantané – un vrai tonnerre dans cette salle. Je restai pétrifié, Joe le Patriote en plein cadre : la trogne engnôlée, calot de la Légion, brassard de la Légion. Mon petit topo d’excuses était tout prêt : j’ai fait la Corée, j’ai été libéré avec les honneurs, j’ai été amnistié par Harry S. Truman.

Non, essaie plutôt ceci :

– Va te faire foutre. Que ta mère aille se faire foutre. Que ton chien aille se

faire foutre.

Le légionnaire se figea sur place. Leigh se figea sur place derrière un sourire qui disait adieu à deux bâtons la semaine, deux semaines minimum.

La salle tout entière se figea sur place.

On me prit pour cible à coups d'ingrédients à cocktail : olives, glaçons, morceaux de fruits de whisky-sour. Mon accordéon dégoulinait de cerises au marasquin – je le laissai glisser au sol et le posai derrière une batterie de projecteurs.

Mon cerveau transmet le mauvais message à mes poings : colle une branlée au Patriote.

Je sautai de la scène et chargeai le bonhomme. Qui me balança son verre en pleine figure ; je me retrouvai aveuglé, les yeux qui me brûlaient sous la morsure de l'alcool pur grain. Je clignai, je crachai tout en balançant mes coups de fléau au petit bonheur. Trois ratés pour un touché – au point que j'en frissonnai sous l'impact. Ma vision s'éclaircit – je crus voir Monsieur Amérique cracher ses dents.

Je me trompais.

Joe Légion – disparu. À sa place, la pommette entaillée jusqu'à l'os par mon alliance incrustée d'une pierre, Cisco Andrade, challenger numéro un au titre de champion du monde des poids légers.

Les bœufs du shérif débarquèrent en masse. Déploiement en éventail. Avec en couverture, l'agent Dot Rothstein, un bon deux cents livres de gouine hommasse qui en pinçait pour mon amie Chris Staples.

– Espèce de connard stupide, dit Andrade.

Je restai sur place, sans bouger.

Mes yeux dégoulinèrent de gin ; ma main gauche palpait. La grande salle du Crescendo se changea en fantasmagorie :

Il y avait là Leigh ; à enfler les flics avec sa resucée de baratin sur « Dick Contino, Victime de la Grande Peur Rouge ». Il y avait là le légionnaire, en train de se faire refiler un autographe par mon saxo. Dot Rothstein en train de renifler l'air – mon batteur venait de se faufiler en douce dans les coulisses avec un joint. Chrissy qui battait froid la grosse Dot en s'écartant au passage – elles avaient monté une opération d'entôlage de gouine à une occasion et

Dot s'était prise depuis d'un sérieux coup de passion pour elle.

Des cris. Des doigts qui pointent dans ma direction. Mickey Cohen en compagnie de son bull-dog Mickey Cohen, Jr – la truffe fourrée dans un bol de noisettes à cocktail. Mickey Sr, le Jésus des boîtes de nuit – en train de refiler en douce un paquet de biftons à un adjoint.

Andrade serra ma main délabrée – j'en eus les larmes aux yeux.

– Tu joues de l'accordéon à la soirée d'anniversaire de mon petit gamin. Il

aime bien les clowns, alors tu te déguiseras en Chucko le Clown. Tu acceptes et on est quittes.

J'acquiesçai. Andrade me lâcha la main et tamponna sa coupure à la joue. Mickey Cohen passa par là lui aussi ; l'heure était venue de payer mes dettes, à l'entendre.

– Ma nièce donne une fête pour son anniversaire. Tu crois que tu pourras venir jouer ? Tu crois que tu pourras t'habiller en Davy Crockett avec une de ces coiffes en queue de raton laveur ?

J'acquiesçai. La flicaille sortait en file indienne – un adjoint m'offrit un doigt

bien raide en marmonnant :

– Insoumis.

Mickey Cohen, Jr se mit à me renifler l'entre-deux. J'essayai de le caresser – cet enculé m'a offert un coup de dents.

\*

\*\*

Leigh et Chris me retrouvèrent au Googie's. Nancy Ankrum et Kay Van Obst vinrent nous rejoindre – à nous seuls, le box était plein.

Leigh sortit son bloc-notes :

– Steve Katz était furieux, dit-elle. Il a obligé son comptable à te réduire ton

cachet de moitié, au prorata du service accompli, demi-salaire pour demi-spectacle d'un soir.

Ma main palpait toujours – je sortis une poignée de glaçons du verre à eau de Chrissy.

– Cinquante billets ?

– Quarante, plus la monnaie. Ils ont décompté ça jusqu'au dernier centime.

Démons menaçants à l'horizon ; le gynéco de Leigh, le mec des récups d'impayés chez Yeakel Olds.

– Les bébés, au moins, ça ne se reprend pas, dis-je.

– Non, mais ils viennent récupérer la Starfire 88 avec trois mois d'arriérés de traites. Dick, est-ce qu'il fallait *vraiment* que tu installes le kit continental avec intérieur personnalisé « Kustom King » et cet enjoliveur de capot hideux en forme d'accordéon ?

Chrissy : – C'était une histoire de rivalité à l'italienne. Buddy Greco a une voiture comme ça, alors il a fallu que Dick en ait une aussi.

Kay : – Mon mari a une 88. Il dit que l'intérieur « Kustom King » est tellement moelleux qu'il a failli un jour s'endormir sur l'autoroute de San Bernardino.

Nancy : – Chester Bondreau, l'un de mes tueurs sexuels *préférés* de tous les temps, avait un faible pour les Oldsmobile. Il disait que les Oldsmobile étaient tellement massives que les enfants trouvaient ça réconfortant, et il était plus facile de les convaincre de monter à bord.

Comme au signal, absolument parfait ; mon trio de minettes en chœur. Chrissy chantait avec Buddy Greco, et revendait de la Dexédrine ; Nancy jouait du trombone dans l'orchestre féminin de Spade Cooley et correspondait avec la moitié des pervers de San Quentin ; Kay,

présidente nationale du Fan Club de Dick Contino. Tout ça remonte à l'époque de mes bisbilles avec l'armée. Pete, le mari de Kay, faisait partie de l'équipe des Fédés qui m'avait coincé pour désertion.

On nous servit notre repas. Nancy se mit à parler du « Fouet de West Hollywood » – le démon qui avait étranglé deux duos de tourtereaux garés non loin du Strip. Chris se mit à gémir sur mon esclandre du Crescendo et déplora avec force geignements la fin de l'engagement de Buddy au Mocombo à deux semaines de là. Leigh me laissa lire son regard à livre ouvert.

Tes amis contresignent tes conneries.  
Pas moi.

Ton petit étalage de vanité masculine piqué au vif nous a coûté quatre bâtons.

Tu essaies d'effacer le LÂCHE qu'on te colle à la peau à coups de poing et tu ne feras qu'empirer les choses.

Un regard radio-actif – dont je me détournai en faisant la conversation :

– Chrissy, tu as vu Dot Rothstein qui te reluquait sous toutes les coutures ?

Chris avala une énorme bouchée de Reuben sandwich.

– Oui, et la petite entourloupe Barbara Graham remonte pourtant à *cinq ans* !

« Barbara Graham » surnommée « Nan la Goule ». Je m’expliquai :

– Chrissy était tombée pour neuf mois à la prison pour femmes de la Ville quand Barbara s’y trouvait.

Nancy, souffle coupé :

– *Et alors ?*

– Et le hasard a fait qu’elles occupaient deux cellules contiguës.

– *Et alors ?*

Chris sauta sur l’occasion :

– Arrête de parler de moi comme si j'étais pas là.

Nancy : Et alors ?

– Et je purgeais mes neuf mois pour avoir fait exécuter de fausses ordonnances de Dilaudid. Dot était la matrone qui s'occupait de la passerelle et elle a eu le coup de foudre pour moi, ce que je considère comme un juste témoignage de bon goût. Barbara Graham et ses deux complices, Santo et Perkins, venaient d'être arrêtés pour le meurtre de Mabel Monoham. Barbara n'arrêtait pas de clamer son innocence, et le bureau du procureur craignait qu'elle ne puisse, le

cas échéant, convaincre le jury. Dot a eu vent d'une rumeur comme quoi Barbara repassait gouine chaque fois qu'elle retombait derrière les barreaux. Elle s'est creusé les méninges pour me convaincre de faire câlin-câlin avec la Barbara en échange d'une réduction de peine. J'ai dit d'accord, mais j'ai bien stipulé sans contact sapphique avec la dame. Le bureau du procureur a passé un marché avec moi, mais je n'ai pas réussi à obtenir de Barbara qu'elle admette quoi que ce soit concernant cette foutue nuit du 9 mars 1953. On a échangé des petits mots doux gentillets rédigés sur serviettes

en papier, que Dot a revendus à *l'Indiscret* et que *l'Indiscret* a publiés en ne citant pas mon nom. J'ai obtenu ma remise de peine, Barbara a eu droit à la chambre à gaz, et Dot Rothstein a fini par se convaincre que j'étais bien une gouine. Elle continue de m'envoyer des cartes de vœux pour Noël. Vous ne vous êtes jamais récupéré, vous, de cartes de vœux barbouillées de rouge à lèvres d'une gouine de deux cents livres baraquée comme un char d'assaut, hein ?

Le box tout entier se mit à hurler de rire. Kay gloussait la bouche pleine – et lâcha une giclée de limonade qui toucha

Leigh. Un éclair de flash – je repérai Danny Getchell et un clown photo de *l'Indiscret*.

Getchell nous servit une giclée de gros titres : « L'As de l'Accordéon ré-Active un Crochet Gauche Mortel à la Foire d'Empoigne de Crescendo. » « Le Déserteur Débiné Déchaîne un Différend de Dimensions Dantesques. » « Quo Vadis, Dick Contino ? Encore un Come-back qui Croule à cause d'un Baroud de Boîte de Nuit. »

Nancy retourna vers les cabines téléphoniques.

– Danny, c’est le genre de publicité dont je me passerais bien.

– Dick, je ne suis pas d’accord. Regarde un peu ce que le petit contretemps à la marijeanne a fait pour Bob Mitchum. Je crois que tu ressorts de tout ça comme un *gavonne* beau gosse à la tête un peu près du bonnet et aussi probablement – veuillez m’excuser, mesdames – une trique qui doit bien faire un mètre de long.

J’éclatai de rire.

– On me pend si je mens, dit Danny. Sérieusement, Dick, et une fois encore,

veuillez m'excuser, mesdames, mais ça fait de toi le mec qui s'en trimbale un bon mètre, et du bien raide, et qui n'a pas peur de le montrer.

J'éclatai de rire. Leigh adressa au ciel une prière silencieuse ; sauvez mon mari des griffes de ce provocateur de torchon à scandales.

Nancy m'adressa un murmure rapide :

– Je viens de parler à Elsie Cooley. Spade a recommencé à la tabasser... et... Dick... tu es le seul qui puisse le calmer.

\*

\* \*

Je pris la route, direction le ranch de Spade Cooley. La pluie venait taillader mon pare-brise ; je me branchai sur l'émission de Hunter Hancock, disques à la demande. Le coup de fil de l'équipe de Googie était passé ; « Yours » par Dick Contino arriva sur les ondes.

La pluie se mit à empirer ; l'accordéon chromé sur mon capot réduisait ma visibilité. J'accélérai et collai synchro à la musique des souvenirs.

Fin 47 Fresno ; je m'étais récupéré un créneau dans le programme radio de Horace Heidt. Une nuit des amateurs – avec applaudimètre des spectateurs du

studio – je me disais que j’allais leur jouer « Lady of Spain » avant de perdre au profit d’une nana du coin avec laquelle Heidt s’envoyait en l’air, et continuer mes études à l’université.

J’ai gagné.

Une meute de minettes en socquettes m’a sauté sur le poil en coulisses.

Un mois plus tard, j’ai eu dix-huit ans. Et j’ai continué à gagner – tous les dimanches soir – des semaines durant. Je battais chanteurs, comiques, un trombone nègre et une virtuose du vibraphone, aveugle. J’y allais de tout mon cœur ; à

trembler, me tordre, taper du pied, tourner, virer, battre l'air, cogner l'air, tomber à genoux, me tortiller, me pavaner et toujours, toujours, cogner ma boîte à soufflets comme un derviche mis sur une orbite de benzédrine, de marijeanne et de colle. Je piquais du pelvis et pilais les pianissimos ; je crachais mes cadences en cascades et me défonçais en ouragans d'harmonies jusqu'à ce que les meutes hurlent aux enfers – directo la grande finale de Horace Heidt. Je suis devenu une célébrité nationale, j'ai parcouru le pays comme tête d'affiche de la tournée

Heidt et je suis passé solo en GRANDE POINTURE.

J'ai joué dans les SALLES pour GROSSES POINTURES. J'ai fait des disques. J'ai brisé des cœurs. Bouts d'essai au cinéma, fan clubs, revues et magazines à n'en plus finir. Les critiques s'émerveillaient de voir la manière dont je faisais de l'accordéon, le truc en vogue du moment et des mélodies à la coule – je répondais que je ne faisais rien d'autre que donner un petit air sexy aux sirops mièvres. Ils disaient : mais où avez-vous appris à *bouger* comme ça ? – J'ai menti et j'ai dit que je le savais pas.

La vérité était que :

J'ai toujours eu peur.

J'ai toujours conjuré la terreur avec du vent.

1949, 1950 – à planer sur les hauteurs, en pleine gloire et bonnes fortunes de novice. Début 51 ; arrive la FORME de ma peur par le biais de mon avis d'incorporation.

LA FORME : suées en plein jour, suées en pleine nuit, peur de mourir étouffé. Peur des mutilations, de la cécité ; du cancer, de la vivisection des mains d'accordéonistes rivaux. Les chocottes

vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; et les boîtes de nuit pleines et leur public comme des linceuls en attente. De la musique plein la tête ; marteaux piqueurs, sirènes, craquements de pignons des Mixmaster.

Je suis allé à la clinique Mayo ; trois psy m'ont catalogué inapte au service armé. Mon bureau de recrutement a voulu un quatrième avis et m'a expédié à son psy de service. Lequel a rendu un avis contredisant les mecs de Mayo – classification A-I sans rémission possible.

J'ai été incorporé et envoyé à Fort Ord. Ma peur en FORME ; le casernement des nouveaux appelés s'est refermé sur moi avec une pression de marteau-pilon. Mon cœur s'est mis à battre la chamade en m'expédiant des décharges électriques au bout des doigts. Mes pieds ont commencé à s'engourdir, mes jambes à battre et tressauter, la sueur à dégouliner. J'ai pris mes jambes à mon cou et sauté dans le car pour Frisco.

Absence sans autorisation, fugitif fédéral – ma désertion a fait la une.

Je suis descendu en train jusqu'à L.A., où je me suis terré au domicile de mes

parents. Les journalistes à la porte – papa les a envoyés paître. Les équipes télé avaient laissé une sentinelle de garde. J'ai parlé à mon avocat, trouvé le cran pour rassembler tout mon panache de mec du show-biz et je me suis livré.

Mon avocat a essayé de passer un marché avec le ministère public – refus du procureur fédéral de marcher dans la combine. Jour après jour, j'avais droit à ma volée bien sentie dans les torchons de Hearst : « La Prima Donna, de l'Accordéon Prise de Trac à sa Première du Fort Ord ». « Lâche ». « Traître ». « Froussard ». « Le Chéri de ces Dames a

les Foies ». « Lâche ». « Lâche ». « Lâche ».

Mes engagements comme TÊTE D’AFFICHE ont été annulés.

J’ai été relâché sous astreinte de comparaître à San Francisco pour mon procès.

La peur.

Les pépiements des oiseaux me faisaient frémir. Les pièces se refermaient sur moi comme un couvercle sur son cercueil à la seconde où j’y pénétrais.

Je passai en jugement. Mon avocat présenta les dépositions de Mayo ;

j'étais par le détail mes frayeurs à la barre des témoins. La presse continuait d'attiser le brasier des ressentiments. J'avais tout pour moi, mais je refusais de servir mon pays. On ignora mes justifications ; eh bien ! qu'ils le prennent, mon putain d'accordéon.

Le juge me reconnut coupable et rendit sa sentence : six mois au pénitencier fédéral de Mc Neil Island, État de Washington.

Je purgeai ma peine. J'affichais des airs de sadique pour décourager les enculeurs de service. Le maniement du piano à bretelles m'avait donné de gros

muscles – je gonflais et jouais des biceps. Mickey Cohen, tombé pour fraude fiscale, me prit en amitié. Ma routine au jour le jour : travail de courée comme homme de confiance, petits impromptus à la boîte à soufflets. À greffer mon numéro d'artiste sur un personnage de taulard psycho – performance schizophrène qui me valut de purger mon temps sans me faire agresser.

Libération – janvier 52. Et l'angoisse qui s'insinue, qui s'infiltré, qui rampe et qui suinte ; qu'est-ce qui va arriver maintenant ?

Hiver 52 – une grosse couverture de pub. « Contino Sort de Prison » à la une – presque tous les articles faisaient de moi un lâche endurci par la prison.

Et une crainte qui me restait encore – allais-je être incorporé maintenant ?

Hiver 52 – pas de cachets ni de cachetons, TÊTE D’AFFICHE ou autres. Mon avis d’incorporation est arrivé – cette fois, je jouai le jeu.

Classes, formation dans les communications, Corée. La peur tenue en laisse mais toujours là en attente ; j’ai servi dans une unité basée à Séoul et

gagné des galons, de seconde classe à sergent-chef. Se faire accepter *encaisser les vannes* supporter les bourrades. Des mecs pleins de ressentiment qui leur suintait par tous les pores de la peau, envieux de ce qu'ils imaginaient que j'allais retrouver sur un plateau.

Sur le plateau m'attendait quoi ? Une carrière à l'eau, élan brisé, et INSOUMIS en néon rouge pour seul appât. J'ai reçu une grâce présidentielle non sollicitée – avec l'étiquette de LÂCHE qui me collait à la peau, elle avait autant de valeur qu'un carré de papier hygiénique. Je commençai alors à descendre la pente ;

salaires de TÊTE D’AFFICHE remplacés par des cachetons de salons d’hôtel ; apparitions à l’échelon local plutôt que passages à la télé nationale. Je jouai avec ma peur une partie de cache-cache – à croire que ma trouille m’attrapait aux couilles pour se mettre à les tordre à l’instant précis où j’avais le sentiment qu’une part à l’intérieur de moi était capable de bannir toutes ces conneries pour toujours.

\*

\* \*

J’arrivai à Victorville. La radio de L.A. était devenue inaudible – j’avais

dans les oreilles des chansonnettes de bouseux de la cambrousse. Tout à fait dans le ton. Je me rangeai devant la maison-ranch Cooley avec, comme bande-son, un des morceaux de Spade, « Shame, Shame on you ».

Le porche d'entrée puait : marijeanne et vapeurs de gnôle. L'écran de la télé éclairait les fenêtres de lueurs gris-bleu.

La porte était entrouverte. Je pressai le bouton de sonnette – et déclenchai un carillon de musique hillbilly. Pas de lumière dans la pièce – les ombres bondissaient sous les reflets de l'écran. George Putnam égrenait les dernières

infos locales : «... le monstre que les Services du Shérif du Comté de Los Angeles ont surnommé “le Fouet d’Hollywood Ouest” a réclamé ses troisième et quatrième victimes la nuit dernière. Le corps de Thomas “Spike” Knode, 39 ans, cascadeur de cinéma au chômage, et sa fiancée, Carol Matusow, 19 ans, sténographe, ont été découverts dans le coffre verrouillé de la voiture de Knode garée sur Hilldale Drive, un petit bloc au nord du Sunset Strip. Tous deux ont été étranglés au moyen d’un cordon de tirage et matraqués post-mortem à l’aide d’un cric retrouvé sur le siège arrière. Le

couple venait de sortir du Mocambo, une boîte de nuit où ils avaient assisté au spectacle de Buddy Greco. Les autorités déclarent ne posséder aucun indice quant à l'identité du massacreur, et... »

Un bruit de raclement – métal sur métal. Et cet accent traînant reconnaissable entre mille :

– À voir la taille de l'ombre, je dirais que c'est DICK CONTINO.

– C'est moi.

Racle / racle – bruit de détente – Spade adorait s'allumer aux petits oignons et faire joujou avec les armes.

– Faudrait que je parle à Nancy du fi'de pute, le Fouet. Peut-être ben qu'elle pourrait se trouver un nouveau correspondant.

– Elle est déjà au courant.

– Ben... Ça me surprend pas. Et voici ce bon vieux toutou, ben... disons qu'il comprend vite. Mon Elsie a eu un coup de fil de Nancy, et deux heures plus tard, Monsieur Accordéon en personne débarque. M'suis laissé dire qu'tas fait un tour au Crescendo, petit. C'est-y pas toujours la même chose ? On veut faire ses preuves et on s'aperçoit qu'ça va en fait à l'encontre de ses propres intérêts.

Une lampe s'alluma sans crier gare. Imaginez ça : Spade Cooley en chapeau de cow-boy et jambières à paillettes – enfouraillé de deux six-coups dans leur étui.

– Tout comme Elsie et toi, dis-je. Tu la supplies de te fournir des détails quand elle couchait dans le temps, et après tu la bats comme plâtre quand elle joue le jeu.

Des oriflammes au vent remplacèrent George Putnam – ticket de sortie de KTTV<sup>1</sup> pour la nuit. L'hymne national prit le relais – je baissai le volume. Spade s'affala au fond d'un fauteuil et me mit en ligne de mire.

– Tu penses que je n’aurais pas dû lui demander si les rumeurs qui couraient sur John Ireland et Steve Cochran étaient vraies ?

– Tu meurs d’envie de te torturer tout seul, alors dis-le moi.

Spade fit tourner ses revolvers, bascula les barilletts et les fit pivoter. Deux revolvers, dix chambres vides, une balle par calibre.

– Alors dis-le-moi, Spade.

– Les rumeurs étaient bien vraies, fils. Est-ce que tu crois que j’serais assis dans c’t’état si ces gandins étaient pas des

taureaux montés au point de se mesurer à deux chiffres ?

J'éclatai de rire.

À rugir.

À hurler.

Spade se colla les deux canons sur la tête et écrasa les queues de détente.

Deux déclics bien sonores – chambres vides.

J'arrêtai de rire.

Spade remit ça.

Clic / clic – chambres vides.

J'essayai d'agripper les deux armes. Spade tira, sur MOI, par deux fois – chambres vides.

Je reculai pour me cogner dans la télé. Une jambe vint effleurer le bouton de volume – le Star Spangled Banner augmenta brutalement de volume, très fort, puis très doux.

– Tu aurais pu mourir, dit Spade, en écoutant l'hymne de ton pays, ce qui t'aurait peut-être valu de gagner l'approbation posthume de tous ces fichus groupes de patriotes qui ne t'aiment pas tant que ça. Et tu aurais pu aussi mourir en sachant que John Ireland était obligé

de se coller son bestiau au sparadrap contre la jambe quand il portait des caleçons de bain.

Bruit de chasse d'eau à l'étage. Elsie a hurlé :

– Donnell Clyde Cooley, arrête de parler tout seul ou à Dieu sait qui, et viens te coucher !

Spade aligna ses deux revolvers sur la voix et pressa les détente.

Deux chambres vides.

Quatre coups par calibre, restaient deux – la cote était de 50/50 pour le coup suivant.

– Dick, allez, on se saoule. Va me chercher une bouteille intacte dans la cuisine.

J'allai jusqu'à la salle de bains et inspectai l'armoire à pharmacie. Des jaunes sur une étagère – j'en vidai deux dans un verre et me débarrassai du reste avec un coup de chasse. Petite reconnaissance de cuisine – une bouteille de trois quarts de Wild Turkey sur le frigo.

Je la vidai dans l'évier – pour ne garder que la valeur de trois doigts.

Des balles de.38 en vrac sur une étagère – je les balançai par la fenêtre.

La planque de marijeanne de Spade – à l'endroit habituel, dans la boîte à sucre.

Je la vidai dans l'évier en faisant passer le paquet d'un coup de Drano.

Spade hurla :

– Je suis déterminé à abattre quelqu'un ou quelque chose cette nuit ! Je lui touillai un cocktail : bourbon, Nembutal, et babeurre pour effacer le goût du barbiturique. Spade se mit à hurler :

– Va jusqu'à ta bagnole chercher ton accordéon, et je mettrai un terme aux

misères de ton objet de souffrances.

Sur la table du petit déjeuner : un machin pour changer les chaînes de télé à distance.

Je l'attrapai.

Retour auprès de Spade. Comme au signal, il a posé une arme et chopé son verre. Un six-coups par terre – que je chassai du bout du pied sous son fauteuil.

Spade se mit à faire tournicoter son calibre numéro 2.

Je me plaçai *derrière* le fauteuil. Spade dit :

– Je me demande si John utilisait du sparadrap ou du chatterton ?

Blip-blip – j’enfonçai les boutons de la télécommande. Mire de réglage, mire de réglage, Rock Hudson et Jane Wyman dans une épopée quelconque, un mélo à faire pleurer dans les chaumières.

J’allongeai un coup de coude à Spade.

– J’ai entendu dire que Rock Hudson est monté comme un étalon. J’ai entendu dire qu’il avait fait des avances à Elsie à l’époque où elle jouait de la clarinette dans ton bon vieux Hoffman Hayride Show.

– Que dalle, dit Spade. Rock, c't'une choute. J'ai entendu dire qu'il joue de la flûte de peau avec une pédale du Laurence Welk Program.

Merde – ça mord pas. Blip, blip, Caryl Chessman en train de fomenter depuis sa cellule du couloir de la mort.

– Tiens, voilà ton gandin à deux chiffres, Spade. Ce maton est légendaire dans les cercles criminels – c'est Nancy Ankrum qui me l'a dit en personne.

– Que dalle. Des merdillons de criminels comme ça, c'est toujours sous-équipé. Je l'ai lu dans Argosy Magazine.

Blip, blip, blip – beaucoup de mires.  
Blip, blip, blip – essayez la nouvelle  
Chevy, Ford, Rambler 58, and Co. Blip –  
le sénateur John F. Kennedy en train de  
parler aux journalistes.

Spade m'a battu sur le fil.

– Monté comme une noix de cajou.  
Gene Tierney m'a dit qu'il baise comme  
un nul. L'est monté comme un criquet, et  
attend les applaudissements du public  
debout comme un seul homme quand il  
tient deux minutes.

Merde – à court de chaînes. Blip – un  
aumônier de la Légion américaine avec, à

la bouche, ses prières de 2 heures du mat.

– ... et comme toujours, nous demandons la force de nous opposer à notre adversaire communiste ici et au-delà des mers. Nous demandons...

– Ça, c'est pour Dick Contino, dit Spade.

Il releva son arme et fit feu. L'écran de la télé implosa – le bois qui éclate, les tubes qui pètent en morceaux, le verre qui vole en éclats.

Spade tomba dans les pommes, aussi mou qu'une poupée de chiffon.

La poussière de télé formait un petit nuage champignon.

Je transportai Spade au premier et l'allongeai sur le lit à côté d'Elsie. Petit panorama douillet ; en quelques secondes, les voilà qui ronflent à l'unisson. Je me rappelai Fresno, Noël 47 – j'étais jeune, elle était seule, Spade était au Texas.

Garde ça discret, motus et bouche cousue, cher cœur – pour toi comme pour moi.

Je sortis, direction ma voiture.

1<sup>er</sup> février 1958 – putain de nuit d'entre  
toutes les  
nuits.

## 2

Une nuit de mauvais sommeil, j'étais dans la friture – avec la gueule de bois de mon odyssée de sauvetage.

Le bébé m'a réveillé. J'étais en plein rêve ; je passais en jugement pour crimes contre la musique. Le juge disait que l'accordéon était démodé ; le public du studio a applaudi. Écoutez la composition

du jury, ça va vous botter : le chien de Mickey Cohen, Jésus-Christ, Cisco Andrade.

Leigh tenait prêts aspirine et café. Idem pour le *Mirror* du matin, ouvert à la page spectacles.

«Bagarres à la Première de Contino ; un Four ! Le Patron de la Boîte qualifie le Roi de l'Accordéon de "Marchandise Avariée". »

Le téléphone a sonné – j'ai décroché :

– Qui est à l'appareil ?

– Howard Wormser, ton agent, qui vient de perdre 10 % de tes cachets du

Crescendo *et aussi* 10 % de ton engagement pour soixante jours au Flamingo Lounge. Vegas a téléphoné de bon matin, Dick. Ils reçoivent les journaux de L.A. très tôt là-bas, et ils n'aiment pas garder les mauvaises nouvelles sous le coude.

Sous-titre du *Mirror* : « Déclin d'une Vedette ; sous les huées et les cris d'"Insoumis" qui ont accueilli son arrivée. »

– J'étais pris hier soir, sinon je l'aurais vu arriver.

– Voir les choses arriver n'est pas vraiment ton point fort. Tu *aurais dû* accepter l'invitation de Sam Giancana et être à pied d'œuvre pour les spectacles de la pègre de Chicago. Si tu avais fait ça, tu ferais aujourd'hui les grandes salles. Tu *aurais dû* témoigner devant le grand jury et citer quelques cocos. Tu *aurais dû*...

– Je ne connais pas de cocos.

– Non, mais tu *aurais pu* te dégoter quelques noms dans l'annuaire pour faire bien et tirer ton épingle du jeu.

– Trouve-moi un boulot dans le cinéma, Howard. Trouve-moi un engagement où je peux chanter quelques chansons et me faire la fille.

Howard soupira.

– Il y a une certaine sagesse dans ce que tu dis, puisque la chair jeune et fraîche est vraiment ton point fort. Je vais regarder ça de près. Entre-temps, fais-toi donc quelques bar-mitzvot<sup>2</sup> et ne t'attire pas d'ennuis.

– Est-ce que tu es capable de me trouver quelques bar-mitzvot ?

– Ce n’était qu’une façon de parler. Dick, sois calme. Je t’appellerai quand je t’aurai trouvé 90 % de quelque chose.

Clic – sec et abrupt, le bruit du téléphone qu’il me raccroche au nez – vite noyé dans le fracas au-dehors – pneus qui grincent et pignons qui couinent. Je jetai un œil à la fenêtre – putain – un camion grue s’était verrouillé au pare-chocs de ma voiture.

Je sortis au pas de course. Un homme en T-shirt des Teamsters – le Syndicat des camionneurs – levait les mains au ciel.

– M. Contino, l'idée ne vient pas de moi. Je ne suis qu'un pauvre syndiqué avec une famille à nourrir. Bob Yeakel m'a dit de vous dire qu'assez, c'est assez ; il a lu les journaux ce matin et il a compris, c'était gros comme un nez au milieu de la figure.

Le treuil du pare-chocs libéra la porte du coffre qui s'ouvrit. Une volée de disques en jaillit – j'attrapai au passage « Accordéon à Paris ».

– Vous vous appelez ?

– Euh... Bud Brown.

Je dégageai le stylo de son bloc et gribouillai sur la couverture de l'album : « À Bud Brown, syndiqué au chômage, de la part de Dick Contino, homme de spectacle au chômage. Cher Bud : pourquoi joues-tu au con avec ma belle Starfire 88, alors que je ne suis qu'un simple prolo comme toi ? Je sais que le comité Mac Clellan et ses malfaisants sont en train d'en faire baver à Jimmy Hoffa, votre chef héroïque, à peu de choses près de la manière dont on m'en a fait baver pendant la guerre de Corée. Nous partageons toi et moi un lien dont tu outrepasses les limites dans tes activités

de jaune en plein ouvrage. S'il te plaît, ne

joue pas au con avec ma belle Starfire 88  
– j’en ai besoin pour trouver du travail. »

Le conducteur du camion-grue applaudit. Bud Brown me reluqua d’un œil lourd de menaces – mon petit topo sur Mac Clellan lui avait déconnecté les neurones.

– M. Contino, comme je l’ai dit, je suis désolé.

Je lui montrai les albums.

– Je vais en faire don à votre antenne locale des Teamsters. Je vais y mettre mon autographe. Vous pourrez les vendre et garder l’argent. Tout ce que je vous

demande, c'est de me laisser sortir la voiture d'ici pour aller la cacher quelque part.

Des tapotements à la vitre de la fenêtre – Leigh avec bébé Merri dans les bras.

– M. Contino, ça, c'est un coup sous la ceinture, dit Brown.

Elle en valait la peine : ma poupée bleue sur roues, pneus à flancs blancs et queue de renard à l'antenne, ma toute douce. Un rayon de soleil sur l'enjoliveur accordéon du capot – je faillis en tomber dans les pommes.

– Les mecs, vous n’avez pas de gamins dont c’est bientôt l’anniversaire ? Je jouerai pour eux à l’œil, je me déguiserai en...

La radio du camion-grue se mit à crachoter ; le chauffeur écouta et accusa réception de l’appel.

– C’était M. Yeakel. Il demande à M. Contino de le retrouver pronto à sa salle d’exposition. Peut-être bien qu’ils pourraient passer un marché et régler le problème de la tire impayée.

\*

\*\*

... et vous savez que j'ai mon propre programme télé, *Rocket to Stardom – Fusée pour les Étoiles*. Mes frères et moi faisons nos propres annonces publicitaires et nous offrons aux Angelenos amateurs une occasion de décrocher la lune et de ramener quelques étoiles au passage. Nous organisons un spectacle ici même, sur le parc d'exposition, tous les dimanches et KCOP en assure la retransmission. Nous offrons hot dogs et limonade gratuits, nous vendons quelques voitures et laissons les talents amateurs faire leur numéro. Il y a bien toujours un paquet de pique-assiettes

friands de hot dogs qui viennent traîner leurs guêtres – je leur ai donné le nom des « Yeakel Yokels » – les Péquenots de Yeakel. Ils applaudissent les numéros d'artistes, et celui qui reçoit le plus d'applaudissements gagne. J'ai un applaudimètre trafiqué – un peu dans le genre du zimbrek que vous aviez dans le Heidt Show.

Bob Yeakel : grand, blond, une voix criarde de vendeur à l'esbrouffe. Son bureau : couvert de mémos tenus en place par des enjoliveurs chromés.

– Laissez-moi deviner ; vous voulez que je joue au présentateur célèbre,

maître de cérémonie d'un de vos spectacles, en échange de quoi j'aurai le droit de garder ma voiture sans rien vous devoir.

Gloussements de Yeakel : Yuk-Yuk-Yuk !

– Non, Dick, ce serait plutôt du genre, à vous de produire *et* de présenter – le célèbre maître de cérémonie dans ses œuvres – au moins *deux* spectacles, *et* jouer devant la Convention américaine des concessionnaires Oldsmobile, *et* consacrer quelques après-midi ici même, sur le parking, à faire passer des auditions et raconter des conneries aux

clients. Vous y gagnez entre-temps de garder votre voiture, et nous arrêtons de notre côté de faire courir vos arriérés de mensualités, mais pas question de faire une croix sur le prix de base du véhicule. Ensuite, si *Rocket to Stardom* monte en flèche dans les sondages, je pourrais éventuellement vous laisser la voiture en toute propriété.

– Est-ce que c'est *tout* ce que j'aurai à faire ?

Yuk-Yuk-Yuk !

– Non. Vous devrez également présenter à tous les concurrents potentiels

la gamme Oldsmobile 58 et y aller de votre boniment. Et pas de Nègres ou de beatnicks, Dick. C'est un programme familial que j'offre au public.

– Je suis d'accord si vous rajoutez deux cents sacs la semaine.

– Cent cinquante, mais de la main à la main et sans déduction pour les impôts.

Je tendis la main.

\*

\* \*

Au boulot :

Convention des concessionnaires  
Oldsmobile au Statler, centre-ville.

Ouvrez vos esgourdes, c'est à ne pas y croire : cinq cents vendeurs de voitures à l'esbrouffe et un car entier de racoleuses chaperonnées par un médecin spécialiste des maladies vénériennes. Bob Yeakel fit l'ouverture du programme à ma place – son petit numéro avec « Pêche, la Reine des Travelos et son Coup de Mandibules ». Chris Staples chanta « You Belong to Me » et « Baby, Baby, All The Time » – Yeakel la reluqua de près et lança des vanes sur ses « Ailerons Arrière » à la foule engnôlée avec un numéro de quarante minutes que je conclus par l'indicatif de *Rocket to Stardom*.

Au boulot :

Fêtes d'anniversaire – le fils de Cisco Andrade, la nièce de Mickey Cohen. La fiesta Cisco se tenait à L.A. Est – pas une place assise – mais des boxeurs mex et leurs familles emballés par Dick Contino, en costume de « Chucko, le Clown des Anniversaires ». Dégradant ? – ouais – mais les invités m'ont refile presque cent sacs en pourboires. La corvée Cohen était plus classe : réception avec service traîteur à la crèche de Mickey. Un coup d'œil à la liste des invités : Lana Turner et Johnny Stompanato, Mike Romanoff, Moe Dalitz, Meyer Lansky, Julius La

Rosa, et le révérend Wesley Surft – qui expliqua que Jésus-Christ était un Aryen, pas un Juif, et *Mein Kampf*, le livre perdu de la Bible. Pas de pourboires, mais Johnny Stomp lâcha deux douzaines de caisses de nourriture Gerber pour bébés – il avait allongé pour un braquage de camions de fourrures, et ses mecs s'étaient trompés de camion.

Au boulot – longues, les journées dans le parc de Yeakel Olds.

Je fis venir les filles pour me donner un coup de main ; Leigh, Chrissy, Nancy Ankrum, Kay Van Obst. Le bouche à oreille fonctionna à plein ; Monsieur

Accordéon et sa petite coterie féminine,  
EN CHAIR ET EN OS, au parc  
d'exposition Oldsmobile.

Nous baratinions les chalands de passage avant d'adresser les acheteurs potentiels aux vendeurs, en servant notre boniment non-stop à vanter la gamme Olds 58. Nous faisons griller les burgers sur un hibachi pour nourrir les mécanos, Bud Brown et son équipe de récupérateurs.

Nancy, Kay et Leigh sélectionnaient les candidats à *Rocket to Stardom* – je voulais faire le tri et éliminer les tarés insignes avant de commencer les

auditions proprement dites. Bob Yeakel bavait littéralement chaque fois que Chris Staples se faufilait à l'horizon – je réussis à le convaincre de l'engager comme mon assistante. Chrissy, la Reconnaissance en personne, offrit à Bob un cadeau de remerciement : son dépliant de page centrale du Nugget Magazine montée à l'épreuve du temps sous plaquette lamifiée. Neuf jours de mon numéro chez Yeakel écoulés ; un vrai malheur, putain, sans charres.

Neuf jours sans se faire vanner de « Déserteur » – une sorte de record mondial pour Contino.

Nous tenions les auditions sous une tente derrière le pont de graissage et vidange ; Bud Brown faisait le chien de garde et tenait les fêlés les plus marqués à distance. Les filles avaient dressé une liste ; une quarantaine de clients et de numéros possibles, à ramener à six candidats-exhibitions par programme.

Notre premier finaliste : un vieux jeton qui chantait de grands airs d'opéra. Je lui demandai de m'aligner quelques mesures de *Pagliacci* ; il m'a répondu qu'il possédait le plus gros pénis du monde. Un pénis qu'il exhiba vite fait avant même que je puisse ajouter un mot – grosseur et

longueur dans la norme. Chrissy applaudit malgré tout – en disant que la chose lui rappelait celle de son ex-époux.

Bud se dépêcha de sortir le vieux manu militari. Papy n'était plus là – mais il avait donné un certain ton.

Voyez un peu les échantillons :

Deux bull-terriers sur patins à roulettes – des chiens à gueule de requin avec des ailerons en plastique collés sur le dos. Leur maître était un sosie de Lloyd Bridges – le fin mot de l'histoire : une boulette, le gars s'était gouré d'émission télé et voulait passer dans *Sea Hunt*.

Zéro.

Une femme accordéoniste qui ne jouait pas dans le ton et qui avait essayé de me refiler son numéro de téléphone malgré la présence de Leigh.

Zéro.

Un comique et son sketch sur les parties de golf d'Ike – Ronfle-la-ville ! Épique.

Zéro.

Un mec qui exécutait des tours de passe-passe avec des mouchoirs en soie. Habile mais mortel ; capable de transformer facile le premier cordon de tirage venu en nœud coulant.

Zéro.

Plus de deux douzaines de chanteurs, hommes et femmes confondus ; plat, grinçant, couinant, rauque – bide total pour les soi-disant Presley et Patti Page bis.

Un sax ténor, un jeunot, qui piqua du nez au beau milieu d'un « Body and Soul » aux notes foireuses. Bud Brown l'avait collé dans une bagnole de démonstration ; l'enfoiré s'était réveillé pris de convulsions et avait viré le pare-brise à coups de pied. Chrissy a appelé l'ambulance ; les infirmiers se sont dépêchés d'embarquer le camé.

J'allai affronter Nancy.

– Tu aurais dû voir ceux qui n'ont *pas* passé les barrages. Je regrette que le « Fouet d'Hollywood West » ne fasse pas montre d'un talent prometteur – ce serait marrant de le mettre au programme.

J'alpaguai Bud Brown.

– Bud, le spectacle est dans quarante-huit heures, et on n'a personne.

– Ça arrive parfois. Quand c'est comme ça, Bob passe un coup de fil à PizzaDe-Luxe.

– Quoi... ?

– Demande à Bob.

J'entrai dans le bureau de Yeakel. Bob se rinçait l'œil sur sa plaquette murale : Miss Nugget, juin 54.

– Qu'est-ce que c'est que ça, PizzaDe-Luxe ?

– Tes auditions vont *si* mal que ça ?

– Je pense à faire revenir les clébardes en patins à roulettes, c'est vous dire. Bob, qu'est-ce... ?

– PizzaDe-Luxe, c'est un racket de prostitution. C'est un gros bras, un ex de Jack Dragna, propriétaire d'un rade à graillons du nom de Pizza Pad qui dirige

tout ça. Il livre les pizzas vingt-quatre heures sur vingt-quatre, régule et légal, et si on désire un petit en-cas en rab, genre nana ou petit mecton à risques, c'est un prostitué, mâle ou femelle, qui fait la livraison. Toutes les racoleuses sont chanteuses ou danseuses, ou appartiennent aux petites raclures du même genre qui fréquentent Hollywood, tu vois ce que je veux dire, à vendre leur cul pour joindre les deux bouts avant d'avoir leur soi-disant « grande chance ». Et donc... quand je me retrouve en carafe, à court de candidats valables, j'appelle PizzaDe-Luxe. J'ai de la bonne pizza, de bons «

amateurs » de talent, et mon meilleur vendeur du mois tire son coup à l'œil.

Je jetai un œil à la fenêtre. Une troupe de danseurs travestis esquissaient quelques pas près du pont à vidange – Bud Brown et un mec à l'allure de flic les firent déguerpir à coups de botte dans le train.

– Bob, appelez PizzaDe-Luxe, dis-je.

Yeakel souffla quelques baisers à sa plaquette murale.

– Je crois que Chrissy devrait remporter la palme du prochain spectacle.

– Chrissy est une professionnelle. Elle chante en ce moment même au Mocombo, en accompagnement de Buddy Greco.

– Je le sais bien, mais je veux lui faire une fleur, une belle. Et je vais te faire partager un secret : mon applaudimètre est truqué.

– Ouais ?

– Ouais. Il s'agit d'une batterie de voiture connectée à un oscilloscope. Je dispose d'une pédale que je manœuvre quand je veux pousser l'aiguille. Je suis sûr que Chris aimerait bien gagner – il y a un billet de cent à la clé et un acompte

gratis sur une nouvelle Oldsmobile tout ce qu'il y a de chouette.

J'éclatai de rire.

– Et des remboursements *mensuels* comme revers de la médaille ?

– Normalement, oui. Mais je suis sûr qu'avec Chrissy, nous pourrions arriver à un autre arrangement.

– Je le lui dirai. Je suis sûr qu'elle acceptera d'être dans le coup, tout au moins en ce qui concerne l'acompte «  
gratis ».

Le téléphone de Bob sonna – il décrocha, écouta, raccrocha. Je cadrai la

fenêtre – Bud Brown et le pseudo-poulet me virent et se détournèrent, l'air nerveux.

– J'ai peut-être la possibilité de t'offrir un moyen de racheter ton second engagement à *Rocket to Stardom*.

– Je suis tout ouïe.

– Il faut d'abord que je réfléchisse. Dick, j'appelle immédiatement PizzaDeLuxe. Veux-tu...

– Aller dire à Chrissy qu'elle vient à l'instant de remporter un télé-crochet amateur truqué par ce même grand chef de

la vente automobile qui veut lui caresser ses « Ailerons Arrière » ?

– C’est bien ça. Et demande-lui ce qu’elle veut sur sa pizza.

\*

\*\*

Chris était sortie du cabanon des vendeurs. Elle fumait.

Je crachai mon baratin vite fait.

– Bob va faire venir de nouveaux talents, presque des pros, pour le programme de dimanche. Il veut que tu chantes deux chansons. Tu as l’assurance

de remporter la victoire, et il entretient quelques modestes espérances.

– S’il les garde bien modestes, il ne sera pas déçu.

Des ronds de fumée montèrent paresseusement dans l’air – assurément, Chrissy était distraite.

– T’as quelque chose qui te tracasse ?

– Non, rien que mon croquemitaine habituel.

– Je vois ce que tu veux dire, mais si tu m’en parles, tu te sentiras probablement mieux.

Chris balance sa cigarette sur une Cutlass de démonstration.

– J’ai trente-deux ans, et je gagnerai toujours de quoi vivre dans le monde du spectacle, mais je n’aurai jamais de grands disques à succès. J’aime trop les hommes pour faire une fin et fonder une famille, et je m’aime trop moi-même pour aller vendre mes fesses à des clowns du genre de Bob Yeakel.

– Et alors ?

– Et alors, rien du tout. Excepté qu’une voiture m’a suivie après mon numéro au Mocombo, la nuit dernière. Je crois qu’il

s'agit de Dot Rothstein. Je crois qu'elle s'est remonté le bourrichon à mon sujet après m'avoir vue à ton spectacle du Crescendo.

– Est-ce qu'elle était au Mocombo la nuit dernière ?

– Oui. Et il s'agit de la juridiction du *comté* de L.A., et Dot est une adjointe des services du shérif de L.A., ce qui signifie... et merde, je n'en sais rien. Dick, est-ce que toi et Leigh vous voulez bien venir au spectacle de Buddy ce soir ? Dot sait que tu es copain avec Mickey Cohen, et ça pourrait peut-être la

décourager de pousser ses avances plus loin.

– Nous serons là. Chris me serra contre elle.

– Tu sais la chose que je t’envie dans ta carrière ?

– Quoi ?

– Toi, au moins, tu es *célèbre*. Et ce truc de déserteur qui te colle, au moins ça te donne quelque chose à... je ne sais pas, au moins à *surmonter*.

Se fit en moi une petite lumière – POP ! mais je ne savais pas ce qu’elle signifiait.

Le Mocambo SAUTAIT AU  
PLAFOND.

Buddy Greco mettait tout son cœur à beugler « Around the World » – qu’il interprétait dans le style scat. Buddy ne se contente pas seulement de vous vendre la chanson – il vous l’amène jusqu’à la maison et l’y installe. Chrissy et une autre fille chantaient en contrepoint – deux aimants qui attireraient tous les regards de la boîte.

J'étais perché au bar à côté de Leigh. Elle faisait la gueule ; je lui avais appris que Bob Yeakel m'avait offert une porte de sortie en échange de mon *Rocket to Stardom numéro 2* – travailler sur les récups d'impayés en renfort de Bud Brown et d'un autre clown de la finance du nom de Sid Elwell. Bob avait une chiée de tires en souffrance à Nègreville – j'étais censé attirer l'attention des proprios pendant que Bud et Sid leur piquaient leur charrette.

J'avais accepté la proposition de Bob – les expéditions de récup étaient prévues pour demain. Réaction de Leigh : encore

un nouveau test de courage. Tu ne sais pas passer la main devant des trucs pareils.

Elle avait raison. La petite ampoule de Chrissy – POP ! – se mit à vaciller : « Au moins, ce truc de déserteur qui te colle, ça te donne quelque chose à *surmonter*. »

Buddy passa aux paroles de sa chanson – «J’ai poursuivi ma route quand l’amour s’en est allé, jusqu’à un super rendez-vous de première » – la foule claquait des doigts en rythme. Danny Getchell faisait la tournée des tables en bord de piste – à se renifler quelques tuyaux pour les « Potins » de *l’Indiscret*. Voyez-vous ça :

Dot Rothstein près de la scène, à prendre la mesure de Chrissy pour une nuitée au pieu au Dyke Island Motel – le Motel de l'Île aux Gouines.

Leigh me donna un coup de coude.

– J'ai faim.

Je me penchai vers elle.

– On va aller au Dino's Lodge. Ça ne sera pas long – Buddy termine d'habitude sur ce morceau.

«Plus jamais je n'irai arpenter le vaste monde, pasque mon monde, je l'ai trouvé en toi – ooblay – oohh – baa – doww ! »

Des applaudissements à n'en plus finir – je me sentis piqué par la jalousie. Dot se glissa jusqu'au bar et farfouilla dans son sac. Au contenu, vaseline et.38 à canon court.

J'eus droit à un ricanement. Visez-moi l'allure : combinaison Lock-head, sandales à semelles en gros caoutchouc. Chrissy me fit signe, m'indiquant la porte des coulisses – le parking, cinq minutes.

Dot s'enfila un scotch à la régalade ; le barman refusa son argent. Je me levai et m'étirai – Dot me cogna au passage.

– Ta femme est à croquer, Dick. Occupe-toi bien d'elle, sinon quelqu'un d'autre le fera à ta place.

Leigh étendit la jambe pour la faire trébucher ; Dot esquiva par un pas d'écart et m'adressa un doigt bien raide. Le barman dit :

– Elle est censée être ici en planque et ouvrir l'œil pour repérer le Fouet d'Hollywood Ouest, mais tout ce qu'elle fait, c'est de baver sur les filles du chœur.

– Les belles femmes réussissent toujours à tirer leur épingle du jeu.

Le barman rugit de rire. Je doublai son pourboire et sortis à la suite de Leigh en direction du parc de stationnement.

Chrissy attendait près de la voiture. Dot Rothstein restait à portée – à casser les pieds des traîneurs de passage pour vérification d'identité. Elle gardait un œil sur Chris – du rayon X, à la transpercer de part en part, la prunelle passion.

Je déverrouillai la tire et empilai les filles à l'intérieur. Contact, accélérateur, zoom – le baiser d'adieu de Dot me noya de brouillard la lunette arrière.

Circulation chargée sur le Strip –  
ralentissement, avancée au pas.

– J’ai faim, dit Chris.

– On passe au Dino’s Lodge, dis-je.

– Pas là, *s’il te plaît*.

– Pourquoi ?

– Parce que Buddy doit y amener un groupe de la boîte, et je parierais que Dot va se faire inviter. Sérieux, Dick, où tu veux mais pas chez Dino.

– Chez Canter, ça reste ouvert tard, dit Leigh.

Je braquai sec à droite. Une volée de phares balaya mon intérieur Kustom King – la voiture derrière nous vira à droite aussi sec.

Sud sur Sweetzer, est sur Fountain. Dot le Gode me mettait les nerfs en pelote – j’inspectai mon rétroviseur.

La voiture était toujours derrière nous.

Sud sur Fairfax, est sur Willoughby – et la bagnole qui collait toujours. Une tire de sport – blanche ou gris clair – je ne réussis pas à distinguer les traits du chauffeur.

Paris ouverts : l’adjointe Dot Rothstein.

Sud sur Gardner, est sur Melrose – et ces phares qui nous titillaient – tic-tic-tic – l’arrière-train.

– Dick, qu’est-ce que tu fabriques ? dit Leigh.

– On nous suit.

– Quoi ? Qui ? Qu’est-ce que tu...

Je m’engageai dans une allée sans prévenir ; mes pneus vinrent labourer la pelouse d’un pauvre connard inconnu. La voiture de sport poursuivit sa route ; je ressortis en marche arrière et la coursai.

Zoom avant, à toute blinde, devant le pare-brise ; je passai pleins phares et lui

éclairai l'arrière. Pas de plaque minéralogique en place – rien qu'un autocollant provisoire sur le coffre. Je me rapproche, plus près – un coup de mirettes sur les quatre derniers chiffres : 1116.

La voiture grilla un feu rouge sur la Troisième Rue. Concert d'avertisseurs ; la circulation du carrefour m'interdit de poursuivre. Les feux arrière de l'autre voiture clignaient, direction plein est ; encore, encore, disparus.

– Je n'ai plus faim, dit Leigh.

– Est-ce que je peux dormir chez vous cette nuit ? demanda Chris.

## 4

Les aventures du récupérateur d'impayés.

Cleotis De Armand organisait des parties de craps derrière la boutique de spiritueux de Swanky Frank – Frank le Milord – sur la 89<sup>e</sup> et Central, et il avait collé sa 98 en mal de traites au vu et au su de tout le monde, sur le trottoir. Bud Brown et Sid Elwell firent leur entrée, arborant leurs insignes de boîtes de

céréales, et secouèrent les puces au bonhomme pendant que je refileais aux poivrots qui gardaient la voiture du T-bird coupé de Seconal. Une trouille BLEUE ; on était à Nègreville, prête à s'enflammer d'un rien, et des collantes pour usurpation d'identité nous pendaient au nez si le LAPD omniprésent débarquait par surprise. Ce ne fut pas le cas – et c'était *moi* qui emmenai la charrette bleu saphir en sûreté pendant que ronflait le contingent de gardiens d'occase. Coup de bol du débutant ; je découvris un sachet de marijeanne dans la boîte à gants. Nous nous tirâmes quelques

joint en route pour le boulot suivant : repiquer une Starfire 57 à Big Dog Lipscomb, maquereau du quartier sud.

Le véhicule : garé près d'un stand de cireur de chaussures sur la 103<sup>e</sup> et Avalon. Personnalisée, la tire : repeinte couleur pomme d'api, intérieur vison, bavettes cloutées de strass, antennes radio surmontées d'oriflammes en plastique.

— On s'arrache les couvrantes des sièges, ça fera des étoles en vison pour nos épouses, dit Bud.

Sid et moi pensions la même chose.

L'équipe se déploya.

Je déballai mon accordéon et attaquai « Lady of Spain » sur place. Sid et Bud partirent en pointe droit sur Big Dog Lipscomb, au milieu des putes de trottoir en train de tailler une bavette.

– Hé ! mais c'est Dick Contino ! hurla quelqu'un.

Je fus englouti par la racaille de Watts.

On me repoussa du trottoir – droit dans le char à chattes de Big Dog. Une antenne cassa net ; je me cognai le dos sur le capot ; je jouai aux trois quarts couché sans même rater une note.

R'garde, M'am : pas peur.

Bruits de pas, hurlements – intrusions étouffées au milieu de ma planante rêveuse de tous les joints fumés. Des mains m'arrachèrent du capot – je me retrouvai nez à nez avec Big Dog Lipscomb.

Il m'allongea un crochet – je bloquai le coup de mon accordéon. Au contact : son poing, mon clavier. Des craquements à soulever le cœur : ses os, mon gagne-pain chéri.

Big Dog jappa et s'attrapa la main ; un petit voyou à la gomme lui colla son pied

dans les couilles et lui nettoya les  
fouilles. Des clés de voiture dans le  
ruisseau – Bud Brown à côté. Soulevé,  
balancé, vauté – dans la fourrure, et avec  
chauffeur s'il vous plaît ; Sid, les  
jointures toutes blanches, à serrer un  
volant gainé de vison.

R' garde, M'am : pas peur.

Rendez-vous à l'Antenne locale des  
Teamsters 1819 – Bud ramena la  
charrette de renfort. Mon accordéon avait  
besoin d'un ravalement – j'étais trop  
embrumé par l'herbe pour me faire du  
mouron.

Sid emprunta des outils et dégagea le vison des sièges ; je signai des autographes aux Teamsters tire-au-flanc. Et cette petite ampoule – POP ! – qui se remet à clignoter : « Ton truc de déserteur... donne quelque chose à surmonter. » J'avais la tête encore pleine de cette poursuite de voitures : plaque provisoire 1116, Dot Rothstein après Chrissy, ou bien autre chose ?

Bud tailla le bout de gras avec le président de l'Antenne – plus pompage de tuyaux que bavardage amical. Un Teamster me supplia de jouer « Bumble Boogie » – je lui dis que mon accordéon

était mort. Au lieu de ça, je posai pour la photo – et le président me refila la « Carte de l’Amitié » de l’Antenne.

– On ne sait jamais, Dick. Vous pourriez peut-être avoir besoin d’un vrai boulot un jour.

Trop vrai – une serviette mouillée sur une journée brûlante et sans peur.

Midi – j’emmenai Sid et Bud au Pacific Dining Car. Nous nous installâmes devant T-bones et gâteaux de pommes de terre – pendant un moment, ce fut facile de bavarder sans but précis.

Sid mit un frein brutal au papotage.

– Dick... peux t'demander quelque chose ?

– Bien sûr.

– Tu sais... ta collante de l'armée ?

– Ouais. Et alors ?

– Tu sais... tu ne me fais pas l'impression du mec qui prend les foies. Bud y alla de son coup de pipeau :

– Comme peut en témoigner Big Dog Lipscomb. C'est juste que... tu vois.

– Dis-le, dis-je. J'ai l'impression que je touche à quelque chose.

Sid lâcha le morceau.

– Tu vois... c'est comme ça. Y'a quelqu'un qui dit « Dick Contino » et la première chose qui te vient à l'esprit, c'est « Lâche » ou peut-être « Déserteur ». C'est comme un réflexe, alors qu'il faudrait se dire « Joueur d'Accordéon » ou « Chanteur » ou « Bon soutien dans les récups ».

– Va jusqu'au bout de ta pensée.

Bud :

– Ce que dit Sid, c'est comment faire pour se débarrasser de ça ? Bob Yeakel dit que c'est une condamnation à

perpétuité, mais est-ce qu'il n'y a pas quelque chose que tu *pourrais* faire ?

Ça se rapproche – l'ampoule est brûlante – au point que je l'ai repoussée loin.

– Je ne sais pas.

– On peut toujours faire quelque chose, dit Sid, quand on n'a rien à perdre.

Je changeai de sujet.

– Une voiture m'a pris en filature la nuit dernière. Je crois qu'il pourrait s'agir de la flic lezbo qui en pince pour Chrissy.

Bud s'en paya une tranche.

– Colle-la dans *Rocket to Stardom*. Et laisse-la chanter « Once I had a Secret Love » – J'ai eu un amour secret.

– Je ne suis pas sûr à 100 % que ce soit elle, mais j'ai les quatre derniers chiffres de la plaque minéralogique.

– C'était un autocollant provisoire dans ce cas. Les plaques définitives n'ont que trois lettres et trois chiffres.

– Exact, 1116. Je me disais que Bob pourrait passer un coup de fil au SCG<sup>3</sup> et se tuyauter pour moi.

Bud consulta sa montre, nerveux.

– Pas sans les neuf chiffres. Mais demande toujours à Bob, *après* le programme de demain. Ça va être un numéro de PizzaDe-Luxe et le Bob s'enfile toujours la « candidate » favorite *après* le spectacle. Dis-lui ça à ce moment-là et peut-être qu'il appellera un des employés qu'il connaît pour lui demander de vérifier tous les 1116.

Une serveuse débarqua, menu en avant.

– Êtes-vous Dick Contino ? Mon papa ne vous aime pas pasqu'il est ancien combattant, mais ma maman pense que

vous êtes *vraiment* mignon. Pourrais-je avoir votre autographe ?

\*

\* \*

« Mesdames et Messieurs, Dick Contino a la joie de vous accueillir à *Rocket to Stardom* – où les grandes vedettes de demain peuvent décrocher la lune et ramener au passage quelques étoiles du firmament de la réussite ! Là où vous pouvez tous, chez vous devant votre téléviseur aussi bien qu'ici chez Yeakel Oldsmobile, sceller votre destin dans une vraie fusée, la Rocket 88 !

Bande enregistrée ; applaudissements *sifflets* hurlements / huées – un lancer de fusée bon pour la chasse.

Quelqu'un avait trafiqué le punch en y collant des somnifères – notre public en chair et en os était bombé dès avant l'ouverture du spectacle.

Sid Elwell passa la foule en revue – essentiellement des gnôlards en veine de fugue de la ferme de remise au sec du comté.

Acte 1: – un prostitué mâle modèle PizzaDe-Luxe, Commentaires de luxe sur sujet choisi ; Eisenhower rencontre

Sinatra au « Sommet des Cafteurs ». Putain de tintements de cloches ; Ike, Frank et Dino qui se renvoient des clichés à coups de répliques rassises. La foule a hué ; l'applaudimètre est monté dans le rouge et a craché la vapeur.

Acte 2: – une prostit / hirondelle de printemps modèle PizzaDe-Luxe. Pantalons étroits moulants, chandail moulant – à malmener « Blue Moon », elle rebondissait de toutes ses rondeurs dans deux directions. Un pachuco près de la scène lui tenait la même rengaine sans faiblir : « Poupée, c'est bien des vrais ? ». Bud Brown lui mit l'éteignoir d'un

coup en traître hors-caméra ; le responsable du son déclara que les petites minauderies du gars étaient passées à l'antenne nettes et claires.

Acte 3: – «Ramon et Johnny » – deux acrobates pédés, deux paquets de muscles. Plongeurs, flipflaps, lancers de main à main. Joli, quand on aime les conneries de ce type-là.

Sifflets, applaudissements. Bob Yeakel m'apprit que les mecs donnaient dans l'extorsion et le chantage auprès de gars mariés avec clichés de sodomie à l'appui.

Un amant éconduit sorti de nulle part hurla :

– Ramon, espèce de salope.

Ramon souffla au public une moue de baiser. Johnny pivota à mi-lancer ; Ramon négligea de le rattraper.

Johnny retomba sur la scène à plat dos.

La foule devint cinglée ; l'applaudimètre rota des ronds de fumée. Kay Van Obst conduisit Johnny aux urgences de Central.

4 et 5 : – chanteuses réalistes modèle PizzaDe-Luxe. Robes longues fendues, décolleté profond, chair de poule – toutes

deux poussèrent la chansonnette – paroles de Bob Yeakel sur musique de morceaux à succès. « The Man I Love », – L’homme que j’aime –, était devenu « La voiture que j’aime » ; « Fly Me to the Moon », – Emmène-moi dans la Lune –, se retrouva violée en ces termes : « Emmène-moi dans les étoiles, dans ma 88 gonflée ; elle crache de toute la puissance de son V-8, et elle reste en ligne sous la poussée ! » En d’autres termes, OLDS c’est le ROI !

Les décolletés sortirent vainqueurs de la poussée du V-8 – sous les acclamations des ivrognes. Sid Elwell monta vite fait un nouvel applaudimètre /

batterie de voiture sur scène pour le morceau de Chris Staples et le final avec salut au public.

Chrissy :

Tenant par sa seule trouille – cette poursuite en voiture lui avait collé les foies. Je lui avais dit que je demanderais à Bob Yeakel de tirer les vers du nez à un tâcheron du SCG pour retrouver le propriétaire de la plaque – mon petit baratin dans les coulisses lui avait injecté un semblant de tenue à la dernière seconde.

Chrissy :

À susurrer « Someone to Watch Over Me » – Quelqu'un pour veiller sur moi –, à croire que les Gerschwin l'avaient presque écrit pour elle – en sourdine pour que la voix ne craque pas – le secret de tous les chantonneurs médiocres de par le monde.

Chrissy :

Qui se dépêche de passer à « You Make Me Feel So Young » – Je me sens si jeune auprès de toi – en rendant l'allusif implicite : c'est *elle* qui *vous* appellerait à trois heures du matin.

Chrissy :

Sifflets et claquements de mains éparés pour la première fois. Plus de chance au moment du salut final ; Bob Yeakel avait branché les applaudissements sur ampli.

Chrissy a gagné.

La foule était trop soûle pour comprendre qu'elle s'était fait arnaquer.

Bob félicita Chris et lui caressa ses ailerons de queue plein champ – Chris lui chassa la main d'une tape.

Ramon gémissait sur son Johnny.

L'équipe de ventes s'empiffrait de pizzas PizzaDe-Luxe.

Leigh m'appela pour me dire qu'elle avait réussi à voir le spectacle à la télé.

– Dick, tu t'en tirais bien mieux en Chucko le Clown.

J'attrapai Chrissy :

– Dis à Bud et Sid de nous retrouver chez Mike Lyman. Tu m'as donné une idée l'autre jour.

\*

\* \*

Bud et Sid arrivèrent chez Lyman les premiers. Je glissai un billet de cinq au premier garçon ; il nous trouva un box

tranquille dans le fond, à l'abri des regards.

Nous nous serrâmes sur les banquettes avant de commander à boire et raconter nos conneries. Au programme, sujets variés : *Rocket to Stardom*, un bide épique ; mon boulot de récup allait-il me libérer de mon second cacheton comme producteur ? Bud me dit qu'il avait craché le morceau à Bob Yeakel à propos de la poursuite en voiture ; Bob avait répondu qu'il essaierait de retrouver la trace de la plaque provisoire par le SCG. Sid remit sur le tapis la récup de Big Dog

– je me servis de l’occasion pour passer aux choses sérieuses.

– Il y a des années que je me traîne l’étiquette de « Lâche » et ça me fatigue. Ma carrière ne mène nulle part, mais du moins, j’ai un nom. Et Chrissy n’a même pas ça. J’ai une idée pour un beau coup de publicité. Il faudrait probablement deux extras pour mener l’affaire à bien, mais je pense qu’on pourrait le faire.

– Faire *quoi* ? dit Bud.

– J’ai comme l’intuition de savoir où tout ceci va nous mener.

Je murmurai.

– Deux truands nous kidnappent, Chrissy et moi, l’arme au poing. Les truands sont deux psychos qui se sont mis dans la tête une idée de givrés, comme quoi nous sommes tous les deux de grosses vedettes dignes de leur rapporter une belle rançon. Ils contactent Howard Wormser – c’est l’agent qui nous trouve nos contrats – et exigent une grosse somme. Howard ne sait pas qu’il s’agit d’un enlèvement bidon. Deux solutions : ou bien il appelle les poulets, ou bien il ne les appelle pas. Dans un cas comme dans l’autre, Chrissy et moi nous échappons héroïquement. Nous sommes

incapables d'identifier les ravisseurs, parce qu'ils portaient des masques. Nous laissons de fausses preuves à l'endroit où nous avons été retenus en otages et nous jouons le coup à la dure devant les flics qui nous interrogent. Nous sommes couverts de bleus et complètement foireux à l'issue de notre calvaire. Les kidnappeurs, naturellement, restent introuvables. Chrissy et moi nous ramassons une flopée de publicité et un grand coup de pouce à notre carrière. Nous payons les faux ravisseurs par un pourcentage de tout le bon pognon qu'on se ramasse après ça.

Trois visages impassibles.

Silence dans les trois directions – au chrono, une minute.

Sid toussota.

– C'est un truc de givré bon pour l'asile.

Chris toussa et alluma une cigarette.

– Ça me plaît bien. Si ça marche, ça marche. Sinon, Dick et moi nous allons en prison. Nous avons tous les deux connu la prison, et nous savons que nous pourrions survivre. Je dis, moi, que c'est peut-être ça, la vraie *Fusée pour les Étoiles* et si ce n'est pas le cas, c'est la foutue guerre.

Je dis, mieux vaut essayer que rien faire du tout. Je dis que le monde du spectacle se nourrit de conneries, c'est comme ça qu'il prospère, alors pourquoi ne pas essayer de leur enfourner un peu des nôtres.

Bud me lança un regard : les yeux prudents, virant au triste.

– C'est dangereux. C'est illégal, avec probablement à la clé deux années de prison. Et tu es ce que les flics appellent « une relation connue » de moi et de Sid. Je pourrais probablement vous mettre en contact avec des hommes dont la trace serait plus difficile à retrouver de sorte

que les flics ne pourraient pas vous rattacher à eux. Tu vois, Dick, voilà ce que je pense ; si tu es bien *déterminé* à le faire, alors peut-être qu'on pourrait se faire de l'argent en limitant les risques que tu aurais de te faire prendre. *Si tu es déterminé à le faire, advienne que pourra, l'enfer ou le déluge.*

Ce regard – pourquoi si *triste* ?

– Je suis déterminé.

Bud repoussa son verre.

– Alors faut que ça ait l'air vrai. Allons-y, il y a un endroit qu'il faut que tu voies.

\*

\* \*

Nous partîmes en convoi direction Griffith Park avant d'avancer à pied. Elle était là : une cahute engoncée au fond d'un canyon fermé, à moins de deux kilomètres au nord de l'observatoire.

Difficile à repérer – des buissons broussailleux bloquaient l'entrée du canyon.

Le toit était couvert de boules d'amarante – la cahute était invisible des airs.

La porte était ouverte. La puanteur s'en exhalait par bouffées ; des animaux morts, un truc mort quelconque. Imaginez l'intérieur : un matelas au sol, des peaux croutées de sang empilées sur une table.

– Des scalps, dit Chris, en se couvrant le nez.

J'y regardai de plus près – ouais – des SCALPS.

Sid se signa. Bud dit :

– J'ai découvert cet endroit il y a quelques années. J'étais parti en randonnée avec un pote et je suis tombé dessus par hasard. Ces scalps m'ont collé

une trouille à mourir sur place, et je me suis rencardé auprès d'un de mes copains flics. Il m'a dit que vers 1946, un Indien givré s'était échappé d'Atascadero ; il a tué six personnes et les a scalpées. L'Indien n'a jamais été capturé, et si vous y regardez de près, vous verrez qu'il y a bien six scalps dans le tas.

Je regardai de près. Six scalps, pas de problème – dont l'un bien garni, avec tresses et barrette plastique.

Chris et Sid allumèrent une cigarette – la puanteur alla diminuendo.

– Bud, qu'est-ce que tu racontes ? dis-je

– Qu'au moins un des kidnappeurs doit être maquillé pour ressembler à un Indien. Que ce trou à rats en guise de planque du kidnappeur devrait te gagner quelques points côté réalisme. Qu'un Indien psycho, peut-être mort depuis longtemps, est idéal comme « porte-chapeau ».

– Si ça marche, dit Chris, si ma carrière décolle pour de bon, je vous offre à chacun 10 % de mes gains bruts pour les dix années à venir. Si ça ne marche pas, je liquiderai quelques

actions que mon papa m'a laissées et je partage la somme, et je couche avec tous les deux au moins une fois.

Sid hurla à la lune. Chris enfonça le doigt dans un scalp et dit :

– Beurk. Elle pue, la peau de lézard.

– Comptez-moi partant, dis-je, moins le passage au pieu. Si le coup foire ou s'il n'y a pas de résultats, je vous refile le bon de livraison de ma 88.

Des poignées de main aux quatre directions. Un oiseau couina au-dehors – je tiquai, les grosses chocottes.

Des scalps.

Des Indiens pour porter le chapeau.

Des nervis des Teamsters.

Encore : Dick Contino, féroce truand  
rital.

Qui n'avait *pas* dit à sa femme : je  
patauge jusqu'aux genoux dans une  
magouille d'enlèvement bien brûlante.

Le lundi matin se mit à scintiller,  
brillant comme un nouveau  
commencement. Je sortis chercher le  
journal – un mec à l'allure de poulet se  
prélassait, appuyé contre la voiture. Je

l'avais déjà vu auparavant ; il buvait le coup avec Bud Brown chez Yeakel Olds.

Je m'approchai en douceur, décontracté, le vrai truand rital. La trouille ; plus de jambes. Envolées.

Il me montra son insigne.

— Je m'appelle De Pugh. Je suis enquêteur auprès du comité des rackets de Mc Clellan. Bud Brown a craché le morceau : conspiration d'enlèvement, conspiration d'escroquerie et conspiration en vue de perpétrer un abus de confiance auprès du public. Et croyez-moi, il vous a rendu un fier service. Videz

vos poches de veste et donnez-moi le contenu.

Je m'exécutai. Le gros lot ; un forfait à la clé ; les joints de la sortie récup. Bud Brown, enfoiré de sale cafteur et menteur.

– Ajoutez à ça, dit De Pugh, possession de marijeanne, et rangez-moi cette came dans vos poches avant que les voisins vous voient.

Je m'exécutai. De Pugh me colla une feuille de papier sous le nez. « Cher Dick, je ne pouvais pas vous laisser, Chrissy et toi, vous lancer dans cette histoire. Vous vous seriez emmêlés dans

vos mensonges et vous auriez été pris. Et tout le monde aurait souffert, Sid et moi y compris. J'ai tout dit à M. De Pugh, qui est le gentil mec, pour qu'il vous arrête avant qu'il soit trop tard, sans vous attirer des ennuis. M. De Pugh dit qu'il a un service à te demander. Si j'ai un conseil à te donner, c'est de t'exécuter, Je suis désolé de t'avoir mouchardé, mais je l'ai fait pour ton bien. Ton pote, Bud Brown.

»

Mes jambes m'étaient revenues – je n'allais pas me retrouver en taule. Et toutes ces merdes qui se mettent en place, un peu tard. Le déclic : Bud en train de

tirer les vers du nez du président des Teamsters ; Bud pas très chaud sur l'enlèvement, soupçonneux dès le départ.

– Brown est un informateur pour le comité Mc Clellan.

– C'est tout à fait exact. Et je suis un monsieur gentil qui a une fille de dix-neuf ans, belle et impétueuse, qui risque peut-être bien de se retrouver au trou si elle continue sur sa lancée. Et vous pouvez lui éviter ça.

– *Quoi ?*

De Pugh sourit. Je replaçai le bonhomme : un flic de Petaouchnock,

Minnesota, avec une licence de droit par cours du soir.

– Dick, vous êtes beau mec, balèze et bien foutu. Ma fille Jane, Dieu la bénisse, a un faible pour les gars dans votre genre – bien que je sois à peu près sûr qu’elle soit toujours vierge – et je veux qu’elle le reste jusqu’à ce qu’elle se déniche un gentil petit clown bien soumis que je mettrai à ma botte avant qu’elle l’épouse.

– *Quoi ?*

– Dick, vous n’arrêtez pas de me poser la même question. Alors je vais vous apprendre ceci : un défaut chasse l’autre,

une balance à temps en vaut cent, et si vous me faites une fleur, je vous rendrai la pareille. C'est-à-dire que je laisserai faire votre kidnapping bidon et j'irai même jusqu'à vous fournir quelques gros bras bien supérieurs à Bud et Sid – si vous me rendez un service.

Petit coup d'œil vers la fenêtre de cuisine – pas de Leigh – bien.

– Dites-moi ce que vous voulez.

De Pugh me passa le bras autour des épaules.

– Jane est en premier cycle à l'UCLA. Elle flirte avec des politicos gauchistes et

elle assiste régulièrement, tous les lundis soir, à des groupes de discussion quasi coco. Les soirées ne sont pas privées et n'importe qui peut y assister, et avec ce que vous traînez comme collante depuis la guerre de Corée, vous serez dans le bain sans vous forcer. Vous comprenez, Dick, j'ai peur que les Fédés n'aient infiltré le groupe. J'ai peur que Janie ne se retrouve avec son nom fiché sur toutes sortes de listes et qu'elle ne bousille sa vie. Je veux que vous infiltriez le groupe ; faites la cour à Janie, mais ne couchez pas avec elle, et débrouillez-vous pour donner l'impression qu'elle a rejoint la

bande pour se draguer des mecs, ce qui est vrai, à ce que Janie a laissé sous-entendre à sa mère. Vous rejoignez le « Collectif d'Étude du Peuple de Westwood », vous mettez le grappin sur Jane De Pugh et vous la sortez de là avant qu'elle ne se fasse mal. Vous avez pigé ?

Seigneur Jésus.

– Et pas de représailles contre Bud et Sid. Sincèrement, Dick, Bud vous a rendu un sacré service, vous lui devez une fière chandelle de m'avoir mis au parfum de votre projet. Vous verrez, je vous trouverai quelques bons gars.

– Le côté « Scalp » me plaît bien, dis-je. Je veux le garder.

De Pugh sortit des photos. Première de la série : un Indien mort sur une table de la morgue. Trois impacts de balles dans la figure ; « Sioux City. Bureau du coroner, 18/9/51 », tamponné au dos.

– Bud Brown et moi sommes de vieux potes de Sioux City. À l'époque où j'étais dans les services du shérif là-bas, le chef Joe Running Car – voici sa photo – s'est enivré et a scalpé son épouse. Je l'ai agrafé, et il a avoué les meurtres de Griffith Park. Le chef a essayé de s'évader, et je l'ai tué. Bud et moi

sommes les seuls à savoir qu'il a reconnu avoir commis les meurtres de L.A. et les seuls à avoir repéré et identifié la cahute. Le chef Joe – c'est lui qui portera le chapeau.

Trois orifices de balles – regroupés en petit cercle.

– De Pugh y avait gagné une nouvelle cocarde.

– Montrez-moi l'autre photo.

Il la tint devant moi.

– Aah, ma Janie.

Jolie : une rouquine, brûlant de faire des sottises. Des lignes superbes – Julie London moins 2 000 km au compteur.

Leigh tapota la fenêtre et dessina un point d'interrogation.

De Pugh s'en aperçut.

– Vous trouverez bien quelque chose. Simplement, ne baisez pas ma fille, sinon je vous tue.

## 6

Je me sentis transpercé par des yeux verts brûlants – et je sucrai quelques

kilomètres de plus au compteur de Jane De Pugh.

En pleine session : le « Collectif d'Étude du Peuple de Westwood ».

Le Coco en chef ronronnait ; l'esthétique de la grève, bla-bla-bla. Sacré collectif : moi, quelques beatnicks, un « Producteur » d'Hollywood du nom de Sol Slotnick – un loup, crocs sortis, prêt à mordre la douce Janie.

Mon cerveau partit en vadrouille. Sol et Jane m'avaient cadré à mon entrée – Jane s'était mise instantanément à brûler pour ma pomme comme à un signal. Pour

l'instant, histoires et baratin coco comme à l'accoutumée.

Bla-bla-bla ; le LAPD en soutien des patrons, pour faire respecter l'ordre. Une crèche bon marché, une seule piaule, des litières semées de merde aux endroits stratégiques. Un mobilier de cloche – ma chaise me rentrait dans le cul.

– Il est bien connu que le chef William H. Parker a constitué des brigades de nervis antigrèves à la requête des riches donateurs et bailleurs de fonds des caisses du LAPD.

J'appelai Chrissy et mangeai le morceau sur Dave De Pugh qui m'avait mis la main au collet – elle accepta de n'en rien dire à Leigh. Je lui appris que le projet d'enlèvement tenait toujours – avec De Pugh comme fournisseur de gros bras pro. Chris la trouille au ventre : une voiture de sport, couleur claire, l'avait filée un petit moment la nuit dernière. Je mentionnai les contacts de Yeakel au SCG – il serait peut-être possible de remonter au proprio de la plaque provisoire.

– ... il n'est donc pas malvenu de déclarer que la violence policière est une

violence qui ne vise qu'à mettre sous le joug les couches les plus basses de la société.

Je balayai une merde de chat posée sur ma chaise d'une pichenette. Jane croisa les jambes dans ma direction – ooooh ! papa !

Un homme entra et s'assit. Dans les trente-cinq balais, sapé mec à la redresse : sandales, sweatshirt Beethoven. C'est *moi* qui *le* cadrerai ; un visage du FBI entrevu dans la foule à mon procès pour désertion.

*Lui* me cadra, *moi aussi* ; regard dubitatif, une demi-seconde.

Il ne *me* cadra pas comme l'ayant cadré, *lui* – je me collai un masque impassible fissaville.

Les requins fédés qui tournent – Janie, gaffe à ce que tu dis.

Le Rouge en chef demanda s'il y avait des questions. Jane dit :

– Mon papa est enquêteur auprès du comité Mc Clellan. Ils sont en train de se documenter sur les syndicats ouvriers corrompus, alors j'espère que vous

n'allez pas nous raconter que tous les syndicats sont blancs comme linge.

Sol Slotnick leva la main.

– Idem pour moi. Je partage ce sentiment. J'ai fait jadis un film intitulé *Piquet de Grève !* J'avais des contacts dans le rack – je veux dire l'industrie du vêtement, et je touchais un pourcentage – je veux dire que j'avais passé un accord avec le propriétaire d'un atelier clandestin – je veux dire une usine qui m'a laissé filmer ses esclaves – je veux dire ses ouvriers, au travail. Euh ! j'ai vu du bon des deux côtés du piquet de grève... c'est

pour ça... euh !... que *Piquet de Grève* est le titre du film.

Sol regarda Jane. Jane me regarda. Le Fédé recula sa chaise d'une litière à chat.

Les beatnicks quittèrent la salle, l'ennui suant par tous les pores. Le commissaire coco leur signifia son haro d'un raclement de gorge.

Sol, les yeux sur Jane :

– Je... euh... je songe à faire un film sur le tueur qui étrangle ces mômes sur le Strip, vous savez, le Fouet d'Hollywood Ouest. Je veux le dépeindre sous les traits d'un mec syndiqué... euh... au chômage

qui se fait baiser – je veux dire complètement manœuvrer par des pratiques patronales corrompues. Et... euh... quand les flics l'abattent, il se met à décrier la corruption du système tout en crachant le sang avant de se repentir. Ça va être comme *Piquet de Grève* ! Je vais montrer le bien et le mal des deux côtés de la barrière. Je pourrais peut-être même aller jusqu'au bout et mettre en scène un flic nègre ! Voyez, y'a un employé de station service que je connais, un schwartze, je sais qu'il a suivi des cours de comédie. Je crois que je pourrais en faire un film à succès et un peu de bien,

socialement parlant, pendant que j'y suis.  
Je crois que je vais intituler ça  
*L'Étrangleur du Sunset Strip.*

Sol regarda Jane.

Jane me regarda.

Le Fédé regarda Sol.

Le Coco en chef dit :

– M. Contino, vous avez connu les  
côtés sombres de l'expérience policière.  
Aimeriez-vous ajouter quelques  
commentaires ?

– Ouais. Je suis d'accord avec tout ce  
que Jane a dit.

Jane tomba en pâmoison, sous le charme.

– Salaud de goy, marmonna Sol – je l’entendis à peine.

Monsieur le Commissaire soupira :

– Il m’arrive parfois de penser que je dirige un club de rencontre pour cœurs solitaires. Et c’est sur cette note que nous terminerons la soirée. Nous irons prendre le café à l’endroit habituel, et je ferai de mon mieux pour relever le niveau de la conversation.

\*

\* \*

Arrivée au drive in de Truman où nous prîmes un box d'autorité. Sol se glissa tout près de Jane ; je la coinçai en sandwich côté opposé.

Le Fédé et le Rouge étaient côte à côte, copain-copain. Jane y alla de ses rentredans – et ses nylons qui frottaient scree-scree-scree.

Je fis signe à une serveuse – café pour tout le monde.

– Je m'appelle Mitch Rachlis, dit le Fédé.

Présentations à la volée – le Coco s’annonça comme Mort Jastrow. J’attaquai Rachlis :

– T’as un air familier, Mitch, dis-je. Intelligent, l’enfoiré :

– Ma femme est une de tes fans. On t’a vu au El Rancho de Vegas dans le temps, et deux fois au Flamingo Lounge. On s’installe toujours près de la scène, c’est peut-être bien pour ça que j’ai un air familier.

Enfoiré intelligent et doué pour l’improvisation.

Sol poussa son avance sur Jane :

– As-tu jamais envisagé de faire carrière au cinéma ?

Jane se serra plus près, contre moi.

– C'est une porte que je garde ouverte pour l'instant. En fait, ces temps derniers, j'ai fait le tri entre mes possibilités de carrière et je me laisse le choix entre médecin, avocate ou vedette de cinéma.

– Je pourrais t'aider. Si *L'Étrangleur du Sunset Strip* se fait, tu pourrais interpréter le rôle d'une des victimes. Tu sais chanter ?

– Bien sûr que je sais ! En fait, c'est mon quatrième choix, vedette du disque.

– Ma belle, c'est magnifique. Tu vois, je pourrais te faire interpréter une chanteuse de boîte qui attire les hommes comme la merde attire les mouches – je veux dire comme la flamme les papillons de nuit. Le Fouet d'Hollywood Ouest se prend d'une grosse trique – je veux dire, il en pince sérieusement pour toi, et tu auras à exécuter quelques numéros pour faire la preuve de tes talents de chanteuse.

Mitch Rachlis mit son grain de sel.

– Sur quoi travaillez-vous en ce moment, Slotnick ?

– Un film qui s'appelle *Les Dos Mouillés*. Et qui va révéler au grand jour le sort que subissent les ramasseurs de fruits itinérants. Ça va déclencher un paquet de merdes – je veux dire de controverses, et je me ferai un nom comme producteur de films socialement engagés qui délivrent un message mais qui ne foutent pas en l'air – je veux dire sacrifient une bonne histoire au passage. Ma belle, écris-moi donc ton numéro de téléphone ; j'aurai peut-être besoin de t'appeler pour une audition.

Jane s'exécuta de bonne grâce – par deux fois. Un coin de nappe pour Sol ; un autre qui s'insinua jusque dans ma poche de pantalon. La main de Jane / ma cuisse – ooh, papa !

Mitch le Fédé reluqua Sol – perplexe jusqu'au fond des yeux. Mort le Rouge passa le groupe en revue – dégoûté jusqu'au fond des yeux.

Jane se pressa tout contre moi.

– Il faudrait qu'on discute tous les deux. Je meurs d'envie que tu me racontes tes luttes politiques et que tu me dises à

quoi ça ressemble de jouer de l'accordéon.

– Bien sûr, ça me plairait beaucoup – ma voix sortit rauque – notre petit jeu de jambes fit sauter les barrières.

– À la semaine prochaine, dit le Fédé en se taillant vite fait.

Jane alluma une cigarette – Miss Ado de la Sophistication, 1958. Je jetai un coup d'œil à la fenêtre – et repérai Rachlis dehors, près des cabines téléphoniques.

Janie sourit – tout ce jus d'ado en graine me défrisa la banane. Je mis un

dollar sur la table, marmonnai mes « bonne nuit » et me cassai.

Le parc de stationnement s'étendait derrière la batterie de cabines téléphoniques. Rachlis se tenait dans une cabine ouverte, et me tournait le dos. Je m'avançai en douce pour être à portée d'oreille.

– ... vous ne devineriez jamais, Dick Contino était à la réunion.

– ... tout ce qui s'est passé n'était pas à proprement parler subversif.

– ... non, je ne crois pas que Contino m'ait cadré... ouais, bon, c'est vrai,

j'étais présent à son procès.

– ... oui, Monsieur... oui, Monsieur...  
C'est Slotnick *celui* qui nous intéresse.  
Oui, ce film sur les dos mouillés m'a l'air  
pro-communiste... oui, Monsieur... je  
vais...

Je descendis Wilshire à pied, soulagé ;  
Joe le Fédé n'en voulait pas à Jane – ni à  
moi. Avant de me sentir titillé par la  
culpabilité ; cette arnaque à l'extorsion  
me faisait l'effet d'une tache sur mon  
mariage. Nouvelle rangée de cabines près  
de l'arrêt de bus – j'appelai Chrissy.

Son service de message répondit :

– Mademoiselle Staples passe la nuit au OL24364.

Mon propre numéro. Chris avait probablement appelé Leigh et demandé à dormir à la maison – cette fichue bagnole l’avait probablement reprise en filature.

Merde – pas de confidences ce soir sur mes projets d’enlèvement / extorsion.

Un annuaire près du téléphone. Je cherchai le numéro de chez Truman, le composai et – les ennuis au bout de la ligne.

Jane répondit.

– Allo ?

– C'est Dick. Aimerais-tu dîner demain soir ?

– Oh, oui ! Oui, bien sûr !

S'il te plaît, mon Dieu, sors-moi de cette mélasse intact et protège-moi de moi-même et de cette aguicheuse adolescente.

## 7

Le courrier arriva de bonne heure. Je l'inspectai en douce – m'attendant à moitié à recevoir de petits mots du duo des dangereux De Pugh. Irrationnel – je ne les avais rencontrés qu'hier.

Leigh dormait encore ; Chrissy ronflait comme un scieur de long sur le canapé. Elle avait confirmé hier au soir ; la voiture de sport de couleur claire l'avait à nouveau prise en filature. J'insistai – tu restes notre invitée jusqu'à ce que se terminent toutes ces conneries. Son conseil – côté dilemme De Pugh : préviens Sol Slotnick à propos des Fédés et vas-y en douceur avec Jane. Invite-la à dîner, deviens pote avec elle – mais pas de zizi-panpan. PROTÈGE NOS LIENS AVEC PAPA ET NOTRE SUPER NUMÉRO D'ENLÈVEMENT.

Factures, Revue d'accordéon trimestrielle. Une lettre pour Mlle Christine Staples, pas d'adresse d'expéditeur sur l'enveloppe.

Ouin ! Ouin ! – bébé Merri de retour dans sa chambre.

Chrissy remua avant de bâiller.

– Il y a une lettre pour toi, dis-je.

– C'est bizarre. Personne ne sait qu'il m'arrive de passer la nuit ici de temps à autre.

Je lui balançai l'enveloppe ; Chris l'ouvrit et en sortit une feuille de papier. Les chocottes, instantanément – elle

tremblait comme un pot de vaseline prise de délirium tremens.

J'attrapai le papier – une feuille jaune de papier légal.

Une bordure cerclée de décals de croix gammées – du truc pour maquettes d'avions. Lettres de journaux, découpées et collées : « JE VEUX TE BAISER À MORT. »

Le cerveau en surmultipliée :

Dot Rothstein ? la voiture filoché, plaque provisoire 1116 – qui ? Le taré de la voiture filoché avait pu suivre Chris jusqu'ici et repérer l'adresse – mais

pourquoi envoyer une lettre ? Le démon aurait aussi pu nous voir, Chrissy et moi, dans *Fusée pour les Étoiles* ; avec la possibilité de retrouver mon adresse dans l'annuaire. En poussant plus loin, mais peu de chances, il aurait pu reprendre sa filature après que je l'eus pris *personnellement* en chasse la première nuit où Chrissy avait dormi ici.

Chris chercha ses cigarettes ; une demi-douzaine d'allumettes frottées pour une qui s'allume.

– J'emporte ça chez les flics, dis-je. Nous allons te trouver une protection digne de ce nom.

– Non ! Ce n'est pas possible ! Je vais faire foirer le coup du kidnapping si les flics viennent fouiner dans le coin !

– Chut ! Ne réveille pas Leigh. Et ne parle pas de l'enlèvement quand elle peut t'entendre.

Chris se mit à parler à voix basse.

– Demande à Bob Yeakel de reprendre contact avec ses mecs du SCG pour qu'ils révérifient la plaque. Peut-être qu'on se trouvera un nom de cette manière, et on pourra le refiler à Dave De Pugh. Ensuite, peut-être qu'il sera possible de faire pression sur le gars pour le faire arrêter.

Je ne pense pas qu'il s'agisse de Dot Rothstein, parce que je ne crois pas qu'elle pourrait se faufiler à l'intérieur d'une voiture de sport.

– Je parlerai à Bob. Et tu as raison, ce n'est pas le style de Dot. Chris écrasa sa cigarette. Les mains tremblantes – le cendrier fut pris de secousses et cracha ses mégots.

– Et demande à Bob de nous laisser un peu de temps libre. Tu te rappelles, il a dit qu'il te libérerait de ton second spectacle si tu lui donnais un coup de main pour récupérer ses impayés.

J'acquiesçai. Leigh fit son entrée en nouant son peignoir ; Chris lui colla son petit mot d'amour en pleine figure, pour bien lui montrer. Mon épouse stoïque :

– Dick, va chez ton père et rapporte ses fusils. Je vais appeler Nancy et Kay et leur demander d'amener un peu d'artillerie.

\*

\*\*

Papa me refila deux pompes, calibre.12. J'appelai Bob Yeakel et gagnai à un tableau sur deux ; oui, Chris et moi pouvions prendre quelques jours de congé supplémentaires ; non, son

contact au SCG n'était pas en ville – impossible de démarrer une vérification de plaques. Je passai un coup de grelot au bureau de Dave De Pugh, pour mettre sur pied par le détail le kidnapping – l'enfoiré était « sur le terrain ».

Les pages jaunes donnaient les Productions Sol Slotnick au 7481 Santa Monica Boulevard. Je me rendis jusqu'à Hollywood Ouest et trouvai l'endroit ; un entrepôt en bout de bloc à l'opposé de Barney's Beanery.

J'ouvris la porte d'une poussée ; me montèrent au nez des bouffées d'odeurs industrielles. Au beau milieu de Trime-

la-ville et Forçat-city ; rangée après rangée, porte-cintres, machines à coudre et fers à vapeur. Au mur, collées, des affiches en espagnol, faciles à traduire : « Travailler Plus Vite Égale Plus d'Argent », « M. Sol Est Votre Ami ».

Je hurlai – pas de réponse.

Pas la place de passer – je me faufilai tant bien que mal dans le fond. Trois voitures de la patrouille des Frontières montées sur parpaings ; un décor de boîte de nuit sur une estrade : bar, tables, piste de danse.

Comme à la maison, son petit confort : sac de couchage, télé portable. De la bouffe sur le comptoir : biscuits secs, fromage Cheez Whiz, soupe en boîte.

– Ouais, ouais, c'est ici que je vis. Et maintenant que tu as été le témoin de cette ignominie, dis ce qui t'amène.

Sol Slotnick, qui passe la tête à travers un rideau de perles, en peignoir de bain.

– J'ai également chouré ce peignoir à l'hôtel Fontainebleau de Miami Beach. Contino, qu'est-ce que ça veut dire ? D'abord tu me voles le cœur de Jane De

Pugh, et maintenant, tu reviens me tourmenter ?

Pourquoi mâcher ses mots ?

– Je suis marié et heureux, et Jane ne m'intéresse pas. On m'a envoyé pour la sortir de ce groupe coco avant qu'elle ne se fasse mal. Toi aussi, tu devrais te sortir de là. Il y a un mouchard du FBI dans le groupe, et c'est *toi* qui l'intéresses. Le FBI local s'est monté le bourrichon comme quoi *Dos Mouillés* était prorouge.

Sol agrippa un tabouret de bar pour tenir son équilibre. L'heure arc-en-ciel ;

il pâlit avant de piquer un fard rouge vif. L'heure déjeuner ; il enfourna une pile de biscuits salés et de Chez Whiz.

Sa couleur se stabilisa. Petit rot, sourire – il digérait vite les tuiles, ce clown.

– Je survivrai. Je changerai de genre, je m'adapterai comme quand j'ai perdu mon financement pour *Brigades de Tanks* et que j'ai tripatouillé le scénario pour en faire *Piquet de Grève*. Et en plus, je viens tout juste de me joindre à ce groupe de pédales pour courir la fesse. J'ai vu Jane dans la rue, pas loin de l'UCLA, et je l'ai suivie jusqu'à mon premier

meeting. Tu sais, je crois que je veux l'épouser autant que la fourrer. J'ai quarante-neuf ans, j'ai eu trois crises cardiaques, mais je crois qu'une jeune chatte fraîche comme celle-là pourrait rajouter vingt ans à mon existence. Je crois que c'est bien moi, le Juif, qu'elle seule pourrait sérieusement reJUIvénaliser. Je pourrais en faire une vedette puis après je pourrais l'échanger contre un petit cul plus jeune avant qu'elle commence à me tromper avec de belles et jeunes têtes d'huile comme toi. Contino, dis-moi, tu crois qu'elle accepterait un bout d'essai toute nue ?

Son bagout me faisait tourner la tête. Sol se construisit un gratte-ciel crackers / Chez Whiz et l'engloutit. Blanc comme un bide de poisson, puis rouge, et retour – le bagout passa en surmultipliée.

– Tu sais, j'adorerais ça, t'avoir, *Toi*, dans un film – toi et Janie, quelle paire de tourtereaux de ciné vous pourriez faire tous les deux ! Presque toute la publicité que tu as eue, ç'a été du poison, mais c'est pas comme si t'étais Fatty Arbuckle, à baiser les starlettes à coups de bouteilles de Coca. Dick, une bonne tranche bien jeune et sans fioritures d'un petit lot sans matière grasse comme

Jane De Pugh, mais ça serait capable de me débourrer, de me défoncer, de me nettoyer à sec et me faire descendre de ce tortillard-galère en route pour Nulle-part-ville qui me fait exploiter des schwarzes chagrineux et des rouleurs de saucisses pour me récupérer l'oreille qui me servira à faire ces épopées à l'oxygène liquide qui m'ont offert au passage trois crises cardiaques et des spasmes du colon. Dick, je suis propriétaire de cette usine. J'ai engagé des clandestins étrangers pour me coudre des vêtements de bas de gamme jusqu'à ce que les Services d'Immigration et de

Naturalisation m'épinglent pour avoir abrité des dos mouillés, parce que je les laissais dormir ici-même, dans l'usine, en échange d'une petite, toute petite moitié de leur salaire directement déduite de leur fiche de paie. Les SIN<sup>4</sup> m'ont agrafé, ils m'ont collé une amende et ils ont réexpédié la plupart de mes esclaves – je veux dire ouvriers – au Mexique ; *alors*, j'ai mis la main sur quelques bagnoles de la police des Frontières pour des clopinettes au cours d'une vente aux enchères de la police, et j'ai décidé de faire *Dos Mouillés* pour me racheter de mes péchés d'exploiteur et me permettre

d'échelonner le paiement de mon amende. Et maintenant, voilà que les Fédés veulent me crucifier à cause de mes tendances égalitaristes et je ne pourrai donc pas tourner *Dos Mouillés*. J'ai tous ces boxeurs mex – les spécialistes des combats de première partie – qui font la queue pour interpréter les clandestins, mais le problème, c'est que ce sont de vrais clandestins, et si je tourne le film, les SIN vont les rameuter et me coller tout le paquet dans le bus de nuit pour Tijuana. Dick, tout ce que je veux, c'est faire des films sérieux qui explorent de grands problèmes sociaux et me ramasser

un bénéfice, et aller refiler en douce mon schnitzel à Jane De Pugh. Dick, les mots me manquent. Qu'est-ce que tu recommandes, toi ?

La tête me sifflait à suivre le rythme. Je mangeai un cracker pour ramener mon taux de glucides à la normale. Sol Slotnick ne me quittait pas des yeux.

– J'ai rendez-vous avec Jane ce soir, dis-je, et je lui glisserai un mot en ta faveur. Et je connais assez bien un gars du FBI. Je lui dirai que tu ne fais pas *Dos Mouillés* pour qu'il relaie le message.

– *Toi, t'es l'ami d'un des mignons de J. Edgar Hoover ?*

– Ouais, l'agent spécial Pete Van Obst. Sa femme est présidente nationale de mon fan club.

– Y'a combien de membres en ce moment ? On pourrait peut-être faire un film ensemble, et des statistiques comme ça impressionnent toujours les banquiers qui financent.

– Actuellement, on est à soixante et quelque chose.

– Alors t'ajoutes quelques zéros en priant pour qu'ils ne vérifient pas. Dick,

sois bon prince avec Jane ce soir. Dis-lui que je suis convaincu qu'elle a tout ce qu'il faut pour être actrice. Dis-lui que t'as entendu dire que j'étais monté comme Trigger, le cheval de Roy Rogers.

L'heure de prendre congé – Sol avait l'air épuisé. Je me pris quelques crackers pour la route.

\*

\* \*

Kay Van Obst apporta trois.45 automatiques – matériel FBI, « empruntés » à Pete, le mari. Nancy Ankrum apporta un canon scié chargé de chevrotines imprégnées de mort-aux-rats – Caryl

Chessman lui avait dit où se procurer l'arme. Ajoutez à ça les pompes calibre.12 de papa et baptisez la crèche « Fort Contino » – un Alamo d'occase à L.A.

Des boîtes de munitions sur la table basse.

Surveillance aux fenêtres avant et arrière – quatre femmes de garde à tour de rôle.

Quatre femmes armées de couteaux de cuisine sous étui plastique – Ray avait fait une razzia au magasin en chemin.

Du temps à tuer avant mon « Rencard »  
– je piquai un somme.

Des rêves barbouillés d'encre ; grands titres :

LE LÂCHE S'EST RACHETÉ ! LES  
RAVISSEURS TOUJOURS EN FUITE !

CONTINO DÉJOUE LE PLAN DES  
DÉMONS ! ET SAUVE UNE  
CHANTEUSE DU VIOL ET DE LA  
TORTURE !

NON ! DISENT LES FLICS DE L.A.  
PAS DE COUP MONTÉ ; « C'ÉTAIT  
DU SÉRIEUX » !

Chris retenue par des psychopathes la  
bave aux lèvres.

Une meute de flics qui envahit la cahute  
des ravisseurs.

Le chef William H. Parker présentant  
les scalps à la une.

L'ENLÈVEMENT DE CONTINO  
MET AU JOUR DES LIENS BIZARRES  
AVEC DES MEURTRES NON  
RÉSOLUS !

DESCENTE DANS LES RÉSERVES  
DE PEAUX-ROUGES À LA  
RECHERCHE DES KIDNAPPEURS !

Chris me réveilla.

– Tu devrais te préparer. J’ai dit à Leigh que tu faisais un bœuf avec des mecs du studio, alors prends ton accordéon.

Un dernier gros titre se mit à clignoter :

LA CONQUÊTE DE CONTINO  
CONTINUE ! SON ENLÈVEMENT BAT  
LE RAPT LINDBERGH DANS LES  
SONDAGES !

\*

\*\*

– Je suis sûre que tu dois penser que je ne suis qu’une petite fille naïve. Tu dois penser qu’une fille qui s’est limitée dans

ses choix de carrière à rien de mieux que médecin, avocate, artiste de cinéma ou vedette du disque doit être un peu gourde.

C'est Jane qui avait choisi le restaurant ; un rade rituel non loin de Sunset et Normandie. Le Hi-Hat Motel juste dans l'angle – «Chambres libres » en pulsations de néon qui me collaient des suées.

Je bus du vin. Jane but du ginger ale en râlant – donner de l'alcool aux mineurs était passible de poursuites.

– Je ne crois pas que tu sois gourde. À l'âge de dix-neuf ans, j'étais déjà une

vedette du disque, mais ça m'était tombé dessus, je n'y étais pour rien. Tu devrais terminer tes études et laisser les choses venir à toi pendant un moment.

– Je crois entendre papa. Sauf que lui n'insiste pas trop pour que « les choses viennent à moi », parce qu'il sait que j'ai les mêmes appétits que maman quand elle avait mon âge. Je ressemble à maman, j'ai les mêmes attitudes que maman et je parle comme maman. Sauf que maman a épousé une bleusaille de flic sortie de Sioux Falls, Dakota du Sud, qui l'avait mise enceinte quand elle avait dix-huit

ans. Et moi je ne suis pas assez bête pour faire la même chose.

Coup de passion *brûlant* un chatolement de prunelles – des yeux verts mis en valeur par la lueur des bougies sur bouteille de chianti.

– Sol Slotnick pourrait peut-être bien t'aider à « laisser venir les choses à toi ». Tu lui plais bien, et c'est un vrai producteur de cinéma qui pourrait te trouver du travail.

Jane se mit à jouer avec son assiette à pain.

– C'est un vieux lubrique, gras à lard, aux mains baladeuses. Il m'a suivie jusqu'à mon premier meeting du collectif, juste un cran au-dessus des flasheurs de quéquettes. Mon papa m'emmenait avec lui faire des rondes quand il était inspecteur à Sioux Falls. Il voulait me montrer ce à quoi je pouvais m'attendre pour ce qui était des hommes. Il m'a montré les mecs, les renifleurs de culotte, les poivrots, les flasheurs de quéquettes, les têteurs d'éther, les gigolos, tous ceux qui étaient son lot quotidien, et crois-moi, Sol Slotnick cadre parfaitement dans le tableau. En plus, il a des petites mains, et

ma maman m'a bien dit que ça, ça pouvait  
signifier !

Je sirotai mon rouge rital.

– Toi, tu as de grandes mains.

« Chambres libres » qui pulsent.

Des questions qui pulsent à leur tour :  
Qui est-ce qui saura ? Qui est-ce qui s'en  
soucie ? Qui est-ce qui va le répéter ?

Facile – toi *toi* toi – là, juste devant  
moi.

– Jane, Sol, c'est le genre de mec  
capable d'exaucer les rêves.

– Sol Slotnick, c’est comme un faux numéro à l’inter-urbain. Ma maman lit *Variety*, et elle m’a dit que *Piquet de Grève* a été l’un des gros perdants question recettes en 1951. Sol Slotnick, beurk.

Je trempai un morceau de pain dans mon verre de vin et mordis un bout de croûton.

– Toi, tu es quelqu’un de sensible, dit Jane, et en même temps, tu as les pieds sur terre. Politiquement, tu es lucide, mais pas militant. La société t’a fait du mal, mais tu n’es pas un martyr. Maman dit que ce sont les hommes aux qualités ambiguës

qui font les meilleurs amants, parce qu'ils entretiennent une part du mystère qui repousse toujours le moment inévitable où il faut laisser tomber quand le sexe est devenu rassis.

– Ton papa doit être un sacré mec.

Jane se mit à glousser.

– Tu veux dire Phil, le frère de papa. J'ai compris ça toute seule parce que tonton Phil passait souvent à la maison quand mon papa était absent en mission d'extradition et qu'on m'envoyait tout le temps au cinéma. Et *en plus*, j'allais toujours reluquer le diaphragme de

maman et il n’y avait pas à se tromper, il était toujours sorti de sa boîte quand tonton Phil était dans la place. Et tu sais quoi ? Les mains de tonton Phil étaient *beaucoup* plus grandes que celles de Papa.

Je jetai un coup d’œil à mes propres paluches. Grosses – c’est la pratique de l’accordéon qui leur avait donné leur empan.

Un serveur s’approcha – je lui fis signe de s’éloigner. Jane entrelaça ses doigts aux miens.

– Est-ce que tu m’as invitée uniquement dans le but de faire l’article pour Sol Slotnick ?

– Est-ce que tu as rejoint le Collectif du Peuple de Westwood dans le seul but de draguer des mecs ?

– C’est pas juste. Réponds d’abord.

Je dégageai mes mains.

– Je m’ennuyais et je faisais les boutiques pour le plaisir, alors je suis allé à la réunion. Tu avais vraiment l’air d’une partie de plaisir, mais j’ai décidé de ne pas tromper ma femme.

La tuile – Jane fit la grimace.

– Okay, moi aussi, j’ai rejoint le groupe pour la même raison. Et tu peux dire à Sol Slotnick que je ne coucherai pas avec lui avant le 12 de jamais-de-la-vie mais que j’accepte de passer une audition et de me mettre en bikini si tu me sers de chaperon.

– Je le lui dirai et je ferai le chaperon. Et je t’avertis d’une chose : tu devras cesser d’aller à ces réunions, sinon tu vas retrouver ton nom sur une foutue liste noire qui pourrait te briser le cœur.

Jane sourit. J’étais sur un nuage – un petit.

– Il y a une réunion demain soir à laquelle il faut que j’assiste, parce que Mort va discuter des méfaits du FBI et je veux lui piquer quelques infos pour taquiner mon papa. En plus, le mec en sweatshirt Beethoven a l’air chou.

– C’est un agent du FBI. Il relève les noms.

– Eh bien, lui au moins plaira à Papa. Papa est incroyablement réac. À droite toute. Il est d’avis qu’il faudrait rétablir l’esclavage et que les rues devraient être propriétés privées de sorte que les propriétaires pourraient instituer des tarifs d’entrée protectionnistes. Ma

maman, c'est une libérale parce qu'elle a eu un amant brésilien dans le temps. Il avait vraiment de grandes mains, mais il a essayé de la maquer pour couvrir ses dettes aux courses, et ma maman a répondu « Non, Monsieur » et elle a appelé un flic.

– Qu'est-ce qu'a fait le flic ?

– Le flic, c'était mon papa. Il l'a mise enceinte.

Je demandai l'addition.

– Allez, viens, je te ramène à la maison.

\*

\* \*

Jane se blottit contre moi dans la voiture. J'avais le nez chatouillé par du 5 de Chanel. J'entrouvris la fenêtre pour me soulager. Les sœurs Mc Guire à la radio – je laissai « Sincerely » me dégouliner dessus comme si Jane et moi, c'était du sérieux.

Il commença à bruiner. Je mis les essuie-glaces et ajustai le rétroviseur – une voiture me collait au pare-chocs.

Froid dans le dos.

J'écrasai la pédale ; la voiture suiveuse accéléra.

Jane se laissa glisser de mon épaule au creux de mes cuisses.

Je virai sec à gauche, sec à droite, sec à gauche – cette bagnole me cramponnait le train à me rentrer dedans.

Jane s'enfouit au creux de mes cuisses.

Je me sentis réagir.

Virage à gauche, virage à droite – le volant venait frôler les cheveux de Jane. Des mains sur ma braguette – quelque chose me dit d'écraser les freins.

BAM ! – deux bagnoles qui s’empilent, pare-chocs verrouillés – au beau milieu d’une rue de L.A. sous la pluie qui pissait.

Je cessai de réagir.

– Merde, dit Jane. Je crois qu’il y a un éclat de dent qui a sauté.

Je sortis. À bouche-que-veux-tu : ma Continental Kit et une calandre de De Soto 56 – pas la moindre tire de sport blanche à l’horizon ?

Je courus vers l’arrière.

Le chauffeur de la De Soto sortit, les genoux en flanelle. Éclairé en plein par

les lueurs du lampadaire : Danny Getchell, *L'Indiscret*.

– Dick, ne me frappe pas ! J'ai des photos !

Je chargeai. Une ampoule de flash explosa en m'aveuglant – Getchell s'était gagné quelques secondes.

– Le garçon du restaurant t'a reconnu et on m'a appelé !

J'y revoyais clair, mais flou – je chargeai et m'emplafonnai un arbre.

– Dick, j'ai une photo de toi et de la rouquine, main dans la main.

Éclair de flash – je me remis debout, des étoiles dans les yeux.

– J’ai un cliché de toi et la petite poulette devant le Hi-Hat Motel !

Je chargeai la voix.

– Dick, tu peux les racheter, contre argent comptant ou une belle histoire ! Tu ne connaîtrais pas quelques pédales à cafter ?

Je trébuchai sur un enjoliveur et m’étais de tout mon long. Jane se mit à hurler :

– Mon papa est policier *et* homme de loi, espèce d’enculé de maître chanteur !

Pop-pop-pop ! les ampoules de flash –  
mon univers se changea en blanc brillant.

– Dick, t’as la braguette ouverte !

Je vacillai, tombai à genoux et vis des  
jambes de pantalon. Des jambes qui  
commencèrent à s’agiter – j’aperçus dans  
un nuage Jane qui bousculait Getchell.

De la flanelle grise au ras du nez –  
j’attrapai et tirai fort. Getchell tomba sur  
la chaussée ; Jane écrabouilla son  
appareil-photo contre le bord du trottoir.

– J’ai déjà déposé la pellicule, espèce  
de merdaillon de rital débile.

Mes mains / son cou – faits l'un pour l'autre. *Ma* voix, irréaliste à mes propres oreilles :

– Si tu le dis à Leigh, je te tue. Je n'ai pas d'argent et la seule bonne histoire que j'aie est bien trop bonne pour toi.

Rauque, crachotante, étranglée, sa voix :

– Tu bluffes. Je demande à voir.

Claquements de portières, des voix en arrière-plan.

– Dick, dit Jane, il y a des témoins. Mon papa dit que les témoins oculaires, c'est la peine de mort pour les assassins.

Getchell, la voix toujours aussi sèche, jusqu'au trognon :

– Tu bluffes. Je demande à voir.

Je laissai aller, Getchell se redressa sur les fesses et essaya de se tirer fissa, en raclant le cul par terre. Je l'attrapai par les cheveux et murmurai :

– Je suis en train de mettre sur pied un faux enlèvement avec quelques pros. Je ne te donne pas l'exclusivité, mais tu seras le premier à entendre mon point de vue sur l'affaire.

– Marché conclu, s'étrangla Getchell.

Jane m'aïda à me relever. Mlle  
Aguicheuse Adolescente avait maintenant  
un bout de dent en moins.

## 8

Fort Contino, l'atmosphère à vif, tout le monde à cran.

Leigh et Chris s'entraînaient à lancer le couteau ; avec comme cible, monté sur tableau de liège, le petit mot doux : « Je veux te baiser à mort. » Nancy Ankrum avait le blair collé dans le *Herald* ; le Fouet d'Hollywood Ouest avait encore frappé. Kay Van Obst de corvée d'entretien – à huiler pistolets et fusils.

Les filles avaient passé la nuit là – au « Casernement Contino ». Bob Yeakel avait

fait livrer des vivres : une demi-douzaine de pizzas Pizza-De-Luxe. Un petit mot les accompagnait : « Chrissy Très Chère, tiens bon la barre. Mon pote au SCG reprend son poste dans une semaine, et je lui demanderai alors de vérifier les plaques provisoires. On dîne bientôt ; chez Ronsanoff ou Perino ? »

Leigh ne me lâchait pas du regard, l'œil torve ; j'étais rentré la nuit dernière, le pantalon déchiré et la voiture en morceaux. Mon excuse : des tarés avaient essayé de me chouer mon accordéon. Leigh était sceptique. Je sentais toujours

le shampoing de Jane – peut-être Alberto V05, peut-être Breck.

Je pris Kay à part.

– Peux-tu téléphoner à Pete et lui passer un petit message à mots couverts ? Je t’expliquerai plus tard.

– Ben... bien sûr.

– Dis-lui de contacter l’agent affecté au Collectif d’Étude du Peuple de Westwood. Dis-lui de dire à l’agent en question que je sais de source sûre que Sol Slotnick ne va pas tourner son film *Dos Mouillés*. Dis à Pete que Slotnick n’est pas un Rouge ; ce n’est rien d’autre

qu'un clown de cinéma qui essaie de se faire du fric et de tirer son coup.

Kay comprit immédiatement et attrapa le téléphone du couloir ; je couvris le bruit de sa voix pour que Leigh ne puisse entendre. Murmures, murmures – un coup de coude dans le dos.

– Pete me confirme qu'il passera le mot, et il dit que tu as une certaine crédibilité. Il dit que si l'agent n'est pas à la réunion ce soir, tu sauras qu'il a marché dans ton histoire.

Bien – une petite intrigue qui se dénoue, comme je le voulais. On sonna à

la porte – Nancy colla l’œil au judas et ouvrit, tout sourires.

Pizza-De-Luxe avec trois tourtes brûlantes et fumantes. Fromage fondu qui grésille encore et anchois – impossible de se tromper. Roucoulade de Ramon, celui de « Ramon et Johnny » :

– Buon Appetite.

\*

\*\*

J’ai foutu le camp ; déjeuner seul, balade jusqu’à la plage, dîner en solo. Je mijotais dans mon jus, agacé, agité, sur les nerfs – secouer Danny Getchell, ma

bagnole en miettes, Dave De Pugh et Janie, Sol Slotnick, le kidnapping – une vraie cavalcade – quatre, cinq, six bourrins en cavalerie – me bombardaient le cerveau bouillonnant. Des fils qui se croisent, qui se chevauchent, qui bafouillent et finalement font contact – je me dirigeai droit sur le Collectif de Westwood et me rangeai, un œil sur la porte.

7.58 – entrée de Sol Slotnick.

8.01 à 8.06 – entrée d'un assortiment de beatniks.

8.09 – entrée de Jane De Pugh.

8.09 à 9.02 – pas de Fédé en vue – Pete Van Obst avait probablement réussi à arranger le coup.

9.04 – je me postai près de la porte.

Jane et Sol furent les premiers à sortir ; je les enlaçai tous les deux dans une grande embrassade :

– Pas *Dos Mouillés* ! Mais *Patrouille Frontière*. T'as les voitures, et tu peux engager quelques non-clandestins pour jouer les clandestins ! Avec comme vedettes, Janie et moi, et on peut commencer à travailler le scénario dès ce soir ! Sol, je t'ai débarrassé des Fédés

qui te collaient au cul, ce qui veut dire qu'on peut mener ce truc à bien, net, clair, sans bavures et sans problèmes !

– Je vais appeler mon papa pour lui dire que je rentre tard, dit Jane.

– *Patrouille Frontière !* dit Sol...  
D'aaaaaccooord !...

\*

\* \*

Je passai en vitesse du côté de chez Googie et me procurai quelques bennies auprès de Gene the Queen, le travesti qui fourguait sa came dans les toilettes pour hommes. Va va voom ! – Je fis passer une

poignée de pilules d'un coup de café et j'arrivai à l'entrepôt de Sol avec la cervelle qui me bourdonnait comme un oiseau-mouche.

Sol et Jane firent le plein de carburant : Maxwell, double Benzédrine. Crayons, blocs-notes, le scénario de *Dos Mouillés* comme point de départ, en avant.

Nous avons remplacé l'héroïque ramasseur de fruits Pedro par Big Pete – garde-frontière *accordéoniste, brûlant de rejoindre un groupe de musiciens communistes qui exportent des dos mouillés jusqu'à un camp d'esclaves secret, caché dans les collines*

*d'Hollywood. Big Pete est amoureux de la chanteuse réaliste Maggie Martell, autrefois grande prêtresse gauchiste du nom de Maria Martinez. Maggie essaie d'échapper aux assiduités du docteur Bob Krushev, savant malfaisant qui lave les cerveaux des dos mouillés pour leur planter dans le crâne des slogans subversifs. Big Pete Maggie / Krushev – un triangle amoureux incendiaire ! Big Pete offre la sérénade à des clandestins depuis l'arrière d'un camion ; son accordéon enchanteur les prend sous son charme trompeur. Capturés, ils sont emmenés en déportation. Krushev*

expédie ses robots subvertis dans la communauté bracero, où ils se mettent à dégoiser leurs slogans cocos et corrompent un groupe de jeunes que Big Pete endoctrinait aux voies de l'américanisme. Les robots et les jeunes corrompus avancent sur un poste des gardes-frontières ; Big Pete délivre un grand discours passionné anti-rouge qui lave instantanément la corruption des âmes des jeunes pachucos et les conduit à attaquer leurs corrupteurs. Les robots sont démolis ; le docteur Bob Krushev fait une tentative désespérée pour corrompre Maggie grâce à une potion d'amour

gauchiste qui rend tous les cocos et leurs sympathisants irrésistibles ! Maggie boit en toute innocence le breuvage maléfique et commence à aguicher une salle pleine d'espions en visite ! Big Pete arrive sur les lieux, attire au-dehors les espions pris sous le charme de son accordéon à la musique magique et les abat l'un après l'autre ! Le film se termine sur des serments de citoyenneté : tous les dos mouillés qui ont combattu les rouges reçoivent des cartes vertes !

Le script était terminé à six heures du matin – et nous, défonçés à la benzédrine et exultants. Jane appela son papa pour

lui apprendre qu'elle était vedette de cinéma. Sol venait de lui offrir cinq cents biftons pour interpréter Maggie Martell.

Je me demandai comment « Papa » allait réagir.

Jane me murmura la main en coupe :

– Dick, Papa veut te parler.

J'attrapai un deuxième combiné ; Jane raccrocha. De Pugh vint en ligne.

– J'approuve, Contino. Mais je veux que ce clown de Slotnick allonge la monnaie jusqu'à *six* cents. Plus : pas de décolleté gratuit pendant ses scènes de boîte de nuit. Plus : pas de scènes ultra-

maquillées avec vous. Plus : à mon avis, faudrait lier l'enlèvement au film. À mon avis, faudrait faire ça dès que les prises de vue auront commencé. J'ai quelques mecs des Teamsters pour jouer les ravisseurs, et je crois que vous devriez leur faire passer une audition. Dick, cette petite farce est maintenant liée à la carrière de Janie, je veux faire les choses correctement. Ce qu'il nous faut, c'est un enlèvement réaliste corroboré par des témoignages oculaires. Il nous faut...

Un vrai chien enragé, le papa metteur en scène – whoa !

– Il nous faut...

– Ave, dis-je, je vous rappelle.

Je raccrochai. Sol prenait son pouls shooté aux amphets – à 209 quand j’arrivai à lui.

– Tu pourrais encaisser une petite excitation supplémentaire ?

– Tout juste. À la manière dont Jane a réécrit cette scène d’amour, la « Légion des Bonnes Mœurs » va nous auschwitzer aussi sec.

Je murmurai :

– Je vais me faire kidnapper juste avant le début des prises de vues. C’est un coup

monté avec des pros en soutien qui joueront les gros bras.

Sol murmura :

– Ça me plaît bien, et tu peux compter sur moi pour rester motus et bouche cousue. Que dirais-tu de Jane comme co-victime ? Ajoute une belle poupée bien en chair à un beau mec bien en muscles et t'auras une *vraie* publicité, sur un plateau d'argent.

– La place est déjà prise.

– Merde. Pourquoi est-ce qu'on chuchote ?

– Parce que les amphets, ça rend paranoïaque.

La porte du hangar s'ouvrit en coulissant ; deux pachucos prirent la pose, relax. Pantalons de toile kaki, bas fendus, chemises Sir Guy – deux loubards poids coq en vadrouille.

– Hé ! M. Sol. Z'avez du trabajo ?

– Quand c'est qu'on travaille dans le film ? Hé !

– Sol, qu'est-ce z'avez pour nous ? Sol piqua une rogne.

– Je fais un nouveau film ! Pas de trabajo ! Pas de boulot ! Trouvez-vous

des cartes vertes et vous pourrez jouer les robots dans *Patrouille Frontière* ! Taillez-vous ! Fichez-moi le camp d'ici, je suis en train de me payer une crise cardiaque !

Les deux loubards se cassèrent avec deux majeurs dressés en guise d'adieux ; Sol ouvrit un paquet de biscuits salés et prit son pouls en grignotant. Ma belle partenaire : assoupie dans une voiture de la *Patrouille Frontière*.

Je sortis prendre un peu l'air. Une pile de *Herald* dans un présentoir au bord du trottoir – «Nouveaux massacres du Fouet» en première page. Des photos d'un

couple mort – étrangement, la femme ressemblait à Chris Staples.

Mon jus d'amphets commençait à tirer à sa fin – j'étouffai un bâillement. Une voiture pleine de pachucos passa devant moi ; un vato me reluqua, le regard méchant. Je rentrai pour jeter un dernier coup d'œil au scénario.

Sol s'enfilait une maxi-torpille : beurre de cacahuètes, tartinage au saumon, sardines. Jane examinait sa dent ébréchée au poudrier.

– Demande à ton papa de te trouver un bon dentiste, dis-je.

– Non. J’ai décidé que ce serait ma signature. Dick, nous étions si près l’un de l’autre quand cette voiture nous a emboutis. Nous étions si près que tu n’aurais pas pu te refuser à moi.

Sol cracha un geyser de miettes de crackers.

– Mais putain de merde, de quoi vous parlez ?

Des bruits : raclement de la porte d’entrée, une bouteille qui se brise. Puis KAAA – WHOOOOSH – les flammes qui dévorent les machines à coudre, les cargaisons de cintres, l’air.

Qui se ruent sur nous, alimentées par l'oxygène...

Sol attrapa son Cheez Whiz et courut. Les genoux de Jane lâchèrent ; je la soulevai dans mes bras avant de me précipiter vaille que vaille vers la sortie arrière. Une vraie fournaise derrière nous – un petit coup d'œil par-dessus l'épaule : des mannequins en train de grésiller...

Sol arriva à la porte de sortie – air frais et beau soleil. Jane gémit entre mes bras et – sérieux – sourit. Je risquai un regard derrière moi – les flammes cramèrent les voitures de *Patrouille Frontière*.

BOOM – je fus touché par une gifle d'air chaud. Je décollai avec Jane, cul par-dessus tête.

\*

\* \*

Une voix en sourdine :

– ... ouais, et nous tiendrons la presse à l'écart. Exact... nous avons un témoin oculaire des derniers meurtres du Fouet. Non, il n'a vu que le véhicule du tueur. Pas de numéro de plaque, mais le mec s'est enfui au volant d'une Buick Skylark de 53, couleur claire... Ouais, une aiguille dans une botte de foin... il y en a probablement six mille de ces saloperies

immatriculées en Californie. Ouais, d'accord, je t'appellerai...

Les barres du banc me labouraient le dos. Un peu moins sourdine, un téléphone qu'on reclaque, combiné sur berceau. Je battis des paupières et ouvris les yeux derrière une énorme migraine – une salle de brigade de police sortit du flou.

– Vous êtes censé dire « Où suis-je ? » dit un flic.

Une Skylark 53, clairette *le véhicule du Fouet* Chrissy.

– Est-ce que le témoin a vu que la voiture avait une plaque *provisoire* ? dis-

je.

Rapide à la détente.

– Non, le témoin n'a pas précisé, et les plaques provisoires ne représentent que huit pour cent de tous les véhicules immatriculés et je dirais que c'est un peu tiré par les cheveux, mais que c'est pas vos oignons. *Maintenant*, vous êtes censé dire : « Comment suis-je arrivé ici ? » et « Où est passée la rouquine avec laquelle je suis tombé dans les pommes ? »

La tête me battait. Mes os me faisaient mal. Mes poumons rotèrent un arrière-goût de fumée.

– Okay, je marche.

Gras-Joe flic en civil, sourit.

– Vous êtes à l’annexe du shérif, Hollywood Ouest. Vous ne vous rappelez peut-être pas, mais vous avez refusé toute aide médicale sur les lieux de l’incendie et signé des autographes aux ambulanciers. Le chauffeur vous a demandé de jouer « Lady of Spain » et vous êtes retombé dans les pommes en allant à votre voiture chercher votre accordéon. Sol Slotnick est dans un état stationnaire au service de cardiologie de la Reine des Anges, et le père de la rouquine est venu chercher sa fille pour la

ramener à la maison. Un ARTU a été lancé contre les espingos qui ont balancé le Molotov, et M. De Pugh vous a laissé un mot.

Je tendis la main, encore envapé ; le flic me tendit un mémo entre deux doigts – Dick, le bar du Luau ce soir à vingt heures. Il y a des gars que je veux que tu rencontres. P.S – Slotnick a sauvé le scénario, on est donc toujours dans le temps. P.PS – qu'est-il arrivé à la dent de Jane ?

Envapé – les jambes en coton, les mains qui tremblent.

– Votre voiture est derrière, dit le flic.  
Au parking. Les clés sous le tapis de sol.  
Rentrez chez vous.

Je sortis comme sur un nuage. Dehors :  
ciel clair, pas de smog, une lumière telle  
que j'en eus mal aux yeux. Un reste de  
suie dans l'air à l'est : R.I.P, les  
productions Sol Slotnick.

\*

\*\*

Leigh attendait sur le perron de Fort  
Contino. Armée : un.45 dans la ceinture,  
une photo noir et blanc sur papier brillant  
à la main.

Jane De Pugh et moi – enlacés, dans les pommes, derrière l’atelier de forçats de Sol Slotnick.

– C’est Marty Bendish du *Times* qui a déposé ça en passant. Il est en dette avec Bob Yeakel, et donc la photo ne passera pas dans le journal. Et maintenant, veux-tu bien m’expliquer ton attitude depuis une bonne semaine ?

Je m’expliquai.

Chrissy, Bud Brown, les scalps, les Peaux-Rouges porte-chapeaux – un enlèvement publicitaire comme extraordinaire. Le moyen de m’extirper

des pattes de Dave De Pugh et de sa fille en rut ; le Collectif du Peuple *Sol Slotnick Patrouille Frontière !*  
L'éventualité que l'homme de la voiture suiveuse et le Fouet ne fassent qu'un ; De Pugh comme nouveau cerveau du kidnapping.

– Quand tu sortiras de prison, je serai là. J'attendrai, dit Leigh.

– Ça n'arrivera pas.

– Ma mère disait que les Italiens étaient toujours partants pour l'esbrouffe, c'est la raison pour laquelle ils ont écrit de si grands opéras.

– Ouais ?

– Arrête de jouer au faux-jeton et d'avoir une si belle gueule, sinon j'essaierai de te dissuader. Et ne laisse pas cette houri aux dents ébréchées t'embrasser à pleine bouche pendant vos scènes d'amour ; sinon, putain, je vous promets de vous *tuer* tous les deux.

Pizza aux anchois sur l'haleine de Leigh – je l'embrassai quand même, long et fort.

## 9

– Ce sera les débuts de ma fille, alors

je veux un paquet de publicité autour de tout ça. Vous aurez besoin d'hommes sans casier judiciaire pour jouer les ravisseurs, au cas où on demanderait aux témoins oculaires de retapisser les albums anthropo. Mais il faut que ce soit de vrais durs de durs qui joueront leur rôle avec conviction. Regardez donc moi un peu ces mecs. Est-ce qu'ils ne sont pas de l'étoffe dont on fait des cauchemars criminels ?

En me présentant :

Fritz Shoftel – blond, cheveux en brosse, nervi des Teamsters, baraqué comme une bouche à incendie. Lunettes à

monture acier, cicatrices d'acné, au moins six jointures de rab à chaque main, minimum. Clac *clac* clac – il étira quelques doigts pour me montrer comment ils fonctionnaient. Tellement bruyants, les clac, que le mec du box d'à côté fit la grimace.

Pat Marichal – un échelas de Paraguayen à la peau sombre, ressemblant à s'y méprendre au cliché du chef Joe Running Car à la morgue. Un souriant – la lueur des flammes de torches faisait reluire ses rateliers trop brillants.

– Je suis impressionné, dis-je. Mais les voitures de Slotnick pour *Patrouille*

*Frontière* ont grillé. Je ne suis pas tout à fait sûr que le film se *fasse*.

De Pugh sirota son Mai-Tai.

– J’ai foi en Sol. Un mec capable de manger des amuse-gueules au fromage au beau milieu d’une crise cardiaque doit avoir de la ressource.

Shoftel étira ses doigts.

– J’ai étudié la comédie sous la direction de Stella Adler. La motivation de mon personnage de kidnappeur, c’est que c’est un violeur. Je brutaliserai un petit peu la nana Staples pour faire plus

vrai, vous comprenez, je lui filerai quelques petites marques d'affection.

Marichal mâchonna le fruit de son Zombie. Ah ! ces dents ! putain ! quelle incandescence !

– Je jouais l'Indien sous contrat pour Universal jusqu'à ce que j'aie ma carte de Teamsters. Ma motivation, c'est la haine de l'homme blanc. Je vous balance au passage toute une cargaison de griefs de Peau-Rouge, sur vous et sur Chris, au moment où je m'apprête à vous scalper. Vous attrapez mon tomahawk et vous m'entaillez la viande avant de vous enfuir. Quand vous ramènerez les flics à

la cabane, ils verront les scalps des crimes non résolus de 46. Vous comprenez, Fritzie, c'est le pervo, son mobile, c'est le sexe-rançon, et moi, je suis le mec imprévisible qui fait foirer ce plan de génie.

– À qui allez-vous demander la rançon ? dis-je.

De Pugh : – Sol, et Charlie Morrison, le propriétaire du Mocombo. Vous comprenez, Dick, je suis flic et je sais ce que savent tous les flics : que les kidnappeurs sont des raclures sans cervelle incapables de faire la différence entre une merde et du cirage. Vous et

Chris n'êtes pas vraiment ce qu'on pourrait appeler des noms célèbres pour un kidnapping, et Morrison comme Sol ne lèveront pas le petit doigt pour vous sauver. Ce crime doit puer la méchanceté, le vice et l'incompétence, et Fritz et Pat savent tous les deux comment interpréter leur rôle.

– Mes parents ont abusé sexuellement de moi quand j'étais gamin, dit Shoftel, c'est pour ça que je suis un violeur.

– Les visages pâles, dit Marichal, ont volé la terre de mon peuple et ils m'ont rendu accro à l'eau de feu. J'ai besoin de scalps pour apaiser ma soif de sang, et de

l'argent de la rançon pour monter une petite boutique de curiosités indiennes à la sortie de Bisbee, Arizona.

De Pugh alluma son cigare à la torche-tiki.

– Nous exécuterons le rapt en plein jour devant votre domicile. Pat et Fritz vous entraîneront Chris et toi jusqu'à une Chevy maculée de boue avant de vous transférer dans un autre véhicule pour vous emmener à Griffith Park. Fritz appellera Sol pour la première demande de rançon, et Sol se bougera le cul vite fait, direction le poste de police d'Hollywood. Vous avez dit que c'est à

ce Getchell que revient l'avant-première de l'histoire, et vous avez dit qu'il traîne ses guêtres au poste d'Hollywood à la chasse aux tuyaux. Okay, il sera là et il surprendra Sol en train d'informer les flics de la demande de rançon. Tout ça, c'est des fioritures et des embellissements, et nous avons le temps de régler les choses par le détail, parce que nous ne pouvons pas bouger avant que Sol n'obtienne le financement pour son film et qu'il soit prêt à tourner.

Galerie de monstres à la lueur des torches : violeur *scalpeur* papa transi / accordéoniste pourri. Poignées de main à

la cantonade – les jointures de Shoftel claquèrent avec un bruit de castagnettes.

\*

\* \*

Je passai à la Reine des Anges voir Sol.

Un employé m'apprit qu'il avait demandé à sortir contre l'avis du médecin. Adresse à suivre : Pink's Hot Dogs, Melrose et La Brea.

Je revins sur mes pas plein ouest. Chez Pink, pas de places assises – des rangées de bâfreurs du comptoir jusqu'à la rue. Sol accaparait, pour lui tout seul, un

téléphone et une table, dans le fond – à crachoter du bec, un œil rivé sur une rangée de saucisses à moitié entamées.

Crachotant à tout va :

– Je ne me suis pas marié à *Patrouille Frontière* aux dépens de ton scénario, et je peux t'avoir Contino pour une plaque tout rond !

Crachotant toujours : filets de choucroute, morceaux de frites.

Le visage qui changeait de couleur ; son bracelet d'urgence médicale pris de cliquetis.

– Elmer, d'accord, très bien, ta petite amie peut partager la vedette. Oui, Elmer, je suis prêt à céder mon nom de producteur sur l'affiche pour un pourcentage des bénéfices ! Écoute, il y a un coup de pub, un coup monté sur la participation de Contino dont je ne peux pas révéler le détail, mais, crois-moi, c'est de toute beauté !

Vol de viande à hot dog.

Un bout de cornichon toucha une nana en chandail décolleté bas dans le dos ; plein dans le mille, à micolonne, et la nana qui y va de son :

– BEUEUEURK !

Sol me vit et étouffa le téléphone au creux de sa poitrine :

– *Patrouille Frontière* s'appelle maintenant *Daddy-O*.

## 10

Généalogies :

De *Dos Mouillés* à *Daddy-O* en passant par *Patrouille Frontière*. Pedro qui devient Big Pete qui devient Phil « *Daddy-O* » Sandifer ; chauffeur de camion *chanteur* premier rôle

romantique. De Maria Martinez à Maggie Martell à Jana Ryan ; de Jane De Pugh à Sandra Giles – fille réclame au bagou pour les pneus Mark C. Blooms, semi-régulière des soirées télé parlote de Tom Duggan.

Jane abandonna son option « Vedette de Cinéma » et changea sa dominante à introduction au droit – «Pour pouvoir ressembler plus à mon papa ». Elle m'adressa un cadeau d'adieu : sa dent ébréchée montée en médaillon.

Dave De Pugh continua à être patron du kidnapping – publicitaire à Hollywood,

ça pourrait être astucieux, non, comme changement de carrière.

Pat Marichal et Fritz Shoftel restèrent à bord – Sol Slotnick leur promit des cartes d'acteurs professionnels si le projet réussissait.

Passèrent dix jours, comme un éclair.

Chris, Kay et Nancy continuèrent à crécher à Fort Contino.

Bob Yeakel nous envoyait Pizza-De-Luxe avec injections quotidiennes de gras.

Chrissy réussit à séduire Ramon, le livreur de pizzas.

Ramon renonça à son homosexualité.

Ramon dit à Kay qu'il était obligé de prétendre que Chris était un homme.

Yeakel y alla lui aussi de sa livraison ; un sous-fifre du SCG rassemblait les numéros de plaque. Leigh lui donnait un coup de main – elle voulait voir résolu le problème Chrissy et l'alerte rouge du Fort Contino suspendue.

Plus un seul billet doux « Baise à Mort » n'arriva à la maison.

Plus de voitures à filocher Chris au cours de ses voyages hors-du-fort. Les

voyages idem – pas de véhicules suspects, point final.

Je mangeai le morceau à Nancy et Chris sur mon tuyau confidentiel ; le Fouet d'Hollywood Ouest conduisait une Skylark 53 de couleur claire. Nancy, la reine du Crime, me coupa court : le Fouet ne trucidait que des couples ; les femmes célibataires et les petits billets haineux ne correspondaient pas à son M.O.

– Les tueurs sexuels ne changent jamais leur modus operandi. J'ai été intime avec un nombre suffisant d'entre eux pour savoir que c'est vrai.

Sol Slotnick trouva une piaule dans la rue, à l'opposé de Pink's, et obtint son financement pour *Daddy-O* grâce à un prêt à fort taux d'intérêt de Johnny Stompanato. Stomp dit qu'il allait utiliser les remboursements en liquide pour commercialiser un nouveau tonique pour femmes – un composé à la cantharide assuré de produire instantanément une nymphomanie permanente.

Je rejoignis avec Chris, Pat et Fritz pour les répétitions. Les deux hommes étaient obsédés par la « motivation ». Fritz se paya même une attaque poids plume de paranoïa – il imaginait parfois

une voiture de sport couleur gris primaire qui le suivait. Pratique, répétition en costumes – dans l'attente d'une date *Daddy-O* Go !

Jours schizo.

Je répétais aux côtés du Scalpeur et du Violeur ; je répétais avec le metteur en scène de *Daddy-O*, Lou Place. Le scénario de David Moessinger pour *Daddy-O* remplaça *Patrouille Frontière* ! – la trame était plus serrée, mais manquait d'impact politique. Sol avait sauvé son décor de boîte de nuit des gravats de son atelier de forçats – il servirait à la fois pour « Rainbow

Gardens » et « Sidney Chillis Hi-Note » – deux passages obligés de *Daddy-O*. Le nouveau scénario exigeait que je chante – j'appris « Rock Candy Baby », « Angel Act », et « Wait'll I Get You Home » pronto. Mes partenaires de *Daddy-O* – Sandra Giles, Bruno Ve Sota, Ron Mc Neil, Jack Mc Clure, Sonia Torgesen – étaient super, mais l'homme Scalp et l'homme Viol réclamaient mon âme.

Nous allions randonner dans les collines de Griffith Park et bavasser. Pat Marichal apportait l'eau de feu – il travaillait la « Méthode » sur sa persona de chef Joe Running Car. Quelques

verres, un coup de baratin. Et on passait sans coup férir à un autre sujet : le courage.

Ma meilleure prise : on ne savait jamais quand c'était vrai ou quand c'était du vent destiné à impressionner les autres.

La meilleure prise de Pat : toi, tu sais quand tu as la trouille, mais fais quand même ce qui te fout justement la trouille – personne d'autre que toi saura.

La meilleure prise de Fritzie : donne au monde ce qu'il respecte pour t'obtenir ce

que tu veux, et veille à tes couilles de près quand personne ne regarde.

Et le temps qui filait, cinglé, schizo – ce bel hiver de L.A. qui s'en allait, sous la brise fraîche.

Sol appela et mit les freins ; il était prévu que *Daddy-O* démarre à quatre jours de là.

Les mots se mirent à cligner :

Cerveau *Scalpeur* Violeur aux Victimes  
– 48 heures jusqu'au matin de l'enlèvement.

Tic tac tic tac tic tac tic tac tic tac tic  
tac

Leigh partit de bonne heure pour le  
SCG.

Nancy et Kay partirent avec elle – idem  
pour bébé Merri.

Tic tac tic tac tic tac

Je surveillais la porte en compagnie de  
Chris.

Tic-tac-tic – mon pouls faisait des  
heures supp, trois chiffres au stéthro. Les  
veines du cou de Chris bat-bat-bat-  
battaient – chaque cigarette les faisait  
palpiter plus fort.

8 h pile – la sonnerie de porte.

– Bonjour ? Il y a quelqu'un ? Ma voiture est tombée en panne et j'ai besoin d'appeler l'Auto Club.

Dick le bon voisin ouvre.

Deux hommes, un bas sur le visage, le matraquent et l'étalent, face contre terre. On l'attrape et on le traîne au-dehors, idem pour Chris bonne voisine – elle lâche bien son cri étouffé exactement au signal.

La rue traversée sous la poigne des ravisseurs – des durs, méthode

Stanislavsky. Bizarre : pas de Chevy maculée de boue en vue.

Encore plus bizarre :

Je reconnus Pat Marichal à travers son masque. Que dalle pour l'autre homme – il avait quinze centimètres de plus que Fritz Shoftel.

Fourrés, portières reclaquées, dans un coupé sport couleur cuivre. Coup de mirettes en coin : « Skylark » en cursive chromée, une plaque minéralogique métallique brillante comme un sou neuf. Mon épaule se frotta à la portière –

barbouillis de peinture – dégageant une zone de gris primaire :

La voiture EN MOUVEMENT – Chris et moi, emmêlés sur la banquette arrière – Pat au volant.

L'autre nous tenait sous la mire d'un calibre, chien relevé.

Direction le cœur d'Hollywood, limite de vitesse respectée. Pat prit la parole ; ça ne lui ressemblait pas.

– Voici Duane. Fritz a eu l'appendicite et nous l'a envoyé en remplacement. Il dit qu'on peut compter sur lui.

Blip : Fritz avait dit qu'il avait été filé par une voiture couleur gris primaire.

Blip : Skylark *peinture fraîche* plaque définitive toute neuve.

Blip : Chrissy et les filoches.

Blip : couleur claire et gris primaire : similaires.

Chris se mit à trembler – la tension, simplement – pas la plus petite bouffée de soupçons. Le second mec parla dans la peau du rôle :

– Poupée, t'as l'air tellement supeeeeeeeeeer. Poupée, ça va être tellement supeeeeeeeeeer.

De parler lui tira le masque sur le visage. Je le reconnus : le taré aux trucs à foulards des éliminatoires de *Rocket to Stardom*.

Cordons de soie – qu’il façonnait en nœuds coulants.

Blip : LE FOUET.

Fountain et Virgil qui approchait comme une menace – LE changement de véhicule – notre seule chance.

Chris, improvisant joliment, gentille :

– T’es qu’un merdaillon dégueulasse et dégénéré.

– L’homme fouet / cordon :

– Poupée, je veux te baiser à mort.

Soupçons éclatants comme le néon –  
Chris me lança comme un éclair cet  
énorme BORDEL DE DIEU !

Au signal – Pat se rangea dans la  
station-service de Richfield, déserte.

Imprévu au bataillon – je donnai un  
coup de pied au siège du Fouet qui  
s’écrasa contre le tableau de bord.

En avant...

Le Fouet – étourdi. Pat – étourdi – ça,  
ce n’était pas dans le script. Une Ford 51

près des pompes à essence – la voiture de transfert / évaison.

Vite, très vite :

Je donnai un nouveau coup de pied au siège.

Chris déboula par la portière côté passager. Je sortis une jambe – et frappai le Fouet de l'autre.

Chris trébucha et tomba par terre.

Le Fouet abattit Pat d'une balle en pleine figure – des débris de cervelle éclaboussèrent le pare-brise.

Je m'emmêlai les pinceaux et tombai de la voiture. Le Fouet me frappa du pied – je me blottis en boule et roulai modèle derviche direction Chris. Des balles vinrent ricocher – zing – zing – sur la chaussée – l'asphalte explosa, comme des éclats d'obus.

Chris se remit debout.

Le Fouet l'agrippa.

Je me relevai, chargeai et me pris les pieds dans un tuyau à essence. Le Fouet fouetta Chris de son arme pour la forcer à monter dans sa Ford avant de dégager

plein est en laissant sa gomme sur le bitume.

« Je Veux Te Baiser À... »

MORT.

Je sortis Pat de la voiture et essuyai ses giclures de cervelle du pare-brise avec ma veste de sport. Clés sur le contact – à mon tour de laisser ma gomme, plein est.

40, 60, 100, 120 – à deux fois la vitesse limite. Du sang qui zèbre le pare-brise – j’enclenchai les essuieglaces et coupai le rouge qui se changea en rose. Aucun signe de la Ford ; des sirènes derrière moi.

Les mains qui collent – je les essuyai sur le siège pour mieux serrer le volant. Des sirènes devant moi, des sirènes miaulant de tous côtés, à fendre les tympan.

Voitures pie de la police – une descente des quatre points cardinaux, moi au milieu. Rugissement de mégaphone – gargouillis – quelque chose comme :

– Buick Skylark, rangez-vous !

J’obéis – très très lentement.

Je sortis de la voiture et levai mes mains crotées de cervelle.

Des voitures de flics s'arrêtèrent en dérapage et bloquèrent toute possibilité de fuite. Quelqu'un hurla :

– C'est Contino, pas le Fouet !

Une meute de bœufs en uniforme qui cavalent en tous sens – et moi, encerclé par les poulets, flingues sur moi.

Un flic en civil se colla sous mon nez :

– Votre femme nous a appelés depuis le SCG. Elle a identifié cette plaque provisoire 1116 et elle est remontée grâce à elle jusqu'à la Skylark, qui vient juste de recevoir une nouvelle couche de peinture et un jeu de plaques définitives.

Elle nous a dit que la voiture prenait en filature votre amie, la femme Staples, et la Criminelle du shérif vient d'avoir un second témoignage oculaire comme quoi c'était au Fouet d'Hollywood Ouest, son propre...

Je l'interrompis.

– J'expliquerai tout ceci plus tard, mais pour l'instant, il faut que vous recherchiez une Ford 51 bleu clair. Le Fouet tient Chris Staples, et il se dirige vers l'est avec elle dans cette voiture.

Le flic piailla ses ordres ; des pies se mirent à piailler plein est rapidement.

Ma propre cervelle piaillait à mes oreilles.

Cracher le morceau sur la partie d'enlèvement ? – non, ne pas impliquer Chrissy. Sûr et certain – le Fouet a tué Fritzie – ne pas révéler ça non plus. Le Fouet allait-il emmener Chris jusqu'à la cabane de Griffith Park ? – NON – il ne s'approcherait pas de l'endroit.

«Te Baiser À Mort » impliquait torture lente, impliquait une chance de survie pour Chris.

Le mec en civil dit :

– Le Fouet a un appartement près d’ici.  
Suivez-moi dans la Skylark, peut-être  
verrez-vous quelque chose qui nous  
aidera.

\*

\* \*

Je vis :

Des poupées en plastique étranglées, un  
cordon autour du cou, dégoulinant de sang  
vernis à ongles.

Des poupées de chiffons éventrées,  
dégueulant leur kapok.

Des Polaroid d’amants matraqués à  
coups de cric.

Des photos de pub de Chris Staples croutées de sperme séché.

Le dépliant central de Chrissy dans Nugget défiguré de croix gammées.

Poupées Ken et Barbie en position de 69. Deux photos de visages grossièrement collées ; Chris Staples, Dick Contino.

Une poupée vaudou avec visage photo à l'état de pelote d'épingles ; Dick Contino avec une épingle à chapeau enfoncée dans le bas ventre.

Coup de massue :

Il croit que Chris et moi sommes amants. Il veut nous tuer tous les deux.

Cette fixation l'oblige à retarder la décision finale – il gardera Chris vivante quelque temps.

– Il s'appelle Duane Frank Yarnell, dit l'homme en civil. Et je ne pense pas qu'il vous porte, vous et Mlle Staples, dans son cœur.

Ces poupées – putain de Christ.

– Puis-je partir maintenant ? Puis-je prendre la Skylark et la déposer plus tard ?

– Ouais, vous pouvez. J'ai annulé l'ARTU que je lui avais collé, mais les services du shérif ont un droit sur cette

voiture, alors il faudra que vous la rameniez pour ce soir. Et je veux vous voir au centre-ville – Criminelle du LAPD – ce soir, pas plus tard que dix-huit heures. Il y a un mort, un bas sur le visage et une balle dans la tête qu'il va falloir que vous expliquiez, et je meurs littéralement d'envie d'entendre votre version des faits.

– Retrouvez Chris, dis-je, c'est tout et sauvez-la.

– Nous n'épargnerons aucun effort, dit-il. Êtes-vous certain de n'avoir rien à nous dire *maintenant* qui pourrait nous aider ?

– Non, mentis-je.

\*

\*\*

Des larmes aux yeux, un pare-brise barbouillé de sang – c’est au bol que j’arrivai à la crèche de Fritz Shoftel intact. Je sortis un boniment à sa proprio en lui allongeant dix sacs – elle déverrouilla son appartement et se cassa.

Salon et cuisine – rien d’anormal. La chambre à coucher – Fritzie pendu à une poutre du plafond – enserré d’au moins cinq cravates. Éviscéré – les entrailles dégoulinant de profondes lacérations au

torse. La tripaille en tas sur le sol – qui dessine une croix gammée.

Je courus jusqu'à la salle de bains et faillis m'emplafonner la porte. Des serviettes de toilette empilées sur un panier à linge – j'en plongeai une dans l'eau froide, m'en tamponnai le visage et me trouvai assez de jus pour une fouille.

La chambre à coucher, au premier coup d'œil :

Des rayonnages bourrés de textes de scène. Des blessures au couteau sur les bras de Fritzie – Le Fouet l'avait apparemment torturé pour avoir des

tuyaux sur le rapt. Une commode, un placard – le moment d’être minutieux.

Vêtements de travail. T-shirts des Teamsters. Une photo de Fritz et de Jimmy Hoffa – quelqu’un avait dessiné des cornes de démon au grand homme. Capotes, dessous de femmes – Fritz avait reconnu qu’il était depuis longtemps renifleur de culottes. Des rouleaux de pièces de dix cents, des numéros de *Playboy*, un porte-clés *Playboy* avec son petit lapin. Une photo de groupe : l’unité de Fritzie pendant la Seconde Guerre mondiale. Encore des culottes, encore des capotes, encore des *Playboy*, un guide

des parcs et aires de jeux de L.A. corné à la page de Griffith Park.

Je l'examinai. L'emplacement de la cabane des ravisseurs était marqué d'une croix ; d'où partaient des lignes au crayon. Je trouvai une loupe et les suivis jusqu'à leur terminus : une zone de cavernes à huit cents mètres au sud-ouest de la cabane.

Je réexaminai la carte. Tilt – des chemins de terre marqués – depuis l'Observatoire jusqu'à l'accès aux cavernes.

Quelqu'un avait reporté itinéraires de fuite et autres planques sur papier calque. Ça ne faisait pas partie du plan initial de l'enlèvement – j'aurais été au courant. Double tilt : le Fouet nous amène à la cabane et tue Marichal *là-bas*. Un petit saut jusqu'aux cavernes, toutes proches – où il peut tuer Contino et Staples à loisir.

Loisir = temps = vas-y TOUT DE SUITE, pas de coup de fil aux flics.

Je décarrai, direction Griffith Park. Danny Getchell était à l'affût aux abords du Greek Theatre, avec, en appui, un taré, caméra à l'épaule. Pas de mémoire, ce

merdaillon – il ne savait pas que tout le projet était parti en quenouille.

Je larguai la Skylark au parking de l'Observatoire. Les voies d'accès me mèneraient directement aux cavernes – mais je ne pouvais pas courir le risque d'arriver en voiture si près du Fouet. Aux jambes de parler – je courus droit jusqu'à la cabane du kidnapping.

Vide – des scalps sur la table, rien de neuf. Je suivis l'itinéraire sur papier calque au sud-ouest ; l'adrénaline me faisait remonter le cœur jusqu'à ma banane.

Là – une clairière en retrait près des collines semées de cavernes. Des marques de pneus sur la route ; une Ford 51 couverte de buissons de camouflage.

Quatre entrées de cavernes.

Je remontai en rampant jusque-là, en reconnaissance, oreilles tendues, prêtes à l'horreur. Une, deux, silence. Trois – des hurlements étouffés, des divagations de fou.

– J'ai adoré le Dieu du Grand Brasier toutes ces années durant, et j'ai accompli les enseignements de Son fils unique, Adolf Hitler. Il m'a demandé des

sacrifices au foulard de soie, et je les Lui ai offerts. Aujourd'hui, le Dieu du Grand Brasier souhaite que je prenne femme, et que je la consacre d'abord de la marque de Son fils.

Je me faufilai à l'intérieur. Noir d'encre, des boyaux tordus, humide – je me collai à la paroi de la caverne. Bourdonnement de moteur, lumière – le Fouet avait installé une lampe à arc.

Ombres, formes à demi-visibles. Les ombres qui bondissent, pleins feux sur une peau claire : le dos de Chrissy, marqué d'une croix gammée rouge.

Le sang qui suinte doucement – simple entaille, chair intacte – encore TEMPS.

Je sortis sur la pointe des pieds jusqu'à la Ford. Adrénaline ; une traction violente – la banquette arrière arrachée. Je trouvai un tuyau de siphonnage dans le coffre, ôtai le bouchon du réservoir et aspirai.

Pression des lèvres – ça marche – je détrempai le siège de super. Ressorts et cadre comme prises de main – je soulevai facile les cinquante kilos de vinyle et de mousse.

Difficile à exécuter – mais je réussis à  
craquer                      une                      allumette.

WHOOOOOOOSH – le Dieu du Brasier envahit la caverne.

Fumée, hurlements droit devant. Les flammes qui se faufilent de côté – mes poils de bras qui grésillent. Une chaleur d'enfer, horrible, des coups de feu – je sentis la mousse s'arracher près de mon cœur.

Chris hurla.

Le Fouet hurla son charabia. Des balles s'écrasèrent en explosant contre mon bouclier de feu.

Chaleur, fumée, le vent qui aspirait les flammes – loin de moi.

Le Fouet continuait à tirer – deux armes – presque à bout portant. Le dessus de la banquette vola en éclats – je m'accrochai aux ressorts portés au rouge et continuai à avancer.

Un halo bleu derrière le Fouet ; un coin de ciel.

Je m'écrasai contre lui.

Ses cheveux prirent feu.

Je continuai à pousser vers le bleu.

Le Fouet courait à reculons, en hurlant.

Je le poursuivis.

Il arriva à l'air libre – volatilisé – je balançai la banquette sur lui.

Roues de flammes et d'étincelles qui dégringolent d'une falaise de trente mètres.

J'attrapai Chris, la fis sortir au pas de course jusqu'à la Ford et la collai, tête baissée, sur le siège passager. À la vitesse du Dieu Brasier ; chemins de terre, le parc de stationnement, Vermont sud. Barrages près du Greek Theatre ; Danny Getchell, caméra prête. Hurlements des flics :

– Stop !

Je me suis dit que ce Buggy du Dieu Brasier devait pouvoir voler. Embrayage *accélérateur* boîte de vitesse ; au quart de poil – et cette saleté a décollé. Des coups de feu derrière moi, quelques cris encore – qui m’arrivèrent comme par magie aux oreilles. J’entendis « CONTINO », mais personne ne hurla « LÂCHE ! »

1. Chaîne TV. (*N.d.T.*)

2. Bar-mitzvot : pluriel de bar-mitzvah. (*N.d.T.*)

3. SCG : Service des cartes grises. (*N.d.T.*)

4. SIN : Services d’Immigration et de Nationalisation. (*N.d.T.*)

# ÉPILOGUE

Cela se passait il y a trente-cinq ans.

Passé et histoire, en ellipses – les flics ont mis l'étouffoir sur toute l'affaire.

Je passai à l'as pour les inculpations de tentative d'enlèvement – une balle destinée à la Ford avait tué une vieille dame. Shoftel, Marichal et le Fouet – motus et bouche cousue.

Chris Staples a cicatrisé, joliment – elle évite les décolletés profonds dans le dos qui montrent ses discrètes blessures. Elle a épousé un fêlé de droite que bottent les croix gammées – ils se sont fait un

nom à la télé, embringués jusqu'au cou dans un programme arnaque du Renouveau Chrétien.

Sol Slotnick a survécu à dix-neuf crises cardiaques à ne bouffer que des saloperies.

Spade Cooley a battu Ella May à mort en avril 61.

Jane De Pugh a eu une liaison avec le président John F. Kennedy.

Dave De Pugh est un des premiers suspects dans l'assassinat Kennedy.

Leigh est morte d'un cancer en 82. Nos trois gamins sont des adultes aujourd'hui.

*Daddy-O* : une ovation de la critique et gros plongeon au box-office. Ma carrière n'a jamais retrouvé son élan initial. Salons d'hôtels, banquets rituel – je gagne correctement ma vie en interprétant la musique que j'aime.

« Déserteur », « Lâche » – de temps à autre, il m'arrive encore de les entendre.

Petit désagrément – sans plus.

Les nervis du LAPD ont serré Danny Getchell de près à propos de son bout de film sur la voiture volante.

Lequel a refile l'enfant au metteur en scène de *Daddy-O*. La scène a été

intercalée dans le film – résultat pas vraiment convaincant.

Les personnes qui ont vu la pellicule originale sont d'avis que mon exploit a tenu du miracle. Le bouche à oreille a fonctionné, de façon limitée ; un jour de 1958, j'ai touché Dieu ou quelque chose d'aussi puissant. J'en suis convaincu – mais jusqu'à une limite ambiguë. La vérité est qu'à un instant donné, tout est possible.

Ce mémoire est vrai du premier mot jusqu'au dernier.

# **Appeler AX Minster**

## **6-400**

Ellis Loew tapota la porte vitrée en verre cathédrale qui séparait les Mandats LAPD du bureau du procureur adjoint. Davis Evans somnolait dans son fauteuil et marmonna :

– Nom d'un chien de ma chienne !

– Il nous a fait le coup à la chevalière d'université, dis-je. Faveur personnelle, ou réprimande, c'est à voir.

Davis acquiesça et se remit debout sans hâte, ce qui était somme toute logique pour un homme qui venait de tirer ses vingt ans et deux jours de service – et qui se verrait l'heureux bénéficiaire d'une

pension de fonctionnaire en béton armé dès qu'il aurait annoncé à Ellis : « Allez vous faire foutre. Je prends ma retraite. » Il lissa sa chemise en lainage, réajusta le nœud de sa cravate hawaïenne, remonta la ceinture de son pantalon noir au tissu brillant, et tapota le revers de la veste en poil de chameau qu'il avait piquée à un maquereau noir dans la cage à poivrots du poste de Lincoln Heights.

– Ce garçon veut une petite faveur, va falloir qu'il paie comme un chien de ma chienne.

Nous entrâmes dans le bureau du procureur adjoint pour y tomber sur un

Ellis Loew tout sourires ; ou bien il s'entraînait pour les journalistes, ou alors il s'apprêtait à lécher du cul. Davis me fila un coup de coude tandis que nous nous installions, en disant :

– Hé ! M. Loew. Qu'est-ce que dit le lépreux à la prostituée ?

Le sourire de Loew lui resta collé aux lèvres ; de toute évidence, il attendait de nous une grosse faveur.

– Je ne sais pas, Sergent. Qu'est-ce qu'il lui dit ?

– Garde le bout comme pourboire. C'est-y pas un chien de ma chienne ?

Loew lui offrit son petit gloussement copain-copain.

– Oui, c'est vrai, c'est tellement simple que ça ne manque pas de charme. La raison pour laquelle...

– Comment appelez-vous un éléphant qui travaille au noir comme prostitué ?

Le sourire de Loew s'élargit en petits tics méchants.

– Je... ne... sais... pas. C'est quoi ?

– Un gros tas qui s'allonge pour des cacahuètes. Whooo ! Chien de ma chienne !

L'Heure des Petites Vannes des Auditeurs avait suffisamment duré.

– Est-ce que vous vouliez quelque chose, Patron ? dis-je.

Davis éclata d'un rire tonitruant, à croire que ma question était la véritable chute de sa devinette ; Loew essuya d'un mouchoir les restes de sourire sur son visage.

– Effectivement. Saviez-vous qu'un enlèvement a eu lieu il y a quatre jours à L.A. ? Lundi après-midi sur le campus de l'USC ?

Davis mit le holà à ses gloussements de scène ; les raps, c'était sa tarte à la crème – le genre d'affaires qu'il adorait.

– Fred Allen est tout ouïe, dis-je. Poursuivez.

Loew fit tournoyer sa petite clé Phi Beta Kappa tout en parlant.

– La victime s'appelle Jane Mackensie Viertel. Elle a dix-neuf ans, c'est une bizuthe de l'USC. Son père est Redmond Viertel, l'homme des pétroles, avec une filée de puits qui s'étire jusqu'à Signal Hill. Trois hommes vêtus de vestes aux armes de l'USC ont chopé la fille lundi,

vers quatorze heures. C'est la semaine d'accueil des nouveaux et tous les témoins ont cru à un coup monté par une association d'étudiants. Les ravisseurs ont appelé le père de la fille tard dans la nuit et lui ont présenté leurs exigences : cent mille dollars en billets de cinquante. Viertel a rassemblé l'argent puis il a pris peur et appelé le FBI. Les kidnappeurs ont rappelé pour lui donner tous les détails de l'échange prévu le lendemain, dans un champ d'irrigation près de Ventura.

«Deux agents du bureau de Ventura ont monté une souricière ; le premier était en

planque, le second s'est fait passer pour Viertel. Les ravisseurs sont arrivés sur les lieux et c'est alors que tout a foiré. »

– Wooooo ! dit Davis en faisant sauter ses jointures. Loew fit la grimace devant les craquements d'articulations et poursuivit.

– L'un des ravisseurs a découvert l'agent qui s'était caché. Ils ont eu peur l'un et l'autre de déclencher une fusillade qui aurait dérangé la transaction en cours, ils se sont donc livrés à une petite prise de contact à mains nues. Le kidnappeur a descendu l'agent à coups de bêche avant de lui sectionner six doigts du tranchant

de son arme improvisée. Le second agent a senti que quelque chose ne tournait pas rond et il a commencé à perdre patience. Il a agrippé l'un des ravisseurs en lui collant son arme dans la figure tandis que l'autre kidnappeur faisait de même avec la fille. Une vraie victoire à la mexicaine – un partout – jusqu'à ce que le Fédé s'empare du sac qui contenait le fric. Le vent s'est levé et a commencé à mettre le bazar en soufflant le pognon dans les airs. L'homme qui tenait la fille a attrapé la sacoche et s'est enfui, et le Fédé a ramené son prisonnier pour le mettre sous les

verrous. Vous voyez ce que je veux dire lorsque je parle de foirage ?

– Donc deux des kidnappeurs et la fille sont toujours en liberté ?

– Oui. Le troisième homme est en détention à Ventura, et le deuxième agent fédéral est très en colère.

Davis croisa les doigts et fit craquer un total de huit jointures.

– Woooo ! Ces garçons ont des noms, M. Loew ? Et qu'est-ce que tout ça a à voir avec Lee et moi ?

Cette fois, le sourire que nous offrit Loew fut authentique – le sourire d'un

démon pervers qui aime ce qu'il fait. En consultant quelques collantes des Sommiers posées sur son bureau, il dit :

– L'homme qui se trouve en détention s'appelle Harwell Jackson Treadwell, blanc, sexe masculin, âge trente et un ans. Il est originaire de Gila Bend, Oklahoma ; un pays à vous, Evans. Il a trois condamnations pour extorsion et violences qui remontent à 1934, et il a deux mandats prioritaires à son nom, ici même, à L.A. – deux inculpations pour vols enregistrées en 44 et 45. Treadwell a également deux charmants frangins, Miller et Leroy. Tous deux ont un casier

pour attentat à la pudeur et violences sexuelles et ne semblent guère se soucier du sexe de leurs conquêtes. En fait, Leroy semble avoir un faible pour ses compagnons à quatre pattes. Il a été arrêté pour voies de fait avec violences sur un animal et a servi une peine de trente jours en 42.

Davis se mit à se curer les dents avec son épingle à cravate.

– Tous les ports se valent dans la tempête. Miller et Leroy ont la fille et une partie de la rançon.

– C'est exact.

– Et vous voulez que Lee et moi, nous...

Je l'interrompis, voyant que la soirée de vendredi s'en allait en fumée.

– C'est une affaire qui relève du comté de Ventura. Rien à voir avec nous.

Loew nous montra un mandat d'extradition et des copies carbone de deux assignations devant le tribunal.

– Le kidnapping a eu lieu à Los Angeles, dans ma juridiction. J'aimerais beaucoup poursuivre M. Treadwell et ses deux frères et requérir contre eux lorsqu'ils seront appréhendés. Et je veux

par conséquent que vous vous rendiez tous les deux jusqu'à Ventura et que vous rameniez M. Treadwell à la maison de détention de l'hôtel de ville avant que les shérifs de Ventura, dont les mauvaises manières sont notoires, ne le tabassent jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Je grognai ; Davis Evans fit tout un cinéma à se remettre debout et lisser soigneusement les divers plis et replis de sa tenue.

– Que je sois un chien de ma chienne, mais je me disais justement que j'allais prendre ma retraite cet après-midi.

Loew m'adressa un clin d'œil et dit :

– Vous n'aurez plus envie de prendre votre retraite lorsque vous saurez dans quel véhicule les deux frères se sont évadés.

– Wooooo ! Vas-y, mon gars, t'arrête pas.

– Un Speedster Auburn 1936. Carrosserie deux tons, bordeaux et vert. Lorsque nos deux clients seront capturés, et vous savez qu'ils le seront, la voiture partira à la fourrière municipale jusqu'à ce que quelqu'un vienne faire valoir ses droits sur le véhicule ou que ce dernier

soit mis aux enchères. Davis, j'ai la ferme intention d'expédier ces merdaillons de bouseux de l'Oklahoma à la chambre à gaz. Il est très difficile de faire valoir un droit quelconque depuis le couloir de la mort, et le responsable de service à la fourrière est un de mes proches amis. Toujours envie de prendre votre retraite ?

– Woouooooo ! s'exclama Davis.

Il chopra les mandats au passage et propulsa son quintal vers la porte. J'étais sur ses talons – à contrecœur – fidèle à mon rôle de jeune partenaire inférieur en grade. La main sur la poignée, mon

supérieur hiérarchique ne résista pas à une dernière vanne d'adieu :

– Comment appelez-vous une nana qui s'est ramassé la chtouille, la chaude-pisse et des morpions ? Une incorrigible romantique ! Woooo ! Chien de ma chienne !

\*

\* \*

Nous primes la Ridge Road vers le nord, Davis au volant de sa décapotable Buick 47 droit sortie de son hall d'exposition, et moi qui contemplais les faubourgs de L.A. disparaître peu à peu. Pour faire place à des collines

broussailleuses, puis des terres de culture et leur main-d'œuvre de Japs sortis des camps de personnes déplacées et de bouseux transplantés d'Oklahoma. Le bouseux d'Okie assis à mes côtés ne disait jamais un mot quand il était au volant ; il se contentait de bâiller aux corneilles, perdu dans ses rêves de chauffeur d'une voiture faite pour nous, les hommes. Je songeais à notre partenariat récent ; tous deux affectés aux Mandats, nous formions une équipe qui marchait bien grâce à nos différences respectives.

J'étais le prototype même du flic athlète que les grosses huiles adoraient, l'ex-boxeur qu'un scribouillard de L.A. avait qualifié « d'espoir blanc des terres du Sud, bon mais pas super ». Personne ne savait mieux que moi ce que pouvait cacher le « bon, mais » ; « bon » sans plus, c'était rouleaux de biffetons glissés en douce, gros steaks et belle vie, de boîte de nuit en boîte de nuit, jusqu'à l'âge de trente ans, avant que la cervelle ne se transforme en purée. Les services de police étaient bien le seul endroit où mes ardeurs de battant pouvaient sans danger m'offrir l'occasion d'atteindre à

une sécurité digne de ce nom, en toute impunité – avec, à la clé, un peu de gloire étouffée. Et je m'étais lancé dans la bagarre comme le chien de la chienne cher à Davis, en cultivant délibérément la fréquentation de gens bien placés, dont le plus notable était Ellis Loew, grand fanatique de boxe devant l'éternel.

Davis Evans était un opportuniste d'un autre genre, toujours partant pour se remplir les poches de butins divers, prêt à tout pour tirer le trait sur Norman, Oklahoma, quatorze mêmes, une éducation en vase clos, et la proximité de tout ce fric du pétrole qu'il fallait se

contenter de respirer sans jamais le toucher vraiment. Il amassait ce qu'il pouvait récupérer avec délectation, et compensait ses faiblesses de flic qui touchait par le plus beau talent qu'il m'avait été donné de voir, cette capacité qu'il avait d'endosser tous les visages de flic possibles – M. Courtoisie pour ceux qui le méritaient, M. Danger pour les méchants, et M. Simple Politesse pour les restants. Qu'un homme pût être à ce point égoïste et dans le même temps, manifester si peu de petitesse d'esprit et de mesquinerie ne laissait pas de me surprendre, et je lui reconnaissais le droit

– grade et ancienneté mis à part – d’être mon supérieur dans le cadre du boulot, parce que je savais que mon propre égoïsme était ancré deux fois plus profond. Et je me rendis compte que ce bouffon qui ne s’en laissait compter par personne allait probablement bientôt prendre sa retraite, en me laissant la charge de débourrer un remplaçant que je taillerais à ma mesure : jeune, fringant, impatient de cueillir les lauriers de gloire qui brillaient de pair avec l’affectation. Et cette idée me rendait triste.

Les Mandats, c’était du LAPD en civil, sous l’égide de la Criminelle, directement

rattachés au bureau du procureur. Deux inspecteurs affectés à la juridiction de chaque Cour supérieure. Nous traquions les méchants contre lesquels les adjoints du procureur chargés des poursuites criminelles bavaient littéralement de requérir. Quand les affaires tournaient au ralenti, il y avait toujours un peu d'argent à se faire à délivrer les assignations à comparaître des bavards du centre-ville et – la *raison d'être* même de Davis Evans – les récupérations d'impayés pour les organismes du crédit automobile.

Davis vivait, mangeait, buvait, respirait et se languissait pour les plus belles

voitures. Son cagibi des mandats était tapissé de photographies de Duesenberg, Pierce Arrow, Cord, Caddy, Packard et autres belles étrangères profilées. Dans la mesure où il se constituait sa garde-robe en dépouillant les prisonniers incarcérés, se payait sa fesse gratis en secouant les racoleuses, mangeait sur notes de frais, et vivait dans une seule pièce d'un foyer d'accueil du comté normalement réservé aux détenus récemment libérés, il disposait de beaucoup d'argent pour assouvir sa passion. Le garage-entrepôt qu'il avait loué contenait un cabriolet Packard 39, une Mercedes dont la rumeur

voulait qu'Hitler l'eût un jour conduite, une décapotable Lincoln mauve que Davis appelait son « Char à Nègres » et une Ford modèle T couleur bleu saphir qui répondait au sobriquet de « Petite Ramasse-Merde ».

Il les avait toutes acquises grâce à son boulot de récupérateur d'impayés. Un numéro de téléphone offrait vingt-quatre heures sur vingt-quatre les renseignements nécessaires sur les véhicules délinquants, et tous les flics de L.A. un peu gourmands et amateurs d'argent facile l'avaient en mémoire. Il suffisait de composer AX Minster 6-400

pour se rencarder sur les tires recherchées – nom du propriétaire, nom du vendeur ou de l'agence de crédit, montant de la prime offerte à la clé pour leur retour. Davis ne se bougeait que pour les voitures qui excitaient sa passion, uniquement dans le cas de propriétaires en infraction déjà fichés avec mandat prioritaire aux basques. Le genre de situation, toutes conditions réunies, qui se produisait fréquemment, souvent avec des petites frappes en cavale qui ne s'étaient pas bâti leur réputation en réglant leurs traites mensuelles rubis sur l'ongle. Une fois le client au mandat dûment arrêté,

Davis repérait le véhicule et le laissait moisir quelque temps dans son entrepôt avant de lui faire subir quelques petits dégâts pour finalement signaler au vendeur que le foutu chien de sa chienne était en mauvais, bien mauvais état. Le marchand le croyait ; en misanthrope au cœur tendre qu'il était, Davis offrait alors une somme correcte pour garder le véhicule. Le vendeur acceptait en se disant qu'il venait de profiter d'un pauvre réfugié du dust-bowl qui travaillait du chapeau – et le sergent Davis Evans se retrouvait une nouvelle fois propriétaire d'un objet de sa passion.

Nous étions maintenant en train de traverser les terres maraîchères – des hectares de champs plats dont la terre des sillons paraissait sèche, complètement épuisée, comme sous les chaleurs torrides d'août et non au milieu d'un mois d'octobre clément. Les fermiers étaient tous de pauvres Blancs, à la peau brûlée par le soleil, sortis du même moule que Davis et dont ce dernier avait failli de peu faire partie. Au loin sur notre droite, niché au bord d'une vallée broussailleuse, se trouvait Wayside Honor Rancho – nouvelle ferme-prison du comté où l'on logeait les

contrevenants responsables d'infractions mineures. Elle avait abrité des Japs pendant la guerre, sous la surveillance de fermiers de l'Oklahoma payés sur les fonds de l'administration aux personnes déplacées en temps de guerre, aujourd'hui dissoute. La guerre était terminée – et ils étaient retournés à leurs champs arides.

Je donnai un coup de coude à Davis et lui indiquai un groupe de fermiers en train de récolter des choux.

– N'eût été la grâce de Dieu, c'était là ta place, partenaire.

Davis salua la troupe au passage avant de leur adresser un majeur bien raide.

– Un chien, tu peux toujours lui montrer le chemin de sa gamelle, t'en feras pas pour autant un toutou qui te sautera sur les genoux.

\*

\* \*

Il était midi passé de quelques minutes à notre arrivée devant la prison du tribunal de Ventura. Pour un siège de comté de péquenots, le rade en question affichait des aspirations à la grande classe, d'aussi mauvais goût les unes et les autres – colonnes à la grecque, toit à

la Tudor, et marquises en toile de style espagnol ainsi réunis sur une seule et même bâtisse donnaient une impression de déliriums tremens sans même le plaisir et l'avantage de la gnôle. Davis lâcha un grognement lorsque nous poussâmes la porte gravée de hiéroglyphes égyptiens.

– Tu pourrais être content, c'est assorti à ton costume, dis-je.

L'intérieur se divisait en deux ailes, et les barreaux qui fermaient l'extrémité du couloir de gauche nous montrèrent où nous diriger. Juste devant l'enclos barré de grilles était assis un adjoint, jeunot gras à lard dont l'uniforme kaki enfermait

le corps boudiné comme une peau de saucisson. Levant les yeux de son illustré, il dit :

– Ah... oui, m'sieurs ?

Davis sortit prestement nos trois mandats et les tint devant le même pour lui permettre de les regarder de près.

– LAPD, fils. Nous avons un mandat d'extradition au nom de Harwell Treadwell, plus deux autres collantes un peu plus anciennes qu'il a au train. Voulez bien aller nous le chercher ?

Le même feuilleta les paperasses, probablement à la recherche de

photographies. Incapable qu'il était d'en déchiffrer les termes, il déverrouilla la porte barrée et ouvrit la marche dans un long couloir équipé de cellules des deux côtés. Arrivé presque à la fin du couloir, j'entendis des obscénités étouffées et des bruits d'impacts sourds. L'adjoint annonça notre présence en s'éclaircissant la gorge avant de dire :

– Ah... Shérif ? J'ai deux hommes avec moi qui ont besoin de vous parler.

J'avançai d'un pas pour me placer devant la porte ouverte et regardai à l'intérieur de la cellule. Un grand mec bien en chair, accoutré dans une version

enrubannée de la tenue de l'adjoint, se tenait debout aux côtés d'un gars encore plus grand, habillé comme l'archétype du G-man : costume gris, cravate grise, cheveux gris, une expression grise sur le visage. Menotté à un fauteuil se trouvait notre mandaté – une raclure de Blanc, incarnation vivante du défi, coiffé en cul de canard, des hématomes violacés et vert dégueulis sur le visage, des marques de coupde-poing en laiton semées sur son torse nu.

Le même prit la tangente avant que les deux durs-à-cuire ne puissent lui sonner les cloches pour avoir dérangé leur

troisième degré ; Davis sortit très vite nos paperasses. Le shérif les étudia en silence, et le Fédé boutonna sa veste pour cacher les coups-depoing américains qui pendouillaient à sa ceinture.

– Je suis l’agent spécial Stensland, dit-il. Bureau de Ventura, FBI. Qu’est-ce que...

Harwell Treadwell éclata de rire et cracha du sang sur le plancher.

– Nous le ramenons à L.A., dis-je. A-t-il cassé le morceau et lâché quelques tuyaux sur les deux autres ?

Le shérif fourra les paperasses au visage de Davis.

– Il aurait pu, si vous aviez pas interrompu notre interrogatoire.

– Il y a trois jours qu'il est entre vos mains, dis-je. Il a eu largement le temps de s'allonger.

Treadwell cracha du sang sur les bottes cow-boy du shérif, au cuir brillant-salive ; lorsque le bonhomme serra les poings en guise de représailles, Davis s'interposa entre les deux hommes.

– Il est maintenant mon prisonnier. Signé, emballé et rendu.

– Ça ne marche pas, votre truc, dit Stensland. Treadwell est un prisonnier fédéral.

Je secouai la tête.

– Il a des mandats de la ville à son nom antérieurs au mandat d'extradition, et le mandat d'extradition est contresigné par un juge fédéral. Il est à nous.

Stensland me transperça du regard de ses yeux gris de fouine. Je restai là, impassible, et il me joua le coup du sourire et de la sympathie, entre flics, n'est-ce-pas.

– Écoutez, inspecteur...

– Sergent, s’il vous plaît.

– Très bien, *Sergent*, écoutez : la fille Viertel et les deux autres sont toujours en fuite, et cette raclure de bidet est responsable de la mutilation d’un de mes agents qui a perdu six doigts. Est-ce que vous ne préférez pas rentrer à Los Angeles avec des aveux en bonne et due forme ? Est-ce que vous ne préférez pas voir les frangins de cette raclure capturés ? Est-ce que vous ne préférez pas nous laisser tenter le coup à notre manière encore un peu ?

– Votre manière ne marche pas, dit Davis. Alors, essayons la mienne.

Il s'avança, défit les menottes de Harwell Treadwell. En se remettant debout, l'artiste du kidnapping originaire d'Oklahoma faillit s'effondrer. La bile lui coulait des commissures des lèvres. Davis l'aida à s'engager sur la passerelle, et je dis à Stensland :

– Ce mandat comporte une clause sur les pièces à conviction. J'ai besoin de tout ce que vous avez trouvé sur les lieux du crime, y compris l'argent de la rançon que vous avez récupéré.

Le Fédé tiqua avant de secouer la tête.

– Pas avant lundi. Il est à l’abri dans le coffre du palais de justice, à double tour, et la cour n’ouvrira pas avant.

– Combien y avait-il ?

– Deux mille cent et quelque.

– Envoyez-le par poste avec reçu détaillé, dis-je.

Je sortis de la cellule sous les regards aussi tranchants que des lames à rasoir de mes deux mignons de la loi. Je rattrapai Davis et Treadwell devant la grille qui barrait le quartier, et l’adjoint ricana devant le prisonnier plié en deux. Treadwell lui balança un cocktail

sanguinolent sur le plastron de chemise et lorsque Gros-tas se leva de son siège, il lui colla une pointe de botte effilée dans les couilles.

– T'es un chien de ma chienne ! s'exclama Davis enthousiaste, tandis que l'adjoint piquait du nez sur son numéro de Batman déjà bien usagé.

\*

\* \*

La « manière » de Davis consista à emmener Harwell Treadwell jusqu'à un rade à bronzés dans le quartier sud de Ventura, en le travaillant au corps avec poulet frit, biscuits au jus de viande et

patates douces, sous la menace de mon arme toujours pointée sur lui tandis que mon fana de bagnoles de collègue l'assaillait de questions sur un Speedster Auburn de 36. Treadwell se plia de bonne grâce entre deux bouchées gloutonnes, et Davis se montra soucieux, craignant que l'Auburn ne soit prise au milieu d'une fusillade lorsque les deux frères Treadwell restants se feraient alpagner par les forces de l'ordre.

– Faites vous plutôt de la bile pour la fille, nous répéta Harwell à plusieurs reprises. Mes complices, c'est du sang de chien de meute qu'ils ont dans les veines.

Je l'interrompis alors :

– Tu veux dire, tes frères ?

Ce à quoi Treadwell ne manqua jamais de répondre :

– Ch'suis pas une balance, fils.

L'après-midi était déjà bien avancé lorsque nous prîmes finalement plein sud sur l'autoroute de la côte Pacifique, moi au volant, Davis et l'extradé sur le siège arrière, Treadwell menotté mains derrière le dos, les chevilles entravées attachées au siège avant. La capote était baissée et sous le soleil et la brise marine, je me pris à penser que le boulot

qu'on nous avait affecté n'était pas si mal que ça. Derrière moi, les deux mecs de l'Oklahoma y allaient de bon cœur, becs, ongles et vanes méchantes, sans une minute de répit.

– Qui est le proprio du Speedster, fils ?

– C'est qui, ton chemisier ? Jamais j'ai vu de ma vie des frusques avoir autant de plis dans tous les sens.

– Ça, c'est parce que j'ai l'âme d'un mec d'Hollywood, fils.

– Tu m'as plutôt l'air d'avoir du sang de négro, m'est avis. T'es d'où, en Oklahoma ?

– Pas loin de Norman. T’es de Gila Bend ?

– Ouais.

– Qu’est-ce qu’y a à faire, dans le coin ?

– Foutre le feu à la queue des clebs, regarder les mouches baiser, boire et se battre, et courser ta frangine.

– J’ai entendu dire que tes frangins étaient partants pour n’importe quoi, pourvu que ce soit blanc et que ça marche à quatre pattes.

– N’importe quoi, tu l’as dit, patron. On me pend si je mens.

– Tu crois qu'ils vont faire du mal à la petite Viertel ?

– Cette même est assez grande pour se défendre et j'ai pas dit non plus que c'est mes frangins qui l'ont.

– Comment avez-vous eu vos renseignements sur elle ?

– Miller a lu la rubrique mondaine et il est tombé amoureux.

– Je croyais t'avoir entendu dire que tes frangins n'étaient pas dans le coup.

– Je dis pas qu'y sont dans le coup, j'dis pas non plus qu'y z'y sont pas.

– Le kidnapping, c'est une grande spécialité de l'Oklahoma, et qui remonte à loin. Les Barker, Pretty Boy. Qu'est-ce que t'as à dire là-dessus ?

– Ben... je dirais que peut-être les mecs qui sont dans la dèche sont drôlement curieux de savoir combien valent les petits chéris à leur maman. Jusqu'à combien ils peuvent monter avant qu'on leur réponde « Non, monsieur, vous pouvez garder le petit salopaud. »

– Revenons à l'Auburn, fils.

– Je préfère pas. J'ai besoin de me garder quelque chose dans la manche

pour vous faire baver.

– Fais-moi baver, alors.

– Et qu'est-ce que tu dis de ça ? Fauteuils en cuir beige, mais Miller a renversé de la gnôle dessus, une radio qui chope les stations de San Dago super, un petit grincement de pignons quand tu passes la troisième. Hein ?

C'est alors que je la vis : une moto renversée, en train de brûler, en plein sur la chaussée de l'autoroute. Pas de flics sur les lieux, mais un panneau de déviation avec chevaux de frise au beau milieu de la voie centrale qui dirigeait la

circulation vers le sud, sur une route qui s'enfonçait dans les terres. Par réflexe, je braquai sec sur la gauche arrivé sur l'obstacle et les flammes vinrent lécher mon pare-chocs arrière.

– Whooo ! lâcha Davis. Le chien de ma chienne !

Harwell Treadwell se mit à rire comme une raclure de hyène. La chaussée à deux voies nous emmena par-dessus une série de petits vallons pour nous faire aboutir dans un canyon fermé de collines broussailleuses, de faible hauteur, qui se pressaient de chaque côté de la route. Je maudis la bonne heure que nous allions

perdre à cause de cette déviation lorsque retentit soudain un grand « ka-raaack » et le pare-brise explosa devant moi.

Des éclardes de verre volèrent dans les airs, pareilles à des éclats d'obus ; je fermai les yeux et sentis des coupures à la joue tandis que j'agrippais le volant des deux mains.

– ENFOIRÉ ! couina Davis en ouvrant le feu sur la colline à notre gauche. J'ouvris les yeux et regardai dans cette direction pour ne voir que verdure et broussailles lorsque trois autres balles touchèrent le flanc de la voiture en ricochant avec des ding-dingding.

J'écrasai le champignon ; Davis fit feu sur le flanc de la colline, en direction des flammes qui jaillissaient des armes qui nous avaient pris pour cibles ; Harwell Treadwell se mit à faire d'étranges petits bruits – à croire qu'il n'arrivait pas à se décider s'il fallait rire ou pleurer. La tête collée sur le volant, je gardai un œil sur ce qui se passait derrière moi et par le rétroviseur, vis Davis décoller Treadwell de son siège pour s'en servir comme gilet pare-balles et lui coller son.38 dans la bouche pour faire bonne mesure.

**Ka-raaack ! Ka-raaack ! Ka-raaack !**

La dernière balle toucha le radiateur ; mon champ de vision disparut sous un nuage de vapeur. Je roulai à l'aveuglette et gagnai de la vitesse sur la descente, juste avant que ne retentisse un nouveau coup de feu ; le pneu avant gauche s'affaissa et la voiture partit en embardée. Je levai le pied et visai l'épaule de la chaussée, côté opposé aux coups de feu, sans voir où j'allais, en essayant de nous coller à l'abri aux petits oignons. Des buissons broussailleux, verts et énormes, jaillirent de nulle part avant le grand chamboulement, cul par-dessus tête – et je me retrouvai à manger

le bitume et la vapeur.

De nouveaux « Ka-raaack » se mirent à me battre au travers du corps – sans que je sache s’il s’agissait de coups de feu ou de parcelles de ma cervelle qui se faisaient la malle. Enveloppé de poussière et de nuages de vapeur, j’entendis :

– À tes jambes, petit ! À tes jambes !  
Cours.

J’obéis, et me ruai devant moi, mi-courant, mi-trébuchant.

La vapeur se dissipa, et je vis que je sprintais en direction d’une pièce de terre

labourée. Davis courait devant moi, mi-trainant, mi-bousculant Harwell Treadwell, toujours sous la menace de son arme, canon sur la tête. Je les rattrapai, et me rendis compte que la fusillade s'était arrêtée – et je vis, à l'extrémité du champ, arbres et bâtiments – peut-être un bled de métayers.

Nous nous mîmes à courir dans sa direction – deux flics et le ravisseur toujours menotté, à la fois gilet pare-balles, assurance sur la vie et atout de réserve, en train de cavalier, à défoncer au passage choux desséchés, carottes et plants de haricots, en se ruant de toutes

leurs jambes vers leur sanctuaire. En approchant du village, je vis qu'il se composait d'une rue unique bordée de chaque côté de maisons en bois délabrées, avec pour seul accès un chemin de terre battue. Je ralentis au petit trot et agrippai le bras de Davis en haletant :

– On ne va pas courir le risque de sortir de là en voiture. Faut appeler les pieds-plats de Ventura.

Davis tira sèchement la chaîne de Treadwell et l'expédia au sol, face dans la poussière. Tout en reprenant son

souffle, il lui colla un grand coup de pied dans le cul.

– Ça, c'est pour ma voiture et au cas où je me ferais descendre.

Il s'essuya la sueur et la poussière du front et m'indiqua du bout de son.38 la grande rue du bled comme s'il m'implorait de m'en mettre plein les yeux. Ce que je fis, et une seconde plus tard, je compris où il voulait en venir : les câbles téléphoniques gisaient en tas, sectionnés, à la base du dernier poteau, juste à l'intérieur du village proprement dit.

Je me retournai sur la terre aride vers la route où reposaient les restes de la voiture de mon partenaire ; demi-tour et j'eus devant les yeux Tobacco Road, modèle californien.

– Allons-y.

À notre entrée dans la ville, je passai longuement les bâtisses à la revue de détail, tandis que Davis avançait bien collé au flanc de Harwell Treadwell, le.38 pendu négligemment entre pouce et majeur, le côté opérationnel du canon court directement pointé sur les cojones de son prisonnier. Le trottoir gauche de la rue nous offrait un marchand de grains, un

petit supermarché dont la vitrine était remplie de piles de Tokay et de carafons de Moscatel, et un atelier de réparations de matériel agricole, bâtisse en bardeaux dont le sol devant l'entrée était jonché de pièces mécaniques rouillées. Sur la droite, toutes les façades étaient barrées de planches, avec une filée de grosses voitures d'avant-guerre garées tout contre, dont un hybride de Ford T d'étrange apparence qui donnait l'impression d'avoir été fabriqué à partir de pièces désassorties. Les seuls passants étaient deux hommes grisonnants vêtus d'uniformes kakis aux couleurs passées

par le soleil, jadis distribués par l'administration des personnes déplacées en temps de guerre – ils nous reluèrent brièvement avant de poursuivre leur chemin.

Lorsque nous arrivâmes à l'extrémité de la rue, Davis repéra une porte encore accessible et d'aspect fragile. Il l'ouvrit d'un coup de pied, et poussa Treadwell à l'intérieur de la pièce. Se retournant vers moi, Davis dit :

– On a ce qu'ils cherchent, les mecs. S'ils te tombent dessus, tu leur dis que Harwell est en train de têter le canon de mon.<sup>38</sup> et au premier coup de feu, je lui

farcis la tête d'un cocktail au plomb chaud. *Et, petit, tu nous trouves une voiture.*

J'acquiesçai et rebroussai chemin vers le tas de vieilles caisses, cherchant à en trouver une susceptible de rouler. Il y en avait six en tout, et toutes avaient au moins un pneu à plat. Je commençai à m'interroger sur l'absence de population en me demandant bien pourquoi les deux seuls mecs qu'on avait rencontrés jusque-là n'avaient pas paru s'alarmer outre mesure de la présence chez eux d'inconnus armés aussi dépenaillés que des clodos. Je remarquai une échelle à

incendie bouloignée sur le silo à grains de l'autre côté de la rue. J'allai jusque-là et tirai ma carcasse le long des gradins.

Arrivé au sommet, j'eus une belle vue des alentours. Des cahutes se nichaient au creux de petites poches de verdure bordées de terres cultivables clôturées, avec tout un réseau de chemins d'accès en terre qui les reliaient les uns aux autres ainsi qu'à la ville. Pas âme qui vive ne paraissait travailler dans les champs, mais j'aperçus quelques individus qui prenaient le frais devant leur créchoir, ce qui me parut des plus étranges.

Je descendis l'échelle, et à mi-chemin des gradins, aperçus un vieux qui me fixait depuis un chemin de terre. Je fis semblant de ne rien remarquer et il me tourna le dos pour se mettre à courir – de but en blanc – jusqu'à la plus grosse cahute de la communauté, un machin en tôle ondulée avec une grange blanche tout à côté.

Je sautai de l'échelle et poursuivis mes recherches, empruntant des sentiers au sortir de la ville sur plus de deux cents mètres, jusqu'à un bouquet de sycomores qui formaient un périmètre non loin de la grange. Le vieux bonhomme était

introuvable, mais la porte coulissante de la grange était ouverte d'un petit cran. Je dégainai mon.38, sprintai jusque-là et entrai.

Le soleil qui filtrait au travers d'une fenêtre latérale illuminait un grand espace vide, et je sentis mes narines assaillies par une odeur de foin mêlée à un relent de désinfectant médicamenteux. Au milieu de la grange, la puanteur acide se fit plus marquée, et quelque peu familière. Je remarquai, placée en coin près de la porte de communication avec la cabane, une table couverte d'une bâche et aperçus de la neige carbonique qui crachotait en

débordant de déchirures dans la toile. La silhouette ainsi couverte commença à prendre forme, et je dégageai la bâche.

Posé sur des blocs de neige carbonique, gisait le cadavre nu d'un homme, tandis que suintaient sur son corps des sachets de formaldéhyde placés à des endroits stratégiques. C'était une copie conforme pétrifiée de Harwell Treadwell, et il n'y avait nul besoin d'être légiste pour déterminer les causes du décès – il avait le bas-ventre éclaté, déchiqueté, et ne restaient que lambeaux de chair semés de chevrotines.

Je drapai le macchabée de sa bâche, puis secouai délicatement la porte de communication. Elle lâcha et très lentement, je la tirai vers moi et l'écartai de l'huisserie de quelques millimètres afin de jeter un coup d'œil. Elle pivota alors sur ses gonds et s'ouvrit à la volée. Un gros fusil de chasse à double canon s'abaissait en ligne de mire et d'une poussée des deux mains sur la crosse, je soulevai l'arme vers le plafond.

Un énorme ka-boum retentit ; sous la puissance de l'impact, le toit de tôle se déforma d'une hernie ; les grains de chevrotine se mirent à ricocher. Je me

jetai sur le propriétaire de l'arme à l'instant même où il essayait de me fracasser le crâne de la crosse. Je lui arrachai le fusil et lui écrasai le plat de mon 38 sur la tête – une, deux, trois fois. L'homme finit par s'affaisser comme une chiffonnette. Je chassai le fusil d'un coup de pied, là où je ne risquais plus rien, puis repris ma route en vacillant comme un ivrogne, les jambes en coton, les genoux en flanelle.

C'était le vieux qui avait décampé en m'apercevant sur l'échelle. J'inspectai la pièce, vis un seau d'eau sur le parquet au bois fissuré près de la porte d'entrée, le

ramassai et le vidai sur mon assaillant. Le bonhomme remua puis se mit à crachoter. Je m'agenouillai, et lui collai mon arme sur le nez de manière à lui faire comprendre sans dessin, en gros plan.

– Tu reconnais avoir tué le mec là-bas, ou alors tu réussis à me convaincre que quelqu'un d'autre est coupable, et tu vis. Tu me dis où se trouve le second frère Treadwell et je ne t'arrête pas pour agression et voies de fait sur un officier de police. Tu essaies de m'enfler, tu es un homme mort.

Le vieux jeton avala mon petit prêche sans en perdre une miette et son regard

s'éclaira de seconde en seconde, faisant montre des remarquables capacités de récupération des endurcis de l'existence qui se sont fait chier dessus toute leur vie. Lorsqu'il ourla les lèvres, prêt à cracher ses invectives, je lui dis :

– Pas de marché, pas de vanne faciles, et pas de conneries, dis-je en relevant le chien.

Papy avait *enfin* compris *tout* le film, en technicolor.

– Ch'suis pas un tueur, dit-il avec l'accent nasalisé des mecs du Middle-West. Ch'suis maraîcher et j'aime bien

toucher un peu à la médecine à mes moments perdus, mais pour sûr que ch'suis pas un tueur.

– Moi, si. Alors continue sur ta lancée et fais que ça m'intéresse, parce que je m'ennuie facile, et l'ennui, ça me fout en rogne.

Papy déglutit, puis se mit à cracher avec un débit-mitraillette.

– Les gens d'ici, y z'ont planqué Miller et Leroy, et pis la fille, quand y'a eu tous ces problèmes, là-bas, à Ventura. Ils...

Je l'interrompis.

– Est-ce qu'ils vous ont payés pour ça ?

Papy se mit à caqueter.

– Et où que vous croyez qu’y sont tous passés ? Miller et Leroy, y z’ont toute une tripotée de cousins par ici, et y z’ont distribué l’argent un peu partout, alors tout le monde est parti à Oxnard et Big V pour le claquer. Comme qui dirait pour ratisser Miller et Leroy jusqu’à l’os ils ont dépensé tant...

– Quoi ?

– Avant qu’y meure, Leroy m’a dit qu’y z’avaient dépensé huit, neuf mille dollars, y m’a dit que l’hospitalité de not’ville, c’était comme Hot Springs dans le temps.

– M'sieur, dis-je, l'argent de la rançon se montait à cent mille dollars.

Papy ricana.

– Ç'a fait du bruit là où ç'a mal tourné. La police s'est ramassé le plus gros du paquet, Miller et Leroy ont eu que des miettes.

Ma première pensée fut pour les shérifs de Ventura, qui s'étaient gardé beaucoup de choses pour eux tout seuls.

– Continue.

– Eh bien, tout le monde était bien content par ici, et Miller, Leroy et la minette, y se sont planqués, pis Miller et

Leroy ont commencé à mettre sur pied un nouvel échange, et y se sont mis à s'engueuler et à se battre à cause de la fille. Et la nana, elle s'est mis du côté à Miller pasque Leroy, il était vraiment vicieux et méchant avec elle. Et puis Leroy, il a essayé de se la faire comme qui dirait contre la volonté de la même, et elle a réussi à convaincre Miller d'aller lui repayer sa vertu.

– Miller a tué son propre frère ?

– C'est bien ça. Et y s'est senti tellement mal d'avoir fait ça qu'y m'a payé à peu près ce qui lui restait, deux cents dollars, pour préparer le petit pour

l'enterrement et le mettre en terre quand tous les cousins y seront revenus après avoir claqué leur pognon.

– Et Miller et la fille sont partis ?

– C'est exact. Direction plein sud, avec une peinture noire toute neuve sur la jolie voiture à Harwell.

– Et c'était quand ?

– Hier. Z'environs de midi.

– Est-ce qu'ils ont coupé les fils du téléphone avant de partir ?

Papy haussa les épaules.

– Ch’crois pas. Y me semble qu’les fils, y z’étaient encore là, c’matin.

Je sentis des fourmis me picoter l’échine, le genre de sensation qui m’était familière quand quelque chose ne tournait plus rond du tout. Stensland le Fédé avait dit qu’il y avait « deux mille cent et des poussières » dans le coffre comme pièce à conviction, et Miller et Leroy avaient arrosé « huit ou neuf » bâtons pour leur planque. Ce qui laissait manquants pratiquement quatre-vingt-dix mille dollars. Disons que quelques milliers s’étaient envolés pendant la victoire à la mexicaine – et le reste était passé à l’as –

chouré probablement par les Fédés et/ou les adjoints du shérif de Ventura. Et la plus grosse trouille de l'histoire : si Miller Treadwell s'était fait la paire avec Jane Viertel hier, ça signifiait que c'était les représentants de la loi qui nous avaient tendu une embuscade – pour faire en sorte que Harwell Treadwell ne vienne pas cracher le morceau sur l'endroit où était son frère – et donc *qu'ils* ne soient pas obligés de *nous* parler de la grosse tranche qu'ils s'étaient payée du gâteau de la rançon.

Je rangeai mon arme et dis :

– Enterre-moi ce salopard de dégénéré.

Je sortis par la porte d'entrée, fou furieux, comme si je m'étais fait avoir comme une bleusaille par un sale coup en traître.

\*

\* \*

À mon retour à la cahute où j'avais laissé Davis et notre prisonnier, les deux hommes n'étaient plus là. Une nouvelle vague de panique m'assaillit. C'est alors que j'entendis des grognements et des bruits de métal sur métal en provenance de l'autre côté du bâtiment. J'avançai jusque-là et vis Harwell Treadwell enchaîné à une clôture, tandis que mon

partenaire de quarante-six ans s'embarquait sur une nouvelle carrière comme ingénieur spécialisé dans la retape et le gonflage des bagnoles.

Il travaillait sur le tas de boue bâti de bric et de broc que j'avais remarqué un peu plus tôt et qui ressemblait maintenant à un croisement entre le vaisseau spatial de Buck Rogers et une collection de pièces détachées qu'un chien amateur de poubelles aurait traînées là. Le châssis était celui d'une Ford T avec, à l'avant, deux pneus de moto, à l'arrière, deux roues de tracteur et un fond de caisse rafistolé de grillage à poule et d'adhésif.

Le grand chef en personne était par terre et suait sur l'axe de transmission. Lorsque je passai le bras à l'intérieur de la cabine côté conducteur et actionnai l'avertisseur, il se releva, arme en avant, et éclata de rire en voyant de qui il s'agissait.

– Whooo ! Petit ! T'as failli mourir !

Je m'approchai et lui murmurai à l'oreille :

– Miller a tué Leroy et a pris la tangente avec la fille au volant de l'Auburn hier. Les cognes de Ventura se sont gardé l'argent de la rançon sans rien dire à personne, et je crois que c'est eux

qui nous ont tiré dessus. On se casse, *tout de suite*. À pied, au besoin, si cette caisse ne marche pas.

– Elle a un nom, petit. La P'tite Traîne-Cul. Et elle va *voler*.

J'entendis des bruits de moteur au loin et me mis debout sur la planche qui faisait office de marchepied pour jeter un œil. Une caravane de trois véhicules cahotait à travers les terres arides en bordure de la ville en faisant voler des nuages de poussière. Je plissai les yeux et réussis à distinguer sur une voiture, la peinture blanche-et-noire, sur l'autre, des gyrophares rouges.

– C’est eux ? dit Davis.

Il se changea soudain en derviche, resserreur de boulons, visseur de vis et connecteur de câbles électriques, tandis que Harwell Treadwell gueulait :

– Viens voir ton grand frère ! Ce soir, cuisine familiale ! Viens me chercher !

Je m’approchai au pas de course et trifouillai les bracelets de Treadwell de ma clé de menottes. J’étais parvenu à dégager le poignet gauche lorsqu’il me colla un uppercut sec du droit. Étourdi, je commençai à me plier en deux ; la menotte libre me lacéra le visage,

l'arceau cranté m'arracha un morceau de sourcil, et je me retrouvai aveuglé par le sang que j'avais dans les yeux.

Le bruit des voitures pie se rapprocha ; j'entendais Davis qui essayait frénétiquement de démarrer la P'tite Traîne-Cul. J'essuyai le sang que j'avais dans les yeux et retrouvai mon équilibre juste à temps pour voir Harwell Treadwell se tirer des pattes en passant le coin du bâtiment. Je me mis à courir à ses trousses et c'est alors que le carrosse des bouseux bondit vers l'avant en me coupant la route. Davis hurla :

– Je freine pas terrible. Monte !

Je m'exécutai. Davis écrasa les deux pédales simultanément et la chose se mit à ramper de l'avant.

– Treadwell ! m'écriai-je pour couvrir le bruit du moteur.

– Il paiera ! s'écria Davis, deux fois plus fort.

Une fois dans la rue, je me retournai et regardai derrière moi. Notre extradé de service se précipitait de toute la force de ses jambes vers la tempête de poussière des trois voitures, à hurler ses whoo ! whoo ! en battant l'air des bras. La seconde qui suivit, j'entendis coup de feu

et rafales de mitraille et vis des parcelles de Treadwell voler dans les airs tous azimuts avant que le nuage de poussière ne l'engloutisse. Ensuite, je me contentai de tenir bon.

D'embardees en glissades, à cogner et sauter, à toucher les fonds d'ornières pour rebondir dans les airs à un mètre du sol, nous traversâmes en zigzags les champs en dérapant sur les petits chemins qui menaient hors de la ville. De crissements incontrôlés sur le gravier en tournoiements forcés au passage des flaques comme un beignet sur son assiette, Davis resta pied au plancher, à

pratiquer doubles et triples débrayages, corner les chiens errants sur son passage et faire tout ce qu'il avait à faire sans jamais seulement toucher les freins. Le crépuscule commençait à tomber et nous nous retrouvâmes sur la vaste chaussée bien large de Ridge Road, direction plein sud, tandis que défilait l'asphalte sous nos roues désassorties et qu'un filet bien maigre de ligne jaune nous séparait des collisions avec de vraies voitures, bien vivantes et bien normales.

– Y'a pas de phares, claironna Davis.

Un instant plus tard, je vis le panneau de l'embranchement vers Wayside Honor

Rancho. Davis l'avait vu lui aussi, il relâcha l'accélérateur, pompa jusqu'à ras de plancher et claironna cette fois :

– Y'a pas de freins !

Je fermai les yeux et sentis Traîne-Cul avoir du jeu dans sa direction. Puis triple combinaison queue de poisson-beignet sur place, et nous nous retrouvâmes comme une fleur sur la voie plein nord, tandis que nous arrivaient dessus les phares de la mort.

Hors de la voiture et pas de course. Couinements de pneus et boum-crac-vlan derrière nous me dirent que la P'tite

Traîne-Cul, malgré notre affection toute récente à son égard, était entrée dans l'histoire. Nous serrant contre l'épaule, nous franchîmes péniblement l'embranchement avant de remonter une route qui conduisait à la cabane du garde dans son enclos de barbelés séparant les citoyens réguliers des pensionnaires du comté. Une torche s'alluma à notre approche ; ma plaque était sortie, j'avais le mot *Paix* au bord des lèvres. C'est alors que je sentis mes jambes se transformer en gelée et je tombai dans les pommes en me disant que je devrais quand même avoir plus de

souffle qu'un gros lard d'Okie de quinze ans mon aîné.

\*

\* \*

Je me réveillai pour voir mon gros lard d'Okie penché sur moi, arborant chemise blanche toute propre et cravate imprimée discrète. De prime abord, je me dis qu'il devait être mort – jamais Davis Evans n'irait afficher une tenue aussi cave, sauf si Dieu en personne l'y avait obligé.

– Réveille-toi, petit. C'est moi qui me coltine le boulot de flic pendant que tu joues à la Belle au bois dormant.

En une fraction de seconde, tout me revint. Je grognai, palpai la couchette sur laquelle j'étais allongé et regardai l'intérieur encombré de la cabane du gardien.

– Oh ! merde !

Davis me tendit une serviette mouillée.

– De la merde en barre, mon pote. Je me suis passé quelques coups de fil. Un pote à moi au tribunal de Ventura m'a dit qu'il avait enregistré un dépôt de deux mille cent soixante-six haricots de l'argent de la rançon dans le coffre à

pièces à conviction. Qu'est-ce que tu penses de ça ?

Je me levai et testai mes jambes. Encore un peu cotonneuses, mais elles tinrent le coup.

– Miller et Leroy ont distribué huit ou neuf bâtons sur toute la ville, dis-je. Ce qui en laisse près de quatre-vingt-dix là-bas. Les flics de Ventura, c'est eux, y'a pas à sortir de là.

Davis secoua la tête.

– Uh-huh. C'était bien un détachement tout ce qu'il y a de plus réglo qui a débarqué et abattu Harwell. Ils ont vu

notre épave sur la déviation et se sont pointés à la recherche d'éventuels survivants. Écoute, j'ai appelé les Sommiers et les Cambriolages pour avoir la liste des relations connues de Miller lorsqu'il s'était fait cravater. J'ai obtenu six noms sur sa collante, et l'employé des Sommiers m'a dit qu'un Fédé de Ventura avait appelé quelques heures auparavant et obtenu les mêmes renseignements. Tu trouves que c'est pas mignon tout plein, tout ça ?

Je songeai à Stensland, le Fédé couleur grisaille et sa grosse pension non imposable – s'il arrivait à étouffer le fait

que les ravisseurs ne s'étaient ramassé que des clopinettes.

– Viens, on va se le faire.

– Ce chien de ma chienne va me le payer, il a fait bobo à ma Buick.

– Trouve une voiture auprès de l'officier de jour. Et cette fois, c'est moi qui conduis.

\*

\* \*

Retour à L.A., familière sinon sûre et saine ; nous nous fîmes un itinéraire à partir des six noms et dernières adresses relevés dans le dossier des R.C.<sup>1</sup> de

Miller Treadwell. Davis reprit le volant et je palpais et tripotais mes divers hématomes, coupures et lacérations tandis que nous roulions en maraude dans le quartier sud – domicile de nos trois premiers possibles.

L'épouse du numéro un nous apprit que son mari était de retour à Quentin ; la maison d'habitation du numéro deux avait été abattue et remplacée par une galerie de jeux fréquentée par de jeunes Mexicains arborant des costumes zazou ; le numéro trois avait viré mystique et loua Jésus pendant que nous fouillions sa crèche. Il nous apprit qu'il n'avait pas

revu Miller Treadwell depuis leur dernier coup ensemble, en 41, avant de le vouer aux flammes de l'enfer comme fornicateur amateur de putes et de nous tendre des brochures qui expliquaient avec force détails que Jésus-Christ était aryen et non juif, et que *Mein Kampf* était le livre perdu de la Bible. Pour seule réaction face au bonhomme, Davis émit le plus long « Whoooooo » que je lui avais jamais entendu, et nous reprîmes la route, pour traverser la ville direction Hollywood et notre R.C. numéro quatre, en débattant en chemin du pour ou contre

les violations de conditionnelle pour cause de banqueroute cérébrale.

Le numéro quatre – «Jungle » John Lembeck, blanc, masculin, âge trente-quatre ans, deux fois condamné pour braquage à main armée, habitait sur Serrano, un motel sur cour non loin du boulevard. En jetant un coup d'œil à l'adresse indiquée sans arrêter la voiture, je sortis au même moment que Davis un « Bingo » tonitruant avant d'ajouter :

– L'Auburn, repeinte en noir. Sous le lampadaire, là-bas.

– Quoi ? lâcha Davis avant de ralentir et plisser les yeux vers la rue sombre. Remarquant le rêve-mobile, il dit :

– Double bingo. Y'a une tire fédé trois voitures plus loin. Si les plaques sont de Ventura, ça va être coton.

Je sortis et m'avançai pour inspecter la tire ; Davis continua jusqu'au coin et se gara. Je m'accroupis et essayai de déchiffrer la plaque minéralogique arrière de la Plymouth gris acier. Triple bingo : numéro à cinq chiffres, véhicule fédéral, plaques du comté de Ventura, 1945. Du coton en barre, à déguster à la sucette.

Davis s'approcha en trotinant, et nous fîmes le tour des bungalows en manœuvre d'encerclément. La cour était cimentée et des cabanes individuelles en stuc étaient disposées tout autour. Le dossier de Lembeck disait qu'il occupait le numéro trois. Des allées séparaient la cour des bâtiments d'habitation mitoyens et j'empruntai celle de gauche.

La nuit était d'un bleu profond, sans nuages, et je me faufilai dans l'allée à la lumière qui filtrait des fenêtres. Les deux premières avaient leurs rideaux tirés mais la troisième sur l'arrière était entrouverte. Les stores vénitiens étaient

baissés et s'arrêtaient juste au-dessus de l'espace étroit, laissant pénétrer un filet d'air. Je dégainai mon arme, plaçai mes yeux au niveau de la tranche de lumière et regardai.

Quadruple bingo – et ce n'était pas tout.

L'homme qui devait être Miller Treadwell était assis dans un fauteuil capitonné, le pantalon aux chevilles, en train de gémir :

– Nom de Dieu, nom de Dieu.

J'apercevais une main gauche de femme arc-boutée sur le bras du fauteuil, mais je ne voyais rien d'autre de la

femme elle-même. L'agent Stensland était saucissonné et gisait sur le flanc à même le sol, près de l'entrée qui donnait sur la pièce principale. Il frottait les liens qui enserraient ses poignets contre une grille de ventilation, et l'adhésif en croix qui lui barrait la bouche se soulevait et s'abaissait au rythme de ses halètements.

Miller gémit, les yeux fermés avant que n'apparaisse dans mon champ de vision une jolie tête blonde qui lui dit :

– Mon chou, faut que je te parle une seconde.

– Nom de Dieu, fillette, arrête pas.

– Miller, il faut que tu l’obliges à révéler où il a mis l’argent.

– On a le nôtre de fric, fillette. Y va rien nous dire du tout ; y sait que je le tuerai s’il parle. On a notre fric, et on peut t’échanger une nouvelle fois.

– Papa, il est bien trop radin pour payer plus. On pourrait avoir le double, mon chou. On pourrait partir et on serait ensemble et on pourrait oublier Papa une fois pour toutes.

– Mon chou, arrête de dire des bêtises. On a plein de fric, ton papa, il a encore bien plus, et ch’sus pas capable de

vraiment discuter le bout de gras dans l'état où tu m'as mis. Tu veux...

La tête disparut à nouveau ; Miller reprit ses gémissements. Je me demandai où Evans était passé et regardai Stensland frotter ses poignets ligotés contre la grille. L'extase du tueur-kidnappeur montait en crescendo lorsque je vis mon collègue, à l'intérieur de la crèche, qui franchissait l'entrée sur la pointe des pieds. Il n'était qu'à quelques pas derrière Stensland lorsque le G.man libéra ses mains et arracha l'adhésif qui lui fermait la bouche. Il piqua un fard sous la douleur et je suivis son regard

vers un.45 automatique sur le bras du fauteuil, à côté de la main droite de Miller.

Tout en essayant de se défaire des liens de ses jambes, Stensland voulut prendre de vitesse l'instant de relâchement de l'Okie et cogna la grille du coude. Miller quitta son paradis d'un bond et pointa son.45 sur le Fédé à l'instant précis où je passais mon arme par le jour dans le châssis de la fenêtre. Il fit feu sur Stensland ; je fis feu sur lui ; Davis vida son flingue en direction du fauteuil. Il y eut bien une douzaine d'explosions, puis plus rien, hormis le hurlement de Jane

Mackensie Viertel qui dut battre ce jour-là des records de durée.

\*

\* \*

Une chiée de voitures pie de la division d'Hollywood débarqua et le char à viande froide emporta Miller Treadwell et l'agent spécial Norris Stensland, M.A.A.<sup>2</sup> Un lieutenant de la Criminelle nous dit, à Davis et à moi, qu'il voulait un rapport complet avant qu'il ne contacte les Fédés. Nous gardâmes la fille Viertel menottée, par principe, et lorsque tout le tintamarre se fut calmé et la foule de chalands dispersée, nous l'attaquâmes

bille en tête sur la pelouse de façade de la cour.

Tout en défaisant ses menottes, je lui dis :

– Crachez le morceau sur l'argent. Et pas d'entourloupes. Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est passé le blé dont parlait Miller ?

Jane Viertel, à contrejour sur fond de réverbère, se frotta les poignets.

– L'argent était séparé en deux paquets. Quand tout a commencé à foirer, ils sont tombés au sol. Miller et Leroy en ont pris un, qui s'est déchiré. Le mec du FBI a

laissé tomber le sien et Leroy s'est mis à courir avec moi, puis Leroy s'est enfui. L'homme du FBI a emmené Harwell à sa voiture, ensuite il est revenu et il a récupéré le paquet tombé pour qu'Harwell ne sache pas qu'il l'avait. Mais Miller l'a vu. Il avait ramassé quelques billets qui traînaient et il a caché le reste de l'argent à Leroy. Miller et Leroy ont donné les billets en vrac à ces horribles péquenots pour qu'ils nous cachent, et Leroy était convaincu que c'était tout ce qu'il y avait. Après ça, Miller et moi, on a fait câlin et il m'a dit

qu'il y avait quarante mille dollars pour nous.

Je regardai la fille, jeune beauté de dix-neuf ans avec assez de cervelle pour faire la pute en maison.

– Où est l'argent de Miller ?

Jane observa Davis qui reluquait le Speedster Auburn d'un œil énamouré.

– Pourquoi vous le dirais-je ? Vous allez vous contenter de le rendre à mon radin de paternel.

– Il a payé cent bâtons pour vous sauver la vie.

La fille haussa les épaules et alluma une cigarette.

– Il s'est probablement servi sur les intérêts du capital de Mère. Qu'est-ce qui tourne pas rond chez Gros-Tas ? L'est pas net sur les bagnoles ou quoi ?

Davis s'approcha.

– Il faut la nettoyer complètement, ponçage, nouvelle peinture, nouveaux sièges et des pneus à flancs blancs. Et elle sera parfaite. Une vraie beauté.

Il adressa un clin d'œil à Jane Viertel et lui dit :

– C'est quoi, ton but dans la vie, ma mignonne ? Faire la belle et dominer les mâles tueurs ?

Jane sourit, alla jusqu'à la voiture et dévissa le bouchon du réservoir. Elle laissa tomber sa cigarette dans l'ouverture et se mit à courir. Je plongeai au sol en même temps que Davis pour y brouter l'herbe de très près. Le réservoir explosa et la voiture fut la proie des flammes. La fille se releva et nous fit la révérence avant de s'approcher.

– L'argent de Miller était dans le coffre. Pas de bol, Papa. Tu peux toujours

dire à Maman que ça fait toujours ça à déduire des impôts.

Je remis les menottes à Jane Viertel ; les flammes faisaient voleter des parcelles de lumière sur le visage désespéré de Davis. Lequel fourra les mains dans les poches, les ressortit vides et me dit :

– T'as deux pièces de dix cents, partenaire ? AX 6-400, c'est l'inter-urbain. J'ai besoin de me trouver une petite belle comme un chien de ma chienne.

1. R.C. : Relations connues. (*N.d.T.*)

2. M.A.A. : Mort À l'Arrivée de la police.  
(*N.d.T.*)

# **Un filon en or**

Sortie de la ferme-prison, direction boulot à plein temps : comme responsable de l'équipe d'entretien chez un revendeur Toyota à Coréeville. Un Jap à la direction, une clientèle de bridés, des Nègres pour le boulot de merde et moi, Stan « The Man » Klein, chargé de faire claquer le fouet et de veiller à tenir la glande au minimum pendant les heures de boulot. Je devais cette planque à ma responsable de conditionnelle : Liz Trent, maigrelette mais bien roulée, quatre maîtrises inutiles, un mariage foireux avec un mec qui s'entretenait à la méthadone, et le feu quelque part pour

vosre serviteur. Elle savait que je m'en étais tiré sans trop de bobo : trois condamnations suite aux magouilles que j'avais mises sur pied avec Phil Turkel – une arnaque de vente par téléphone avec diffusion de vidéos porno – scènes de bourre synchro sur chansons rock – et de bibles en vinyle avec portraits fluo en relief du révérend Martin Luther King, Jr – un article qui cassait la baraque chez les schwartzes. On opérait à partir d'un centre de réhabilitation de camés qui nous servait de couverture ; au programme, subornation de minettes en socquettes direction le trottoir, et travail forcé pour

les patients de sexe masculin qu'on obligeait à s'atteler aux téléphones et dont on entretenait ardeurs et motivations à coups d'expresso coupé de benzédrine – avec, au bout du compte, un total de vingt-quatre inculpations du grand jury qui avaient abouti à trois condamnations chacun. Phil avait un casier vierge et comme il était accro à la coke, on l'avait dirigé vers un centre de détox de camés ; j'avais quant à moi deux condamnations pour vol qualifié d'automobiles et la cervelle intacte de tout produit chimique – gros lot pour ma pomme : un an aux frais du comté, Wayside Honor Rancho,

ferme-prison, où ma réputation de challenger poids lourd, sans grand talent, m'avait gagné un boulot de surveillant de dortoir. Mon avocat, Miller Waxman, m'avait assuré que ma remise de peine n'était qu'une question de temps ; il se trompait – en comptant « bonne conduite » et « boulot effectif », je purgeai jusqu'au bout mes neuf mois et demi. Avec quand même un prix de consolation : Lizzie Trent, ex-épouse de Waxman, comme responsable de ma conditionnelle – et à la clé, la garantie qu'elle me lâcherait la laisse, me trouverait un boulot réglo pas trop fatigant et serait

partante pour me téter le jonc avant un mois de conditionnelle effective. Je me retrouvai gagnant à deux tableaux sur trois ; Lizzie avait les dents pointues et une tendance à jouer des mandibules, aussi ne lui avais-je pas fait confiance pour le dernier placé du tiercé. J'étais assis à mon bureau à surveiller mes esclaves en train de laver les voitures, lorsque le téléphone sonna.

Je décrochai.

– Yellow Empire Imports, Klein à l'appareil.

– Miller Waxman.

– Wax, alors, ça pendouille ?

– Un pied de long et dur comme le roc  
– et tu me dois toujours une part de mes honoraires. Sérieusement, j’en ai besoin. J’ai prêté un paquet de pognon à Liz pour qu’elle se fasse mettre des jaquettes.

Mon tiercé se repointait à l’horizon comme une menace.

– Alors tu relances ? C’est du harcèlement, non ?

– Non, j’ai un cadeau pour toi. Et sans entourloupe à la grecque. Mais je te préviens, je prends dix pour cent.

– Du genre ?

– Du genre de ceci : un bâton la semaine en liquide, trois repas chauds par jour et tu crèches dans une résidence de Beverly Hills, le tout parfaitement réglo. Je te prélève dix pour cent pour rembourser ton ardoise. Ça urge, alors, c'est oui ou c'est non ?

– Réglo, t'es sûr ?

– On me pend si je mens. Mon bureau dans une heure ?

– J'y serai.

\*

\* \*

Wax opérait d'une officine ouvrant sur la rue, au milieu des boutiques sur Beverly et Alvarado – tout près de sa clientèle – fourgueurs de came et dos mouillés impatients de faire remonter la famille depuis Calexico. Je me garai en double file, collai une carte « Pasteur en visite » sur mon pare-brise et entrai.

Miller était dans son bureau. Il était en train de refilet en douce leurs enveloppes à deux nervis des services d'Immigration – deux balèzes arborant l'expression soupçonneuse qu'ont en commun tous les porteurs de valoches à la surface de la

terre. Ils sortirent en feuilletant leurs liasses de billets de cent.

– T’aimes les chiens ? me dit Wax.

D’autorité, je pris un siège.

– Suffisamment. Pourquoi ?

– Pourquoi ? Parce que Phil digère pas bien d’être allé se prélasser à la clinique Betty Ford pendant que t’étais au trou. Il ne veut pas être en reste et il m’a demandé si je ne connaissais pas un moyen. Je viens de me récupérer une belle occase et j’ai pensé à toi.

Phil le Fêlé : des cicatrices plein la tronche et un passé de camé à faire virer

protestant le pape en personne.

– Comment y se débrouille, Phil, ces temps-ci ?

– Pas mal. T'aimes les chiens ?

– Comme je t'ai déjà dit, suffisamment.

Pourquoi ?

Wax m'indiqua sa galerie de célébrités – une tapée de clichés de l'Identité judiciaire, encadrés et accrochés au mur. Dans le tas : Leroy Washington, le « Roi du Crack » de Watts ; Chester Hardell, prédicateur de la télé, inculpé pour actes contre nature sur des chats ; les Sanchez, la famille sanglante – une flopée de

consanguins que L.A. s'était ramassés en cadeau suite aux combines de Waxie sur les cartes vertes. Et à la place de choix, bien en évidence, Richie Sicora « le Malade » et Chick Ottens, les massacreurs du 7-11, toujours en fuite. Picaresque : Sicora et Ottens avaient braqué un magasin à Pacoima et collé la vendeuse derrière un distributeur de Slurpee qu'ils avaient renversé pour faciliter leur fuite. La machine s'est mise à dégorger son contenu : glace, sucre et colorants carcinogènes ; la fille, diabétique, était tombée dans les pommes et avait tété le liquide sirupeux. Résultat :

hyperglycémie, coma et arme à gauche. Sicora et Ottens s'étaient fait la belle après leur libération sous caution, direction inconnue – et Wax avait eu droit à une lettre de félicitations de l'ACLU pour sa persévérance à défendre tous les laissés-pour-compte de L.A.

– Ça fait cinq minutes que tu pointes le doigt sur ce mur. Tu veux pas être plus précis ?

Wax épousseta les pellicules de ses revers.

– J'étais en train d'illustrer un point précis, à savoir que mon plus gros client

ne figure pas sur ce mur parce qu'il n'a jamais été arrêté.

Je fis semblant d'être estomaqué.

– Sans charre ? Dick Tracy ?

– Sans charre, Sherlock. Je veux parler, bien sûr, de Sol Bendish, grand homme d'entreprise, prêteur sur caution suprême, et héritier du royaume de vice de feu le Grand Mickey Cohen. Sol est récemment passé de vie à trépas, et je suis son exécuteur testamentaire.

Je soupirai.

– Et où est la chute ?

Wax me balança un anneau de clés.

– Il a laissé vingt-cinq millions de dollars en héritage à son chien. Légalement, le testament est inattaquable et rédigé avec tellement de clauses et de garde-fous que je ne peux ni le contester ni le trafiquer. T'es le nouveau gardien du toutou.

\*

\* \*

La liste des devoirs de ma nouvelle fonction occupait sept pages. J'allais à Beverly Hills en regrettant de n'être pas né canin.

«Basko » vivait dans une superbe résidence au nord de Sunset ; Basko portait chandails en cachemire et collier à puces fait sur mesure, qui émettait des doses infimes de radiations nucléaires garanties inoffensives pour les chiens – un physicien avait passé trois ans à mettre l'appareil au point. Basko mangeait steak premier choix, caviar Beluga, crème glacée Häagen-Dazs et Fritos noyés de ketchup. On lui livrait des rats pour lui permettre d'assouvir ses passions sanguinaires ; le massacre des rongeurs était au programme du mardi matin – on en lâchait une centaine dans l'arrière-

cour, que Basko traquait et détruisait à loisir. Basko souffrait d'insomnie et exigeait un sédatif choisi unique en son genre : une tranche de fromage Velveeta fondu dans une tasse de cognac de cent ans d'âge.

Je faillis chier dans mon froc en voyant la crèche ; je franchis le seuil, les genoux en flanelle. Stan Klein faisait son entrée chez les rupins, dans cet univers de luxe et de grand confort réservés à la raclure blanche, auquel il aspirait depuis si longtemps.

Épaisses moquettes mauves partout.

Un amphithéâtre à trois niveaux avec antenne télé satellite gigantesque captant quatre cents chaînes de télévision.

Des écrans de télé énormes dans toutes les pièces et une vidéothèque très complète de films porno.

Une cuisine immense avec deux armoires frigorifiques de plain-pied, une pour Basko, une pour moi. Wax avait dû faire le plein de la mienne – bourrée qu'elle était de la bouffe riche en sodium et cholestérol dont je fais mon ordinaire. Des pièces et des pièces entières remplies de tout ce qui faisait mes rêves

– je me sentais l'âme d'un Fulgencio Batista de retour d'exil.

Puis je fis la connaissance du chien.

Je le trouvai dans la piscine. Il flottait sur un coussin et machouillait une carcasse de chat, les pattes arrière dans l'eau. Je ne savais pas encore qu'il s'agissait là du tournant de mon existence.

J'observai la bête de loin.

C'était un bull-terrier blanc – musclé, dense, le poitrail large, les jambes en arceaux. Sa fourrure à poil ras luisait au soleil ; il était tellement musclé que le simple fait de mordiller ses puces lui

demandait un gros effort. Sa tête était la parfaite illustration d'une misanthropie de bon aloi : un museau oblique en coin de force, des yeux rapprochés en boutons de bottines, des dents pointues, et un front creusé d'un profond sillon qui lui donnait l'air d'un adolescent prêt à toutes les entourloupes. Il avait l'oreille jaune tavelée – je soupirai à cette épiphanie soudaine – comme le jour où j'avais compris qu'Annie « Wild Thing » Behringer se teignait les poils du pubis.

Nos yeux se croisèrent.

Basko piqua une tête dans l'eau et traversa la piscine à la nage avant de

courir vers moi pour venir me fourrailler l'entre-deux du groin. Avec le recul, je revois tous ces moments au ralenti avec petite musique sirupeuse sur la bande-son de mon existence, un peu à la manière de ces films franchouillards où les amants ne se parlent jamais, se contentant de fumer en silence avant d'échanger un regard et de s'envoyer en l'air.

\*

\* \*

Au cours de la semaine qui suivit, s'établit notre petite routine.

Debout de bon matin, balade à pied devant le Beverly Hills Hotel, et étron

matudinal de Basko sur la pelouse de façade d'un cheik arabe. Petit déjeuner, puis sieste pour Basko ; il s'allongeait, la tête sur mes genoux, pendant que je regardais des films porno en lisant de la S.F. Déjeuner : filet de bœuf bleu, puis flotti-flotta dans la piscine pour tous les deux, côte à côte sur nos matelas. Nouvelle promenade, en se rinçant l'œil au passage sur la rouquine sexy qui baladait son Lab à la même heure tous les jours – je me suis dit que le moment venu, je lui proposerais bien une sortie en doublette : elle et moi, Basko et la chienne. Le soir venu, place à

l'introspection : je me repassais les films de mes vieux combats, Stan « The Man » Klein, l'homme aux poings de coton, chair à pâtée de choix pour les connards aux dents longues qui voulaient étoffer leurs palmarès. C'était bien moi, une étoile à six branches sur le caleçon et le dos passé au Clearasil pour masquer mes boutons. Un de mes potes monteur de cinéma m'avait intercalé au milieu d'extraits de films des grands de ce sport : par la magie du septième art, je foutais leur branlée à Ali, Marciano et Tyson. Petites rêveries nostalgiques de ce-qui-aurait-pu-être, accompagnées par les va-

et-vient des deux quinquets marron de Basko entre moi et l'écran. Je me retrouvais bientôt à confesser au chien les secrets que je m'étais toujours gardé de révéler aux femmes.

Lorsque je tombais dans un de mes moments de grandes confessions, Basko relevait le sourcil et redressait la tête ; mon signal de la boucler était toujours sa gueule béante qu'il m'offrait en bâillement gigantesque. Lorsqu'il commençait à dodeliner, je le montais au premier et le mettais dans les toiles. Un peu de Velveeta sur cognac, et une petite histoire pour la nuit – Basko paraissait

apprécier au plus haut point les récits de mes exploits sexuels. Et il s'endormait toujours quand je me mettais à exagérer.

Je n'ai jamais réussi à avoir un sommeil synchro avec celui de Basko ; sa présence chaleureuse me stimulait et me tenait à cran, et je songeai à toutes les bonnes affaires que j'avais foirées en me disant qu'il ne lui restait plus qu'une dizaine d'années à passer sur terre. J'aurai alors cinquante et un ans, plus de pote sympa à cajoler, encore moins de quoi faire bouillir la marmite. Chaque nouvelle balade dans cette crèche venait renforcer mon sentiment que cette vie de

nabab était bien tangible, et qu'elle allait durer – et je fouinais, pièce après pièce, des idées revanchardes plein la tête.

Sol Bendish s'habillait à l'opposé du style Vegas de son perchoir : vestes sport en tweed, pantalons à revers, chemises Oxford en coton, richelieux et chaussures en daim blanc. Il avait laissé trois placards bourrés de fringues à peu près à ma taille, classe mais très strictes. Pendant que le représentant de la gent canine dont j'avais la charge dormait, je me transformais en endossant l'image grand faiseur de son maître. Klein le petit Juif devenait Bendish le petit Juif, le

riche et généreux donateur de l'U.J.A., l'homme assez classe pour aimer un chien redoutable et sans chichis, d'une suprême efficacité. Debout face au miroir dans les vêtements de Bendish, tout mon passé de maquereau, cambrioleur, voleur de voitures et artiste de l'arnaque fondait comme neige au soleil – remplacé par la fatuité d'une idée bien excitante : trouver *la* femme qui viendrait parfaire ma nouvelle persona...

\*

\* \*

J'attaquai le lendemain.

Je me tirai à quatre épingles en prélude à ma cour amoureuse ; j'offris à Basko un bain anti-puces, brossai son poil et lui enfilai son plus beau collier clouté ; de mon côté, je mis un ensemble de Bendish très chic : blazer bleu marine, pantalon de flanelle grise, chemise rose et mocassins. Armés de pied en cap, nous attendîmes sur Sunset et Linden l'arrivée de la femme au Labrador.

Laquelle fit son apparition exactement à l'heure prévue ; le duo canin se renifla ses petits bonjours. La femme resta de marbre devant leur numéro ; je la reluquai

de pied en cap, pendant que Basko tirait sur sa laisse.

Elle avait l'allure d'une chatte de jungle d'une espèce rare, la peau semée de taches de rousseur – croisement de léopard et de tigre des neiges dont le territoire s'étendrait sur quelque jungle de l'amour. Ses cheveux roux reflétaient la lumière et luisaient de reflets d'or – comme une crinière de lionne. La ligne du corps était à la fois svelte et tout en courbes ; je me rappelai que chez certaines espèces de félins, c'était la femelle qui traquait le mâle.

– Êtes-vous accompagnateur de chien professionnel ? dit-elle.

Je passai ma nouvelle persona au contrôle ; qu'est-ce qui clochait ? Mes pantalons étaient un zeste trop courts ; les deux bouts de ma cravate pendouillaient de travers. Je me sentis rougir et entendis Basko gratter le trottoir.

– Non. Je suis ce qu'on pourrait appeler un homme d'entreprise. Pourquoi cette question ?

– Parce que jusqu'alors, c'était un monsieur plus âgé qui promenait ce chien. Un grand nom de la pègre, je crois.

Basko et le Lab étaient engagés dans une danse rituelle d'accouplement – à se renifler, se lécher, se mordiller à belles dents. J'eus le sentiment que la femme-panthère m'avait choisi pour proie – à des fins qui n'avaient rien d'amoureux.

– Il est mort, dis-je. Je m'occupe de ses intérêts.

Petit tic au sourcil qui s'agita.

– Oh ! Vous êtes avocat ?

– Non, je travaille pour l'avocat de cet homme.

– Cet homme s'appelait Sol Bendish, si je ne me trompe ?

Mon détecteur à emmerdes se mit en surmultipliée – cette gonzesse essayait de me tirer les vers du nez.

– C'est exact. Mademoiselle ?

– Non, pas Mademoiselle, Ms Gail Curtiz, avec T.I.Z à la fin. Et vous êtes Monsieur... ?

– Klein, avec E.I.N à la fin. Mon chien aime bien votre chienne, vous ne trouvez pas ?

– Oui, simple question de glandes et de prédisposition naturelle.

– Que je partage entièrement. Vous voulez qu'on dîne ensemble un de ces

quatre ?

– Je ne le pense pas.

– Une autre fois, en ce cas.

– Ma réponse n'en changera pas pour autant. Avez-vous d'autres fonctions dans la maison Bendish ? Hormis promener le chien, je veux dire.

– Je m'occupe de la maison. Passez donc un de ces jours. Amenez votre Lab, nous ferons une doublette.

– Les rebuffades vous donneraient-elles de l'allant, Klein ?

Basko essayait de se faire le Lab – pas moyen.

– Ouais, absolument.

– Alors, en attendant la prochaine. Je vous souhaite le bonjour.

\*

\* \*

Brève rencontre et Bizarroville, U.S.A.  
– en particulier le cadrage de la femme-panthère sur Sol Bendish, des plus étranges. Je déposai Basko à la crèche et roulai jusqu'à la bibliothèque de Beverly Hills où je demandai à un employé de me passer feu mon bienfaiteur sur ordinateur

pour information. Une demi-heure plus tard, j'avais une tapée de tuyaux de première sur le bonhomme.

Et je découvris à la lecture un gugusse des plus intéressants.

Bendish dirigeait les rackets – prêts sur usure et protection syndicale – hérités de Mickey Cohen ; c'était aussi une étoile de première grandeur côté contribution financière à Israël et l'U.J.A. Il offrait de grandes fêtes pour les gamins défavorisés, et son entreprise de prêts sur cautions fonctionnait à perte. Il avait perdu un paquet de fric en cautionnant une libération pour homicide : Richie « le

Malade » Sicora et Chick Ottens, les massacreurs du 7-11, s'étaient tirés des pattes direction Taille-la-ville en lui laissant sur les bras un trou de deux millions de dollars. Bizarre ; selon le *L. A. Times*, Bendish prenait le coup d'escroque avec philosophie, à croire qu'il faisait son ordinaire de deux millions passés aux profits et pertes comme sur un coup de chasse.

Côté vie personnelle, Bendish semblait apprécier les nanas en faisant une croix sur toute contraception ; il traînait à ses basques pas moins de six poursuites en reconnaissance de paternité. S'il fallait

en croire les mères poursuiveuses, Sol avait trois grands fils et trois grandes filles – on avait acheté le silence des plaignantes pour des sommes insignifiantes – marché de dupes et détail des plus étranges chez un homme tellement porté sur la charité à seules fins de soigner son image de marque. Les dernières coupures que je parcourus révélèrent une autre anomalie : Miller Waxman avait dit que la fortune de Bendish se montait à vingt-cinq millions alors que les journaux l'estimaient à quarante, pas moins. Mon cerveau

d'arnaqueur passa très lentement à la vitesse supérieure.

\*

\*\*

Je retombai avec Basko dans notre train-train habituel et me laissai bercer jour après jour par une félicité très domestique entachée d'un soupçon de circonspection des plus discrets. Wax me réglait mon salaire en temps et heure ; Basko et moi dormions emmêlés pour nous réveiller simultanément – une sorte de synchro croisée entre individus d'espèces différentes. Gail Curtiz continuait à me battre froid ; j'avais

obtenu son adresse aux renseignements, et tous les soirs, poussé par la curiosité, je promenais Basko devant sa demeure ; étrange, cette jeune femme d'à peine vingt-cinq ans, qui habitait une résidence de Beverly Hills – de toute évidence, une location – comme la pancarte sur la pelouse ne manquait pas de le souligner : **À Vendre – Contacter l'Agence Immobilière – e Pas Déranger le Locataire – Merci.** Un soir, la gonze me repéra en train de reluquer ; le lendemain soir, je la repérai à mon tour qui se baladait près de la résidence Bendish/Klein. Sur une impulsion subite,

je consultai mon horoscope dans le journal : zéro sur toute la ligne, pas la moindre aventure ni intrigue amoureuse en vue pour ma pomme.

Une nouvelle semaine se passa, rien de neuf sous le soleil, deux repérages nocturnes de Gail Curtiz venue renifler mon territoire. Je lui rendis la pareille : balades nocturnes près de chez elle, en quête de fenêtres illuminées qui m'auraient permis d'éclairer mon cadrage de la belle. Basko m'accompagnait ; mes missions vespérales me ramenèrent en mémoire des soirs de ma jeunesse, toutes ces nuits entêtantes passées à voler par

effraction les dessous féminins. Je m'abandonnais à mes délices de voyeur, accroupi aux côtés de Basko derrière un eucalyptus, lorsque la merde se mit à voler – une tire déglinguée, typiquement non Beverly, vint se ranger contre le trottoir.

En sortirent trois schwartzes l'allure sournoise dont les outils de cambrioleur brillèrent au clair de lune. Le trio d'impies remonta l'allée de Gail Curtiz sur la pointe des pieds.

Je dégainai une arme inexistante et sortis de ma cachette.

– Police ! Ne bougez plus ! hurlai-je.

Je m’attendais à les voir déguerpir. Ils n’en firent rien, figés qu’ils étaient sur place ; Basko tirailla sur sa laisse et s’arracha. Branle-bas de combat ! Basko à l’attaque.

Les tarés se mirent à courir vers leur voiture ; l’un d’eux sortit un objet cylindrique et le tendit vers le cerbère sanguinaire à ses trousses. La lueur d’un lampadaire vint illuminer le cadeau offert : un seau plein de côtelettes Kentucky Colonel.

Basko arriva groin en premier sur le seau et se mit à farfouiller.

– Non, hurlai-je en me lançant à sa poursuite.

Les salopards agrippèrent mon compagnon bien-aimé et le balancèrent à l'arrière de leur voiture. Laquelle démarra – à l'instant précis où je plongeais dans un dernier effort pour atterrir sur la chaussée non sans avoir mémorisé en partie les plaques minéralogiques – P.L. – un blanc – 0016.  
BASKO BASKO BASKO NON NON.

\*

\* \*

L'heure qui suivit passa dans un délire. J'appelai Liz Trent, l'obligeai à réveiller un ex-flic de ses petits amis pour qu'il passe le numéro de plaque au SCG et me récupérai un total de quatorze combinaisons possibles. Aucune des voitures n'était signalée comme volée ; onze avaient des Blancs pour propriétaires, trois, des Noirs du quartier sud. J'obtins une liste d'adresses, allai jusqu'à Hollywood et achetai un.45 à une tante qui faisait le tapin et avait la réputation de fourguer des calibres de bonne qualité – puis je partis pour Nègreville, la vengeance au cœur.

Négatif aux deux premières adresses ; deux berlines d'allure posée et sérieuse qui ne pouvaient avoir servi au kidnapping. L'adrénaline me brûlait les sangs ; j'avais sans cesse devant les yeux l'image d'un Basko estropié, un Basko aux quinquets marron qui ne me quittaient pas. Je me rangeai devant la dernière adresse en voyant double : des silhouettes à portée de tir, la cervelle en feu. Mon doigt me démangeait sur la détente, prêt à dispenser sa justice au calibre.45.

Je vis l'adresse, avant d'en sentir l'odeur : une cahute à ossature bois à l'ombre d'un contrefort de la voie

express, une grande cour sur l'arrière et des relents de chien qui empuantissaient le tout. Je me garai et revins en douce sur mes pas vers l'allée à voiture, arme au poing.

Ça grogne, ça gronde, ça hurle, ça aboie, ça jappe – des projecteurs plein la cour et deux pitbulls en train de tourner l'un autour de l'autre dans une arène fermée de piquets. Et des spectateurs – qui jappent, hurlent, aboient, grondent et déposent leurs paris – et sur le côté, à l'écart, mon bien-aimé Basko qu'on apprêtait pour la bataille.

Deux schwartzes balèzes lui enfilèrent aux pattes des gants en cuir équipés de lames à rasoir ; Basko arborait une muselière brodée de croix gammées. Je battis doucement en retraite, et me préparai à la tuerie. Basko renifla l'air ambiant et bondit sur le plus proche des deux vandales en train de profaner son intégrité. Une seconde de furie pour l'étripage ; Basko fouetta l'air de ses pattes et lui déchira les entrailles sans bavures. Le second minable se mit à hurler ; je courus jusqu'à lui et lui écrabouillai la figure de la crosse de mon flingue. Basko lui donna *le coup de grâce*

; droitegauche de ses pattes en rasoir tranchant la gorge jusqu'à la trachée. Le minable numéro deux parvint à lâcher un dernier gargouillis de mort ; les spectateurs près de l'arène entendirent le boucan et se mirent à cavalier sur nous. J'attrapai Basko et me tirai les fesses de là.

Direction ma tire ; démarrage et gomme sur le bitume ; sortie de nulle part, une voiture me colle par le travers, aile contre aile. Un visage de Blanc derrière le volant – je rétrograde – ça ne passe pas – démarrage sur les chapeaux de roue, en zigzags et arrivée sur la voie

express à cent quarante. La voiture qui m'avait attaqué avait disparu – retour au nulle part d'où elle était sortie. J'arrachai la muselière de Basko et les gaines armées de ses pattes et balançai le tout par la fenêtre ; Basko me lécha la figure pendant tout le trajet jusqu'à Beverly Hills.

\*

\*\*

Où d'autres vandales avaient fait des leurs : la crèche Bendish/ Klein/ Basko avait été mise sens dessous-dessous, et le rez-de-chaussée complètement dévasté : rayonnages renversés, antenne satellite

déchiquetée par endroits, peintures d'Elvis en velours floqué arrachées des murs. J'attrapai Basko vite fait, une seconde fois : pour mettre les bouts direction la case de Gail Curtiz.

La lumière était allumée dans la résidence ; la femelle Lab traînait sur la pelouse en mâchonnant un os synthétique. Elle repéra Basko et se mit à battre la queue sans avoir l'air d'y toucher ; je sentis un air de romance dans l'air et libérai la laisse de mon acolyte. Basko courut rejoindre le Lab ; la scène se transforma en lèche-museau à l'horizontale. Je laissai mes deux pigeons

en plein amour tendre en toute discrétion, me faufilai vers l'arrière de la maison et commençai mon numéro de voyeur.

Va Va Va Voom par une fenêtre sur l'arrière. Gail Curtiz, nue, sur une peau de tigre, se tortillait sous l'étreinte d'une autre femme. La voluptueuse brunette ne paraissait pas très disposée ; son visage respirait la honte et il était visible que ces jeux pervers lui étaient pénibles. Mes yeux en amande faillirent en jaillir de leurs orbites ; au loin, j'entendais Basko et le Lab en plein rut amoureux, pareils à deux cougar. La brunette feignit l'orgasme et laissa retomber ses hanches

– elle faisait semblant, c’était visible à dix mètres. La fenêtre était entrouverte au bas du châssis ; je collai l’oreille au rebord et écoutai.

Gail se leva et alluma une cigarette ; la brunette lui dit :

– Tu pourrais éteindre la lumière, s’il te plaît ?

Détail révélateur, et sans ambiguïté – il était clair qu’elle voulait complètement effacer de sa vue la nudité de la gouine. Basko et le Lab, visiblement rassasiés, vinrent me rejoindre au petit trot et s’assoupirent à mes pieds. La chambre

plongea dans l'obscurité ; j'écoutai, l'oreille aux aguets.

Petits mots doux salaces de la part de Gail ; deux cigarettes qui rougeoient. La brunette, qui insiste doucement :

– Mais je ne comprends pas pourquoi tu sacrifies les économies d'une vie à louer une maison aussi dispendieuse. *Jamais* tu ne m'expliques rien, jamais, et pourtant toi et moi... Et au juste, qui c'est ce richard qui est mort ?

Gail, éclatant de rire :

– Mon papa, ma douce. Analyse sanguine irréfutable à l'appui. Maman

faisait la patineuse à roulettes dans un drive in et elle est morte, le cœur brisé. Papa l'a envoyée paître avec sa reconnaissance en paternité, ce n'était d'ailleurs pas la première fois qu'il l'envoyait aux pelotes, mais en revanche il a promis de s'occuper de moi – trois millions le jour de mon vingt-cinquième anniversaire ou à sa mort, selon ce qui tomberait en premier. Et maintenant, chérie, ça t'amuserait de connaître le fin mot de l'histoire ? Dans toute son absurdité ? Papa a laissé le gros de sa fortune à son chien, avec comme exécuteurs testamentaires un avocat

marron et le taré qui s'occupe du toutou. *Mais, ceci dit* – il doit bien y avoir de l'argent caché quelque part. La fortune de papa est estimée à vingt-cinq millions, alors que les journaux mettent le chiffre beaucoup plus haut. Et merde, est-ce que ce n'est pas absurde comme histoire ?

Un temps de silence, puis la brunette :

– Tu sais ce que tu as dit lorsqu'on est rentrées tout à l'heure ? Tu te souviens, tu as eu l'impression que la maison avait été fouillée ?

– Oui, dit Gail. Où veux-tu en venir ?

– Eh bien, *peut-être* s’agissait-il simplement d’un effet de ton imagination ou *peut-être* qu’un autre des enfants en mal de reconnaissance paternelle a eu la même idée, c’est peut-être là l’explication.

– Linda, ma douce, je n’ai pas l’esprit à ça en ce moment. C’est toi que j’ai en tête, et rien d’autre.

Les petits babillages étaient terminés – éclipsés par l’ardeur de Gail et les gémissements simulés de Linda. Je raccrochai Basko à sa laisse, roulai jusqu’à un motel – un lieu sûr où je

dormis d'un sommeil d'ivrogne  
complètement pété.

\*

\* \*

Au matin, je mis ma cervelle en branle.  
Conclusions : Gail Curtiz avait la ferme  
intention de me griller ma planque en or  
et de reléguer Basko à une vraie vie de  
chien. Les demandes de reconnaissance  
en paternité étaient la raison première du  
vandalisme de la résidence Bendish et de  
la « fouille » de la maison Gail. La  
voiture tamponneuse qui avait essayé de  
me coincer était conduite par un Blanc –  
anomalie bizarre. Linda, qui n'avait à

mes yeux rien d'une gouine, paraissait mener par le bout du nez une Gail aveuglée par sa luxure – et si elle était elle aussi, un des enfants non reconnus, prêts à mettre la main sur les doublons de Basko ? Miller Waxman, magouille et arnaque incarnées, était l'avocat de Sol Bendish. Roi de l'entube depuis le berceau, quel pouvait être son rôle dans l'affaire ? Les shvoogies<sup>1</sup> qui avaient tenté de cambrioler la crèche de Gail étaient-ils les mêmes qui avaient ensuite fouillé la résidence – et complètement dévasté ma turne ? Étaient-ils employés

par un des enfants en mal de paternité ?  
*Qu'est-ce qui pouvait bien se passer ?*

Je louai une suite au Bel-Air Hotel et y installai Basko bien à l'abri ; je laissai un bâton comme dépôt de garantie et une liste détaillée de recommandations quant au gîte et au couvert à assurer à Monsieur. Ensuite, je passai à la bibliothèque de Beverly Hills et relus les coupures de presse concernant Sol Bendish. Je repérai les noms des plaignants qui l'attaquaient en reconnaissance de paternité, appelai Liz Trent et lui demandai de me procurer les adresses par le SCG. Deux des petites

copines de jeux de Sol Bendish étaient mortes ; adresse inconnue pour une autre, deux vivaient encore – Marguerita Montgomery et Jane Hackshaw – à Los Angeles. La femme Montgomery était éliminée comme piste possible : une coupure que j’avais lue deux semaines auparavant citait son nom à l’occasion de la mort de Sol Bendish – elle y déclarait que le fils qu’elle avait eu de Sol avait été tué au Vietnam. Je savais déjà que la mère de Gail Curtiz était décédée – et dans la mesure où aucun des plaignants ne portait le nom de Curtiz, je sus que Gail l’utilisait comme pseudonyme. Ne restait

plus que Jane Hackshaw ; dernier domicile connu, 8902 Saticoy Street à Van Nuys.

\*

\*\*

Je frappai à sa porte une heure plus tard. Une vieille femme, une pile de *Watchtower*<sup>2</sup> dans les bras, m'ouvrit. Elle avait l'allure qu'ont en partage tous les fêlés de religion : une mauvaise peau, les yeux dans les vapes. Jadis elle avait peut-être été un joli petit lot bien brûlant – à peu près à l'époque où l'homme inventait la roue.

– Je suis le frère Klein, dis-je. Je suis envoyé par l'Église pour soulager votre conscience sur l'affaire Sol Bendish.

La vieille me fit signe d'entrer et commença à bafouiller ses repentirs. Mon regard accrocha une photographie encadrée sur le manteau de la cheminée – deux visages familiers et souriants. J'approchai et plissai les yeux.

Super gros lot : Richie « le Malade » Sicora et un autre gandin à l'allure familière. J'avais déjà eu l'occasion de voir des photos de Sicora – mais sur ce cliché-ci, il ressemblait à quelqu'un *d'autre* – un autre familier. La

ressemblance me parut bien vague – mais elle me titillait toujours la mémoire. Le second était facile à reconnaître – c'était lui qui avait essayé de me coincer la veille à Nègreville.

La vieille me dit :

– Mon fils Richard est en fuite. Il n'a plus le même visage aujourd'hui. Il s'est fait refaire la figure quand il est parti en cavale. Sol allait laisser de l'argent à Richie à son vingt-cinquième anniversaire, mais Richie et Chick ont eu des ennuis, et du coup, l'argent de Sol a servi à payer la caution. Je n'ai rien à

reprocher à Sol et je me repens de mes fornications hors des liens du mariage.

Je superposai mentalement l'ossature du visage du deuxième mec sur des photos que j'avais vues de Chick Ottens. Ça collait plutôt pas mal. J'essayai, j'essayai, j'essayai encore de placer la ressemblance de Sicora d'avant le bistouri. Pas moyen. Sicora d'avant le billard, plus Ottens déjà passé sous le couteau du chirurgien – belle mixture bien vicieuse qui confirmait sur toute la ligne la théorie de Linda, la non-gouine.

Je donnai un sac à la vieille, attrapai un numéro de *Watchtower* et direction le

quartier sud, pied au plancher. La radio déblatèrait à qui mieux mieux sur les homicides de Watts : le chien monstre et son complice à deux pattes. Heureusement pour Basko et moi, on refusait de prendre en compte les témoignages oculaires et les morts restaient attribués à une sombre histoire de came. Je maraudai au fil des rues nègres pas très recommandables jusqu'à ce que je repère la voiture qui avait essayé de me défoncer – garée derrière une cahute en parpaings entourée de barbelés.

Je me garai et fis monter une balle dans le canon de mon flingue. Des jappements sortaient de l'arrière-cour. Je me faufilai jusque-là sur la pointe des pieds et cadrâi la scène.

Pit Bull Ville : une flopée de pits encagés. Une table de pique-nique et Chick Ottens en train de s'enfiler du poulet au barbecue avec sa chouette nouvelle tronche. Je m'approche par derrière ; les chiens me repèrent et lâchent une cacophonie d'aboiements. Ottens se lève et pivote sur les talons, main à la ceinture. Je lui fais sauter les deux rotules – détonations couvertes par

les hurlements canins. Ottens part en vol plané arrière et tombe au sol en hurlant ; je verse la sauce barbecue sur ce qui reste de ses genoux et le traîne jusqu'à la cage du pitbull qui me paraît le plus vicieux de toute la troupe. Le chien claque des mâchoires devant le mélange, de sang et de sauce ; ses crocs déchirent le grillage. Je parle lentement, comme si j'avais tout le temps devant moi.

– Je sais que toi et Sicora, vous êtes passés en chirurgie plastique. Je sais que Sol Bendish était le papa de Sicora et qu'il a avancé la caution pour vous faire libérer tous les deux dans l'affaire du 7-

11. Vous avez demandé à vos gros bras de cambrioler la maison de Gail Curtiz et la crèche Bendish. Et toutes ces conneries, pour quoi faire ? Pour jouer au plus con avec mon chien et me baiser dans l'histoire en me sucant ma petite planque en or. Et je commence à penser que Wax Waxman m'a monté le bourrichon. Je crois que tu as mis au point un plan avec Sicora pour vous emparer du fric de Bendish, et Wax est dans le coup. T'as appris que Curtiz fouinait dans le coin, alors t'es allé inspecter sa crèche. Je suis le dindon de la farce, pas vrai ? Wax mène le jeu ?

Mets-moi tout ça au clair sinon je refile tes rotules à Godzilla en guise de bifteck.

Godzilla le pit grogna, une incisive au travers du grillage, et croqua Ottens là où ça fait mal. Ottens couina ; il commençait à virer au bleu lorsqu'il lâcha :

– Wax voulait... que tu... t'occupes... du chien... pendant... qu'il cherchait... avec Phil... un moyen pour arnaquer... et invalider... les poursuites... en paternité... Je... Je...

Phil...

Mon vieil équipier – je ne savais rien de sa vie avant qu'il devienne mon

équipier.

Phil Turkel était Sicora le Malade et les cicatrices baroques qui lui barraient le visage des suites de son opération esthétique cachaient au monde sa véritable identité.

– Bouge plus, enflure.

Je levai les yeux. Trois baraqués se tenaient à quelques pas, l’Uzi à la main. J’ouvris la cage de Godzilla, lequel jaillit comme un boulet droit au visage de Chick. Ottens se mit à hurler ; je balançai le seau de poulet en direction des porte-flingues ; quelques rafales firent voler la

poussière. Je plongeai le nez dans l'herbe et roulai, roulai, roulai, en faisant sauter au passage les loquets des cages, avant de courir en me faisant petit, petit, petit. Les pitbulls cavalaient en tous sens, en plein chambard, avant de piquer sur la cible pour la curée ; trois frères de sang dégoulinant de sauce faite pour eux.

La fiesta ne fut pas jolie-jolie, j'attrapai un Uzi et me tirai des pattes fissaville.

\*

\* \*

Crépuscule.

Je me dirigeai pied au plancher vers le bureau de Wax, la radio branchée sur une station de musique classique – j’étais remonté, tout ce sang n’avait mis à cran, mais je trouvai un Mozart apaisant pour me calmer, et fonçai à toute blinde vers Beverly et Alvarado.

Silence de pierre dans le bureau de Waxman ; je crochetai la serrure de la porte de derrière, entrai et me dirigeai droit vers le coffre caché derrière le calendrier aux playmates – je savais qu’il y planquait sa came et son magot à pots-de-vin. Gauche-droitegauche ; une heure à tripatouiller les cadrans et la porte finit

par s'ouvrir. Quatre heures à étudier mémos, registres et petites notes sur calepin noir, et j'en sus suffisamment pour me risquer à une reconstitution.

Labyrinthique, mais faisable.

Rapports de détectives privés sur Gail Curtiz et Linda Claire Woodruff – les deux enfants putatifs de Sol les plus susceptibles selon Wax de contester avec succès l'héritage Bendish. Des listes de prête-noms fournies par les contacts de Wax au LAPD ; des criminels à utiliser le cas échéant, comme héritiers bidon, avec retour du pognon éventuellement glané au passage à l'envoyeur, à savoir Wax en

personne. Des noms entourés dans le calepin d'adresses : des artistes de l'arme à gauche que je connaissais depuis mon séjour en prison, avec parmi eux, l'effroyable Angel « Fritz » Trejo. Petite note de Phil Turkel à Waxman : « Refile à Stan un os à ronger – il peut garder le chien et faire le babysitter jusqu'à ce qu'on récupère le fric. » Croquis de la clinique Betty Ford, suivi d'une épiphanie de mauvais augure : Wax allait faire dessouder Phil et les véritables enfants naturels. Des pages et des pages de notes en jargon juridique – autant de moyens de pression légaux pour mettre la

main sur les quinze millions supplémentaires que Sol Bendish avait planqués dans ses comptes en Suisse.

J'éteignis les lumières et rongai ma furie dans l'obscurité ; je songeai à m'évader vers une belle île déserte en compagnie de Basko et quelque gentille fille qui ne me jugerait pas d'aimer un bull-terrier plus qu'elle. Le téléphone sonna – et je faillis en claquer de frayeur sur place.

Je décrochai et imitai la voix de Wax.

– Waxman à l'appareil.

– Angel Fritz ici. Tu sais, ton mec, Phil ?

– Ouais.

– C'est de l'histoire ancienne. Tu règles le solde tout de suite ?

– Mon bureau dans deux heures, coco.

– Bonnard, homme.

Je raccrochai et appelai la crèche de Waxman ; Miller répondit à la deuxième sonnerie.

– Oui ?

– Wax, c'est Klein.

– Oh !

Sa voix cracha le morceau, d'emblée ; il avait entendu parler de l'holocauste du quartier sud.

– Ouais, « Oh » ! Écoute, merdaillon, voici le topo : Turkel est mort, et je me suis débarrassé d'Angel Trejo. Je suis à ton bureau et je me suis payé un peu de lecture. Sois ici dans une heure avec règlement en liquide.

Waxman claqua des dents ; je raccrochai et me payai un peu de frappe-machine ; compte rendu par Stan Klein de toute l'arnaque Bendish/Waxman/Turkel/Ottens/ Trejo – conspiration criminelle à grande échelle

visant à éliminer le chien que j'adorais. J'y incluai jusqu'au plus petit détail sauf mention de votre serviteur et laissai un joli petit blanc pour que Wax signe de son nom. Puis j'attendis.

Cinquante minutes plus tard – on frappe à la porte. J'ouvris et fis entrer Wax. Sa main droite était agitée de tics et un gros renflement déformait sa veste.

– Salut, Klein, dit-il, avec une crise de tics encore plus violents.

J'entendis un grondement de camion au-dehors et tuai Wax à bout portant d'une balle en pleine figure.

Wax bascula, aussi mort qu'on pouvait l'être, son globe oculaire droit collé à son diplôme d'avocat. Je le fouillai, le soulageai de son calibre et de vingt bâtons en liquide. Je trouvai quelques paperasses dans son bureau, étudiai son écriture et complétais ses aveux d'une fausse signature. Je le laissai au sol, sortis, et me dirigeai vers la cabine téléphonique de l'autre côté de la rue.

Une charrette chicano se rangea près du trottoir ; j'y allai de mon quart de dollar, composai Police-Secours et annonçai une fusillade – coup de fil anonyme, vite raccroché.

Angel Fritz Trejo à la porte de Wax :  
coup de sonnette, il attend et entre sans se  
faire prier. Les secondes passent ; on  
allume les lumières ; deux voitures pie  
débarquent et quatre flics se ruent à  
l'intérieur, la quincaillerie à la main.  
Coups de feu multiples – et quatre flics à  
la sortie, intacts.

\*

\*\*

Et voilà. Au bout du compte, je me suis  
ramassé vingt bâtons et j'ai gardé le  
chien. Le Grand Jury du comté de L.A. a  
gobé les aveux « signés » de Waxman,  
attribuant mes divers cadavres à Ottens/

Turk/Trejo/Waxman and Co – tous morts autant qu'ils pouvaient l'être, donc impossibles à inculper. Un juge de la Cour supérieure a invalidé les vingt-cinq millions de Basko et divisé le pactole entre Gail Curtiz et Linda Claire Woodruff. Gail a obtenu la résidence Bendish – la rumeur disait qu'elle était en train de la transformer en crèche d'accueil pour lesbiennes féministes et engagées en passe de déveine. Linda Claire sort avec une vedette de rock très célèbre – androgyne, mais plus mâle que femelle. Elle a reconnu, de manière détournée, avoir voulu « draguer » Gail

Curtiz – en justifiant sa soumission de gouine d’occasion comme une simple tactique dans la bonne vieille tradition américaine de la course à la dot. Lizzie Trent s’est fait refaire les dents, m’a rayé des tablettes de mise à l’épreuve une bonne fois pour toutes, et m’a collé dans son lit. J’ai trouvé un boulot de vendeur de voitures à Glendale – et Basko vient travailler avec moi tous les jours. Son régime steak et caviar s’est vu remplacé par de la viande en boîte – il ne s’en porte que mieux, et pète le feu. Lizzie l’a à la bonne, et le laisse dormir avec nous. Nous envisageons de combiner mes vingt

bâtons avec ses petites économies à elle pour acheter une maison, donc mariage à l'horizon ; mon premier, son quatrième. Lizzie, c'est un sacré numéro ; elle est intelligente, drôle, tendre et elle tête divinement ; je l'aime presque autant que Basko.

1. Terme péjoratif pour Noirs. *(N.d.T.)*

2. Revue des Témoins de Jéhovah. *(N.d.T.)*

# Nègreville-la-Haute

Des fenêtres de mon bureau, j'observais L.A. qui célébrait la fin de la Seconde Guerre mondiale. La division Mandats et Recherches de Central occupait entièrement l'aile nord du onzième étage de l'hôtel de ville et je bénéficiais d'un point de vue dégagé et imprenable. Des employés buvaient directement à la bouteille de l'autre côté de la rue, dans le parc de stationnement du bâtiment des Archives, tandis qu'une troupe de pieds-plats, regroupés en brigade anti-émeute, se dirigeait vers le Petit Tokyo à quelques blocs de là avec la ferme intention de contenir une bande

de jeunes armés de bouts de chevrons, alignés comme pour un pas de conga et dont l'allure disait clairement leur intention de faire beaucoup mieux que la bombe atomique. Je tendis le cou et aperçus de longs panaches de fumée sur Bunker Hill – signe indiscutable que les lycéens de Belmont High désossaient les voitures et faisaient brûler les pneus. Un peu plus loin sur Sunset et Figueroa, des groupes de zazous se rassemblaient en violation flagrante de l'Ordonnance interdisant le costume zazou, en se disant qu'aujourd'hui tout pouvait passer.

La minuscule fenêtre au-dessus de mon bureau ouvrait sur l'est, et le spectacle qu'elle m'offrait n'était que smog baignant le gigantesque embouteillage qui se traînait vers Boyle Heights. Je plongeai le regard au beau milieu de cette brume marron, à m'imaginer des chiées de codes 2 et 3 bloqués par les fumées nocives et la grande fiesta des pare-chocs au cul à cul. Mes rêvasseries se firent de plus en plus explicites, et lorsque le ciel tout entier se fut rempli de bombes A qui descendaient droit sur les bureaux de la Criminelle du LAPD, je plaquai les deux mains sur la table et ramassai les deux

morceaux de papier que j'évitais depuis le début de la matinée.

Le premier était un mémo gribouillé du responsable de jour des Cambriolages, au bout du couloir.

«Lee – Wallace Simpkins libéré sur parole de Quentin la semaine dernière – sous notre juridiction. Ai pensé t'aimerais être au courant. Sois prudent. G.C. »

Tuyau réjouissant pour un jour de victoire.

Le second feuillet était un télétype interservices diffusé par la division de

University. Mis en parallèle avec l'avertissement de Georgie Caulkins, il ne faisait plus de doute qu'une nouvelle guerre sur un seul front venait de se déclarer.

Au cours des cinq jours qui avaient précédé, le district de West Adams avait subi quatre braquages violents et musclés, perpétrés par un duo de braqueurs mixtes, un Blanc et un Noir. Le modus operandi était identique pour les quatre affaires : des magasins de spiritueux qui servaient les Nègres de la haute s'étaient fait attaquer le soir, une demi-heure avant la fermeture, lorsque les caisses étaient

pleines. Un Blanc, élégamment vêtu, envoyait au sol l'employé en le tabassant du canon de son.45 automatique, pendant que le Nègre braqueur fourrait le pognon de la caisse dans un sac en papier. Par deux fois, des clients avaient assisté au déroulement des opérations ; on les avait tabassés jusqu'à l'inconscience – une femme âgée était à la Reine des Anges, dans une situation critique.

C'était aussi simple et aussi direct qu'une enseigne au néon. Je décrochai le téléphone et demandai le numéro personnel d'Al Van Patten, au bureau du comté des Conditionnelles.

– Parlez, c’est vous qui payez.

– Lee Blanchard, Al.

– Le Grand Lee ! Tu bosses aujourd’hui ? La guerre est finie !

– Non, elle n’est pas finie, j’ai besoin des coordonnées d’un libéré sur parole. Sorti de Quentin la semaine dernière. S’il s’est présenté au contrôle, j’ai besoin d’une adresse ; s’il ne l’a pas fait, tu me le dis.

– Nom ? Motif de l’incarcération ?

– Wallace Simpkins, 655 PC. C’est moi-même qui l’ai expédié au trou en 39.

Al poussa un sifflement.

– De la petite bière. Il a du blé ?

– Il a probablement gardé le nez propre et au trou, il a dû bosser pour une industrie de guerre ; son complice a été relâché pour rejoindre l’armée après Pearl Harbor. Tu veux bien te dépêcher, s’il te plaît ?

Al laissa tomber le combiné et je souffris de longues minutes de bruits de java encombrés de parasites – hommes et femmes qui gloussaient, bouteilles qui s’entrechoquaient, petits larbins du comté tout heureux de faire défiler les stations

de radio en essayant de se trouver de la musique de danse pour n'obtenir que des comptes rendus radieux de la grande nouvelle. Au travers du ronronnement exceptionnellement joyeux d'Edward R. Murrow, je me représentais Wally Simpkins le Sauvage, renfloué en liquide et armé jusqu'aux dents, en train de *me* chercher. Je frissonnais lorsque Al revint en ligne et dit :

- Il est en cavale, Lee.
- Mandat d'amener délivré ?
- Pas encore.
- Alors ne perds pas ton temps.

– De quoi parles-tu ?

– C'est de la bricole. Appelle le lieutenant Holland à la Criminelle de University et dis-lui que Simpkins, c'est la moitié de l'équipe de braqueurs qu'il recherche. Dis-lui de faire diffuser un Avis de Recherche à Toutes les Unités et d'ajouter « armé et extrêmement dangereux », « à appréhender par tous les moyens jugés nécessaires ».

– Si méchant que ça ? dit Al en poussant un nouveau sifflement.

– Ouais, dis-je avant de raccrocher.

« À appréhender par tous les moyens jugés nécessaires » était l'euphémisme en usage au LAPD pour « tirer à vue ». Je sentis mes peurs diminuer d'un petit cran. Mon boulot était de retrouver les criminels en fuite. Je me glissai dans la ceinture, au creux des reins, un deuxième calibre et me mis en route pour retrouver l'homme qui avait juré de me tuer.

Je ramassai au passage des photos anthropométriques de Simpkins et une copie carbone du rapport de cambriolage de Georgie Wilkins avant de prendre la direction du district de West Adams. La journée était chaude et humide, et la foule

des trottoirs dégorgeait jusque sur la rue à faire passer les bouteilles de la victoire aux automobilistes qui jouaient de l'avertisseur. À chaque feu rouge, c'était la cohue, et des morceaux de papier flottaient dans les airs au sortir des fenêtres des bureaux – parade improvisée faite de confettis de bandes de téléscrip-teurs. Je me sentis des envies de bougeotte devant ce spectacle, aussi attachai-je mon gyrophare sur le toit et enclenchai la sirène pour me faufiler entre les voitures arrêtées jusqu'à ce que le centre-ville ne soit plus qu'une image brouillée dans le rétroviseur. Lorsque je

ralentis enfin, je vis que j'étais arrivé à Alvarado, et la ville que j'avais juré de protéger avait à nouveau l'air normal. Je me mis à me traîner sur la voie de droite et je songeai à Wallace Simpkins ; je savais que mes démangeaisons ne cesseraient que lorsque j'aurais définitivement réglé mes comptes avec ce salopard.

Notre histoire remontait à six ans, à l'automne de 39, lorsque je travaillais comme agent aux Mœurs de la division de University. J'étais aussi à l'époque l'attraction régulière du stade de la Légion d'Hollywood comme boxeur mi-

lourd. Un gang mixte de braqueurs attaquait épiceries et boxons de West Adams ; le Blanc se faisait passer pour un membre de la bande de Mickey Cohen, et obligeait le propriétaire à ouvrir le coffre pour le versement de la redevance de protection mensuelle, pendant que le Nègre regardait le spectacle d'un air innocent avant de s'attaquer à la caisse enregistreuse. Lorsque le Blanc arrivait au coffre, il s'emparait de tout l'argent et assommait le propriétaire à coups de pistolet. Les braqueurs repartaient alors lentement au volant de leur voiture vers le district respectable de Wilshire, le Blanc

au volant, le Nègre pelotonné sur la banquette arrière.

Je me retrouvai embringué dans l'enquête sur un coup de fion.

Après le cinquième braquage, le gang s'était arrêté net. Un de mes indics me dit que Mickey Cohen avait découvert que le Blanc castagneur était un de ses anciens gros bras ; il l'avait fait liquider. La rumeur voulait que le mec de couleur – une tête brûlée connue sous le nom de Wallace le Sauvage – se cherchait un nouvel associé et un nouveau territoire. Je passai le renseignement aux inspecteurs sans plus y penser. C'est alors qu'une

semaine plus tard, tout me péta à la gueule.

En récompense pour mon tuyau, je fus affecté à un boulot de choix, au noir : faire le garde du corps au cours d'une partie de poker aux enjeux élevés que fréquentaient des galonnés du LAPD et de grosses huiles de la Marine venues de San Diego. La partie se déroulait dans l'arrière-salle de la Casbah de Minnie Roberts, le bordel autorisé le plus chic de tout le quartier sud. Tout ce que j'avais à faire, c'était d'avoir l'allure d'un grand costaud méchant et servile et d'accepter de partager quelques anecdotes sur la

boxe. C'était un grand pas en avant vers mes galons de sergent et un transfert à la Criminelle.

Tout se passa bien – tout sourires, grandes tapes dans le dos et récit de ma défaite d'un cheveu sur décision de l'arbitre devant Jimmy Bivins – jusqu'à ce qu'un Nègre en tenue de chauffeur et un jeunot au teint olivâtre sous son uniforme de la Marine ne passent la porte. Je vis le renflement d'une arme sous le bras gauche du chauffeur, et la lueur des lustres qui voletait sur le visage du marin me révéla une peau claire de Nègre et une chevelure défrisée.

*Et je sus.*

J'avançaï jusqu'à Wallace Simpkins, la main droite tendue. Lorsqu'il la saisit, je lui envoyai mon genou dans les couilles et un crochet sec du gauche dans le cou. Lorsqu'il mordit la poussière, je l'épinglai au sol d'un pied sur le renflement de l'arme, dégainai mon propre flingue et mis en joue son complice.

– Bon voyage, Amiral, dis-je.

L'amiral avait pour nom William Boyle, apprenti-voleur à main armée, originaire d'une famille noire bourgeoise

qui avait connu des jours meilleurs. Il accepta de témoigner contre Wallace le Sauvage, y gagna comme part du marché une peine réduite – trois à cinq ans à Chino – et fut libéré sur parole au début de 42 pour participer à l'effort de guerre. Simpkins fut reconnu coupable de cinq accusations de vol avec voies de fait et violences, écopa d'une peine de cinq ans à vie au Grand Q et nous maudit à la mode vaudou, Billy Boyle et moi-même, en jurant sur les mânes du baron Samedi de nous tuer tous les deux avant de nous hacher menu pour en nourrir son chien. Je crus en son serment plus qu'à moitié, et

pendant les premières années de son incarcération, chaque fois que j'avais une douleur inexplicable dans le corps, je pensais à lui dans sa cellule, en train d'enfoncer des aiguilles dans la poupée vaudou de Lee Blanchard en uniforme bleu de flic.

Je consultai le rapport de cambriolage posé sur le siège voisin. Les adresses des quatre hold-up noir-blanc couvraient la 26<sup>e</sup> et Gramercy jusqu'à La Brea et Adams. En franchissant la ligne de démarcation raciale, j'observai un changement dans la topographie des lieux, passant de la négligence des Blancs de

classes moyennes à la fierté des gens de couleur. À l'est de St Andrews, les habitations n'étaient guère entretenues, la peinture s'écaillait, les pelouses en façade étaient minables. À l'ouest, chaque maison arborait un air d'élégance : petites demeures cernées de clôtures de pierre et arbustes de verdure bien soignés, les résidences qui avaient fait attribuer à West Adams le sobriquet de Nègrevillela-Haute auraient fait honte aux crèches de Beverly Hills – elles étaient plus anciennes et plus vastes et l'architecture en était moins prétentieuse, comme si les propriétaires savaient que

la seule façon d'être riche et noir était de jouer un ton au-dessous avec la tranquille noblesse oblige des vieilles fortunes blanches.

Je ne connaissais Nègreville-la-Haute que par les dizaines de légendes contradictoires qui circulaient à son sujet. Lorsque je travaillais à la division de University, elle ne fut jamais sur le circuit de ma ronde. C'était la zone de L.A. où la criminalité était la plus faible par tête d'habitant. Les galonnés de University respectaient un édit tacite : laisser les Noirs riches faire la police chez les Noirs riches, comme s'ils pensaient que

leurs flics en bleu étaient totalement incapables de parler la langue du cru. Et les citoyens de Nègrevillela-Haute faisaient du bon travail. Les cambrioleurs assez stupides pour oser aller piétiner les pelouses géantes avant de défoncer du poing les fenêtres Tiffany se faisaient expédier ad patres par des volées de fusils de ball-trap à mille dollars pièce, entre les mains de financiers nègres faisant montre d'un panache d'aristocrate qui aurait fait la nique à *n'importe* quel Blanc fortuné. Nègrevillela-Haute avait fait du sacré bon boulot : elle était restée inviolée.

Mais les légendes, c'était autre chose ; à l'époque où j'étais à University, je me demandais si elles étaient nées avant d'être enjolivées à maintes reprises, uniquement parce que les flics blancs bien ordinaires ne pouvaient encaisser le fait que c'était là « négros », « bronzés », « bougnoules » et « bamboulas » capables de les acheter tous d'un coup, eux et leurs vies à loyer modéré. Les récits démarraient dans une relative banalité ; trafiquants d'alcool nègres liés à la pègre dont le butin avait servi à l'achat de magasins de spiritueux à Watts et de fabriques de vêtements n'employant

que des dos mouillés clandestins, pour atteindre à l'exotique ; les mêmes truands inondant les négrovilles de misère d'héroïne au rabais en maquereautant les plus belles de leurs petites amies mulâtresses auprès des pouvoirs en place à L.A. dans le but de contourner lois sur les débits de boisson et statuts de l'immobilier qui veillaient à faire respecter l'exclusive raciale. Il n'existait entre toutes ces légendes qu'un seul dénominateur commun : elles étaient toutes d'accord sur le fait que si la fortune de Nègrevillela-Haute s'était faite sur de l'argent sale, aujourd'hui, l'argent

y crissait sous les doigts tant il était propre et d'une blancheur immaculée.

En me garant en face du magasin de spiritueux sur Gramercy, je jetai un coup d'œil rapide sur le rapport de l'inspecteur à propos du cambriolage qui y avait eu lieu ; j'appris que l'employé était seul quand c'était arrivé et qu'il avait vu les deux cambrioleurs de près avant que le Blanc ne l'assomme à coups de pistolet. Comme je voulais un témoin oculaire pour étayer l'ARTU du lieutenant Holland, j'entrai dans la petite boutique immaculée et allai jusqu'au comptoir.

Un Noir, la tête emmaillottée de pansements, sortit du fond de la boutique. Il me regarda des pieds à la tête et dit :

– Oui, Monsieur l’agent ?

J’appréciai sa concision et lui renvoyai la pareille. Je sortis la photo de Wallace Simpkins et dis :

– Est-ce l’un des mecs ?

– Oui, répondit-il avec un mouvement de recul. Attrapez-le !

– C’est comme si c’était fait !

Une heure plus tard, j’avais trois confirmations supplémentaires de témoins

oculaires et je me mis à réfléchir en stratège. Simpkins, maintenant que l'avis de recherche était parti, allait probablement se faire pincer par le premier uniforme bleu qui croiserait sa route, pensée qui n'était réconfortante qu'en partie. Artie Holland avait probablement mis en planque des équipes à lui dans les arrière-salles d'autres magasins de spiritueux du quartier, et aller rôder en solo quand on était blanc sur le terrain de chasse connu de Simpkins était du dernier ridicule. En me rangeant dans une rue bordée d'ormes, j'observai des jardiniers japonais qui

soignaient des pelouses de la taille d'un terrain de foot, et j'eus le pressentiment que le goût de Wallace-le-Sauvage pour Nègrevillela-Haute et son choix de Blancs comme complices de ses coups étaient exactement l'argument dont j'avais besoin. Je me mis en quête d'intrus à la peau claire, comme moi-même.

\*

\*\*

Au sud sur La Brea jusque Jefferson, puis remonter jusqu'à Western pour revenir à Adams. Passage dans la 1<sup>re</sup> Avenue, la 2<sup>e</sup> Avenue, la 3<sup>e</sup>, la 4<sup>e</sup>, la 5<sup>e</sup>. Les seuls Blancs que je vis étaient

d'autres flics, des facteurs, des propriétaires de boutiques, et des dragueurs de chattes de couleur. Une tournée des bars de Washington ne donna rien ; pas de visages de Blancs, pas de criminels connus à secouer pour en tirer quelques renseignements.

À la tombée de la nuit, je me retrouvai affamé et en colère, toujours à cran, à m'imaginer Simpkins en train d'enfoncer des épingles dans une figurine toute neuve à l'effigie de Blanchard en costume civil. Je m'arrêtai dans un rade à grillades où j'engloutis sandwich au bœuf, chou cru et frites. J'en étais à ma seconde tasse de

café lorsque le couple mixte fit son entrée.

La fille était une jolie mulâtresse – tout en arrondis dans une robe d'été qui tentait de masquer ses courbes avantageuses, en vain. L'homme était trapu et musclé ; il était vêtu d'une chemise hawaïenne fripée et d'un pantalon kaki fraîchement repassé qui semblait provenir d'un uniforme de l'armée. De ma table, je les entendis passer leur commande : maxi-poulet pour six, avec supplément de sauce et de biscuits.

– Y'a beaucoup de gros appétits, dit le mec au gars du comptoir. N'obtenant

qu'un regard figé pour toute réponse, il fit avancer la fille d'un coup de genou dans le cul. Elle s'éloigna en détournant la tête comme pour éviter un baiser non désiré. Lorsque j'aperçus son visage de face, je n'y vis que mépris gravé dans le moindre de ses traits.

Tous deux étaient annonceurs d'ennuis, et je sortis jusqu'à ma voiture afin de les filer quand ils quitteraient le restaurant. Cinq minutes plus tard, ils firent leur apparition ; la fille marchait en tête, l'homme quelques pas derrière elle, à dessiner des huit dans les airs en tirant la langue comme un lézard. Ils montèrent

dans une berline Packard d'avant-guerre garée face à moi et le Lézard prit le volant. Je comptai jusqu'à dix après leur départ et suivis.

La Packard était facile à surveiller. Sa longue antenne radio était surmontée d'une queue de renard et je pus ainsi rester à plusieurs longueurs de voiture derrière eux en me servant de la queue comme repère. Nous sortîmes de Nègrevillela-Haute sur Western, et au bout de quelques minutes, résidences et demeures fièrement tenues firent place à des taudis et des cahutes en papier goudronné entourés de grillage à poules.

Plus nous avançons vers le sud, pire c'était ; lorsque la Packard prit à gauche sur la 94<sup>e</sup> Rue pour se diriger vers l'est, le long des cimetières de voitures, des devantures de mosquées vaudou et des salons de coiffure à défriser, c'était comme de franchir les portes des Enfers de l'Homme Blanc.

Sur la 94<sup>e</sup> et Normandie, la Packard se serra contre le trottoir et se rangea ; je continuai jusqu'au coin. J'observai à partir de mon rétroviseur le Léopard et la fille de l'autre côté de la rue qui pénétraient dans la seule maison du bloc qui eût l'air correct, un bâtiment d'adobe

blanchi à la chaux en forme de Fort Alamo miniature. En me garant, je sortis une lampe torche de dessous le siège et avançai.

Immédiatement, je me rendis compte que quelque chose ne collait pas dans le panorama. Le bloc tout entier n'était que turnes de l'Assistance, terrains vagues et marquises éventrées, mais je trouvai, garées le long du trottoir, six belles voitures, années 40-41. Je me baissai et éclairai leur plaque de ma torche avant de mémoriser les numéros et de retourner au pas de course vers ma charrette banalisée. Je murmurai d'une voix rauque

dans ma radio et donnai aux Sommiers les numéros ; je m'installai pour attendre le résultat de ma demande d'infos.

J'eus les tuyaux dix minutes plus tard et plus rien, mais plus rien du tout ne colla avec le panorama.

La main en coupe autour du micro collé à l'oreille, l'autre plaquée à la première pour étouffer le bruit, je digérai le baratin de l'employé aux Sommiers. La Packard était immatriculée au nom de Leotis Mc Carver, race noire, sexe masculin, âge 41 ans, adresse : 1348, 94<sup>e</sup> Rue Ouest, L.A. – ça devait être ça, l'Alamo d'occase. Sa profession le donnait comme responsable

syndical de la Fraternité des Porteurs de WagonsLits. Les autres véhicules étaient immatriculés aux noms de truands, nègres et blancs, avec condamnations pour voies de fait et violences remontant à 1922. Lorsque l'employé me donna le dernier nom – Ralph De Santis « Gros-Thon », gâchette connue chez Mickey Cohen – je décidai d'aller fouiner à Alamo et de le passer à la revue de détail.

Armé de ma torche et de mes deux flingues, je coupai à travers les terrains vagues en direction du jardin, à l'arrière de ma cible. Je voyais dans le lointain les feux d'artifice qui illuminaient le ciel,

mais personne dans le coin ne paraissait fêter quoi que ce soit – leur guerre à eux, survivre au jour le jour, n'était pas prête de se terminer. J'arrivai au mur du jardin d'Alamo, pris mon élan, un coup de genou et je franchis le muret en jouant des coudes pour atterrir dans l'herbe molle.

L'arrière de la maison était sombre et tranquille, aussi me risquai-je à allumer ma torche. Je vis un porche de service devant une porte de bois fragile. Je m'approchai sur la pointe des pieds et essayai de l'ouvrir – elle n'était pas verrouillée.

J'entrai torche la première, éclairant murs et planchers poussiéreux, fauteuils de salon au rebut et la porte d'un placard à balais entrouverte. Je l'ouvris en grand et vis des uniformes d'officiers de l'armée de terre suspendus à des cintres, copieusement garnis de rubans de campagnes et d'insignes brodés.

Des bruits de cris et de voix attirèrent mon attention vers la maison proprement dite. Je tendis l'oreille et réussis à distinguer un échange d'insultes que s'envoyaient des voix aux accents blancs et nègres. En face de moi, je découvris une porte de communication qui ouvrait

sur l'obscurité. Les cris devaient venir d'une pièce sur le devant, et je poussai la porte d'un cran avant de m'accroupir pour écouter du mieux que je pouvais.

— ... et moi j'te dis qu'y faut qu'on s'trouve un coin pour s'planquer, hurlait une voix de Nègre, pasque même si on s'sépare, les colorés d'un côté, les Blancs d'l'aut, y vont quand même installer des barrages.

Un brouhaha lui répondit avant qu'un sifflement aigu ne vienne y mettre bon silence et qu'une voix de Blanc ne s'élève :

– Nous arrêterons le train lorsqu’il sera loin de la ville. Dans les champs. Nous détruirons tous les panneaux, et si les passagers partent chercher de l’aide, la ferme la plus proche est à dix putains de kilomètres au moins – et tous ces troufions seront à pied.

– Y vont êt’fous, les soldats, répliqua une voix noire.

– Y vont s’battre gratis pour c’tte putain de guerre-ci, dit une autre voix noire.

Rires, puis relève par une puissante voix de baryton à l’accent noir :

– Arrêtez de faire le pitre, c'est d'argent qu'on discute, pas d'autre chose.

– 'xceptée la vengeance, monsieur le gros bonnet du syndicat. Oubliez pas que j'ai un aut'boulot qui m'attend dans ce train.

Je connaissais cette voix par cœur – elle avait maudit mon âme à la mode vaudou devant le tribunal. J'étais sur le chemin de la sortie de derrière, en route pour aller chercher du renfort, lorsque mes jambes me lâchèrent et je m'effondrai tête la première dans les ténèbres.

\*

\* \*

Les ténèbres remuaient en vagues de douceur, et j'avais l'impression de nager dans un océan de velours. Des cris de colère se répercutaient dans le lointain, mais je savais que je ne craignais rien ; ils venaient d'une autre planète. Par instants, je sentais de petits coups de poignard dans les bras et voyais des points de lumière qui faisaient les voix plus sonores avant que tout ne redevienne douceur encore plus douce, sous les caresses des vagues de velours qui étouffaient toute ma douleur.

Jusqu'à ce que le velours ne se transforme en glace et que les petits coups de poignard ne deviennent des coups violents qui me déchiraient le dos tout entier. J'essayai de me rouler en boule, mais une voix de cette planète-ci m'en empêchait.

– Réveille-toi, connard ! On va pas encore gâcher de la morph pour tes beaux yeux ! Réveille-toi ! Réveille-toi, nom de Dieu !

Je me rappelai vaguement que j'étais officier de police et tendis la main vers mon 38 sur la hanche. Mes bras et mes jambes refusèrent de bouger, et lorsque

j'essayai de remuer, je compris qu'on me les avait attachés le long du corps et que les chocs étaient des coups de pied à l'adresse de mes jambes et de mes côtes. Je tentai de m'en éloigner, et je sentis mon corps dévoré de crampes de la tête aux pieds. J'ouvris les yeux. À travers le brouillard, murs et plafond vinrent prendre leur place, et tout me revint. Je hurlai quelque chose qui fut noyé par des rires, et le visage du Lézard vint se placer à quelques centimètres au-dessus du mien.

– Lee Blanchard, dit-il, en agitant mon insigne et mon étui d'identification devant

mes yeux. Tu t'es encore fait avoir, connard. Un petit coup d'amateur. J'ai vu Jimmy Bivins te descendre à la Légion. Un crochet gauche sorti de nulle part, et tu tombes à genoux, et ce tas de viande de bougnoule de rien te recolle au tapis. J'ai aucun respect pour un homme qui se fait avoir par les négros.

Au mot de « négro », j'entendis un bruit de hoquet et me tordis sur le côté pour voir la jeune Nègresse en robe rose assise à quelques mètres de là dans un fauteuil. Je tendis l'oreille pour capter les bruits de fond et n'entendis rien ; je compris qu'il n'y avait que nous trois

dans la maison. Ma vision s'éclaircit un peu plus, et je vis que l'océan de velours était un salon au mobilier luxueux. Les sensations me revenaient doucement dans les membres en douleurs aiguës qui éclaircirent ma tête embrumée. Je sentis quelque chose qui me rentrait dans le bas du dos et fis la grimace ; le.38 à canon court que j'avais enfoncé dans ma ceinture à l'hôtel de ville était toujours là, il avait glissé dans mon caleçon. Rassuré par sa présence, je levai les yeux vers Tronche de Lézard et dis :

– T'as attaqué des magasins de gnôle ces temps-ci ?

– Quelques-uns, dit-il en riant. Des clopinettes à côté du gros coup de cet ap...

– Lui dis rien ! hurla la fille.

Le Lézard sortit la langue.

– C'est déjà de la viande froide, alors quelle importance ? On attaque un train, minable. Y'a des huiles de l'armée qui ont loué le *Super Chief* de L.A. à Frisco. Parties de poker, radasses dans les wagonslits et films porno au salon. T'as pas entendu ? La guerre est finie, faut fêter ça. On a de la quincaillerie à bord – des Nègres qui font les porteurs, des

Blancs en uniformes de l'armée. Ils ont tous des canons sciés, et Vaudou, le p'tit copain de la p'tite chérie, y s'est trouvé une mitraillette. Ils vont attaquer le train ce soir, du côté de Salinas, quand toutes les huiles seront bourrées comme des coings, prêtes à tout pour claquer le fric de leur prime de démobilisation. Après, Vaudou reviendra ici pour célébrer sur toi quelques rites religieux. Il m'en a parlé, il m'a dit qu'il avait un vieux pitbull bien vicieux qu'y s'appelle Vengeance. Un ami le lui a gardé quand il était à Quentin. Son pote était blanc, et il a fait souffrir le chien qui hait maintenant

les Blancs plus que du poison. Le chien a le droit de manger seulement deux fois par semaine, et tu peux être sûr qu'y crachera pas sur une bonne platrée de ragoût de minable. C't' à dire toi, blandin. Vaudou, y va te découper tout cru, y va te transformer en pâtée pour chien frais sortie de la boîte. Tu veux parier sur ce qu'y va couper en premier ?

– C'est pas vrai ! C'est pas ce qu...

– Ta gueule, Cora !

Je me tordis sur le côté pour mieux voir la fille et je tentai un coup à l'aveuglette.

– Es-tu Cora Downey ?

Cora en resta ébahie mais Lézard parla le premier.

– Intelligent avec ça ! L'ancienne de Billy Boyle, aujourd'hui avec le Vaudou. Ça se débrouille bien, les connasses café au lait ! Tu connais le minable qu'y a ici, hein, ma belle ? C'est lui qui a expédié tes p'tits amis au trou, tous les deux, et si t'es vraiment gentille, p't'êt que Vaudou te laissera le charcuter un peu.

Cora s'approcha et me cracha au visage. D'une voix sifflante, elle me dit « d'ta mère ! » et me décocha un coup de pointe de soulier. J'essayai de rouler et

elle m'envoya un autre coup de pied dans le dos.

C'est alors que l'as que je cachais dans ma manche me sauta à la figure avec plus de violence qu'aucun des coups que j'avais reçus. La nuit dernière, j'avais entendu la voix de Wallace Simpkins à travers la porte : «'xceptée la vengeance, monsieur le gros bonnet du syndicat. Oubliez pas qu'j'ai un aut'boulot qui m'attend dans ce train ». Dans mon esprit, le mot « boulot » se mit à bourdonner – descendre le lieutenant Billy Boyle, et j'étais prêt à parier cinq contre un que Cora n'apprécierait pas.

Lézard saisit Cora par le bras et la conduisit jusqu'au canapé avant de s'accroupir à côté de moi.

– Au base-ball, tu te f'rais avoir par une balle savonnée ! dit-il.

– Ta mère, lui dis-je avec un sourire, elle se fait sa pelote au bordel, mais à deux dollars la passe.

Il me gifla. Je lui envoyai un crachat sanglant et dis :

– Et t'es laid !

Il me gifla de nouveau ; lorsque son bras fut à bout de course, j'aperçus la poignée d'un automatique qui dépassait

de la poche droite de son pantalon. D'une voix dégoulinante de mépris, je laissai tomber :

– Tu tapes comme une fillette. Cora, elle te prendrait facile !

Il envoya le coup suivant à pleine force. Je ricanai à travers mes lèvres ensanglantées et dis :

– T'es une lopette ? Y'a que les choutes qui claquent comme ça.

Un une-deux me toucha à la joue et au cou, et je compris que c'était maintenant ou jamais. La voix pâteuse, bafouillant

comme un boxeur saoulé de coups, je dis :

– Laisse-moi me remettre debout !  
Laisse-moi me remettre debout et on se battra d'homme à homme. Laisse-moi me remettre debout !

Lézard sortit un canif de sa poche et coupa la corde qui m'attachait les bras le long du corps. J'essayai de remuer les mains, c'était de la gelée. Je sentais encore un peu mes jambes meurtries, aussi roulai-je sur moi-même pour me mettre à genoux. Lézard s'était reculé pour prendre ce que seul un ballot pouvait s'imaginer être une position de

garde, et il battait l'air du salon de grands swings du droit et du gauche. Cora était assise sur le canapé à essuyer des larmes de colère sur ses joues. Je respirais profondément, ballant du torse comme un camé, et j'essayais de gagner du temps, attendant que les sensations reviennent au bout de mes doigts.

– Debout, connard !

Mes doigts se refusaient toujours à bouger.

– J'ai dit debout !

Toujours rien.

Lézard s'avança sur la pointe des pieds en feintes et coups en l'air. Le sang se mit à palpiter dans mes poignets et je sentis la fureur monter en moi, comme chez un poids lourd débutant, une fureur indigne d'un pro, flic de trente et un ans. Lézard me toucha par deux fois, gauche, droite, paume ouverte. En une fraction de seconde, il se changea en Jimmy Bivins, et je basculai en 1937, au neuvième round, à la Légion. Je laissai tomber l'épaule gauche et lançai un direct du droit ; je retins mon coup et lui collai un crochet du gauche dans la boîte à ragoût. Bivins eut le souffle coupé et se plia en

avant ; je reculai pour prendre du champ. C'est alors que Bivins essaya de sortir son feu et je pigeai instantanément où je me trouvais en réalité.

Nous dégainâmes au même moment. La première balle de Lézard me passa au-dessus de la tête et fit voler en éclats une fenêtre derrière moi. La mienne, ralentie par la position peu commode de mon arme, s'écrasa sur le mur du fond. Le recul nous fit pivoter l'un et l'autre, et avant que Lézard n'ait le temps de viser, je me jetai au sol sur le côté comme un derviche goûteur de moquette. Trois coups de feu fendirent l'air à l'endroit où

j'étais à la seconde précédente, et je tendis mon bras armé, verrouillai mon poignet et vidai mon canon court dans la poitrine de Lézard. Sous l'impact, il rebondit en arrière, et derrière les échos des coups de feu, j'entendis les longs hurlements perçants de Cora.

J'avançai en trébuchant jusqu'au Lézard. Il était en train de passer l'arme à gauche, il saignait par trois blessures, incapable d'appuyer sur la gâchette du.45. Il trouva assez de pêche pour me faire ses adieux en m'adressant un majeur faiblard, et lorsque le doigt fut à mi-course, je posai le pied à l'endroit du

cœur et appuyai, écrasant un reste de vie qui disparut avec l'explosion de ses artères. Quand il eut fini de gigoter, je tournai mon attention vers Cora, debout près du canapé, en train de pousser un nouveau hurlement.

J'étouffai son cri en la clouant contre le mur d'une main sur la gorge et dis d'une voix sifflante :

– Questions-réponses : dis-moi ce que je veux savoir et tu te casses. Essaie de me baiser et je te trouve de la came dans le sac à main avant d'aller raconter au procureur que tu la revends aux mômes de la maternelle.

Je relâchai ma prise.

– Première question : où est ma voiture ?

Cora se frotta le cou. Je sentais le flot d'obscénités qui s'accumulaient dans sa bouche et lui démangeaient la langue. Toute sa furie passa dans son regard lorsqu'elle dit :

– Derrière, dehors. Le garage.

– C'est Simpkins et le refroidi qui braquaient les magasins de spiritueux de West Adams ?

– Oui, acquiesça Cora, le regard rivé au sol. Lorsqu'elle releva la tête, le

regard était plein de ce dégoût de soi qui est la marque de la balance fraîchement convertie.

– Mc Carver, le mec du syndicat, c'est lui qui a eu l'idée du braquage du train ?

Nouveau signe de tête affirmatif.

Je décidai de ne pas mentionner la présence probable de Billy Boyle dans le train et demandai :

– Qui finance ? L'achat des armes et des uniformes ?

– Le fric des magasins servait à ça, et y'a eu aussi ce richard qui a avancé du pognon.

Et maintenant, la grosse question :

– À quelle heure le train quitte-t-il la gare de l'Union ?

– Dans une demi-heure, dit-elle après avoir consulté sa montre.

Je trouvai un téléphone dans le couloir et appelai la salle de brigade de la division centrale ; je dis à Georgie Caulkins d'envoyer tous les agents disponibles, en civil et en uniforme, à la gare de l'Union parce qu'un *Super Chief* réservé par l'armée, sur le point de quitter Frisco, allait se faire attaquer par une bande de Nègres et de Blancs

déguisés en soldats et en porteurs. Je baissai la voix pour que Cora n'entende pas et lui demandai de retenir un lieutenant d'intendance, un Noir du nom de William Boyle, comme témoin matériel, puis je raccrochai avant de lui laisser le temps de dire autre chose que « Seigneur ! ».

Cora fumait une cigarette quand je revins dans le salon. Je ramassai mon étui d'insigne au sol et j'entendis des sirènes qui s'approchaient.

– Viens, lui dis-je. Tu ne veux quand même pas te retrouver ici quand les poulets vont se pointer !

Cora balançait sa cigarette d'une pichenette sur le macchabée avant de lui allonger un coup de pied pour faire bonne mesure. Nous partîmes.

\*

\* \*

Je passai en code trois jusqu'au centre-ville. L'adrénaline avait éliminé les restes de morph dans mon organisme et la colère était suffisante pour me faire oublier toutes les douleurs de mon corps. Cora était assise aussi loin de moi qu'il était possible sans se pendre à la fenêtre, et elle n'eut pas un battement de cils au bruit de la sirène. Je commençais à bien

l'apprécier et décidai de truander mon rapport d'arrestation pour lui épargner toutes les emmerdes.

– Tu veux bouder ou tu veux survivre ?  
lui demandai-je à l'approche de la gare de l'Union.

Cora cracha par la fenêtre et serra les poings.

– Tu veux passer à la fouille à poil à la prison de la ville entre les mains de matrones gouines ou bien tu veux rentrer chez toi ?

Elle serra les poings plus fort ; les jointures en étaient aussi blanches que ma

peau.

– Tu veux que Vaudou descende Billy Boyle ?

Ça, ça attira son attention.

– Quoi ?

Je regardai de profil le visage de Cora qui avait pâli.

– Il se trouve dans le train. Penses-y quand on arrivera à la gare et qu'une tapée de flics te demandera de cafter tes potes.

Elle se recula de la fenêtre et me posa l'éternelle question que posent les

truands, depuis l'époque où les patrouilles se faisaient à dos de dinosaure.

– Pourquoi vous faites un boulot aussi merdique ?

Je l'ignorai et dis :

– Cafte. C'est dans ton intérêt.

– C'est à moi de décider. Répondez-moi.

– Répondre à quoi ?

– Pourquoi vous faites...

– T'as déjà la réponse toute prête, dis-je en l'interrompant, alors c'est à toi de

me le dire.

Cora commença à faire le décompte sur ses doigts en se penchant vers moi pour que je puisse l'entendre malgré la sirène.

– Un, vous vous êtes dit qu'vot' carrière de boxeur, al s'ra finie à trente balais, alors z'avez trouvé un gentil p'tit boulot et une retraite pépère ; deux, les grosses légumes chez les flics, elles adorent avoir des joueurs de ballon et des boxeurs à portée de main pour leur faire d'la lèche – comme ça, c'est vous en premier qu'avez les boulots peinarads ; trois, z'aimez ça, cogner sur les gens, et le travail de police, c'en est plein ; quatre,

vot'insigne y dit, Division des Mandats et Recherches, et je sais que les flics aux Mandats, y délivrent les convocations pour le tribunal et y font de la récup'd'impayés en rab, alors je sais bien qu'vous vous faites plein de pognon en plus. Cinq...

Je levai les bras en caricature d'abandon car j'avais l'impression d'avoir reçu quatre directs bien secs de Billy Conn et je ne cherchais pas à en encaisser un cinquième mal ajusté.

– T'en as dans le crâne, mais tu oublies de dire que je travaille comme briseur de grèves chez Firestone et que je touche une

ristourne quand je dénonce les dos mouillés à la police des Frontières.

Cora remit en place le nœud de ma cravate minable.

– Eh, mon chou, un coup c't'un coup, vot'pognon, faut vous le preniez où vous le trouvez. J'ai fait des trucs que je suis pas particulièrement fière, et...

– C'n'est pas c'que j'veux dire ! lui criai-je.

Cora se recula jusqu'à la fenêtre et dit :

– Oh ! si, c'est ça, monsieur le policier.

J'étais en colère, en colère parce que je perdais, et je fis ce que j'avais toujours fait quand je sentais arriver la défaite ; j'attaquai :

– Arrête tes conneries. Arrête tes conneries avant que j'oublie que tu commençais à bien me plaire.

Cora agrippa le tableau de bord à deux mains, les jointures toutes blanches, avant de fixer le regard au-delà du pare-brise. La gare de l'Union apparut, et comme je me rangeais dans le parc de stationnement, je vis une douzaine de voitures pie et de berlines banalisées près de l'entrée principale ; les échos

incompréhensibles d'ordres aboyés au porte-voix résonaient dans l'air pendant que je coupais ma sirène, et derrière les voitures de police, j'entrevis des hommes en civil, le fusil anti-émeute pointé vers le sol.

J'épinglai mon insigne à la veste et dis :

– Dehors.

Cora sortit en trébuchant et se retrouva sur le trottoir, les jambes en coton. Je sortis à mon tour et l'agrippai par le bras pour la traîner-pousser tout le long du chemin jusqu'au cœur du chahut. À notre

approche, un pied-plat nous aligna de son.38 avant de demander :

– Sergent Blanchard ?

– Ouais, répondis-je avant de lui remettre Cora en ajoutant : c'est un témoin matériel, soyez gentil avec elle.

Le jeunot acquiesça et je longuai deux voitures pie, pare-chocs contre pare-chocs, pour me retrouver au milieu de la plus incroyable scène de fouille à corps qu'il m'ait été donné de voir.

Des Noirs en uniforme de porteurs, des Blancs en kaki de l'armée étaient étendus face contre le trottoir, vestes et chemises

relevées jusqu'aux épaules, pantalons et caleçons baissés aux genoux. Des flics en uniforme se répartissaient la fouille pendant que des agents en civil collaient le canon de leur fusil à pompe calibre.12 contre la tête des suspects. Un tas de pistolets et de canons sciés confisqués gisaient à bonne distance. Les hommes au sol protestaient tous de leur innocence ou alors hurlaient des obscénités, et chaque flic avait la détente qui lui démangeait sous le doigt.

Vaudou Simpkins et Billy Boyle n'étaient pas parmi les six suspects. Je regardai aux alentours à la recherche de

visages de flics familiers et vis Georgie Caulkins près de l'entrée principale de la gare, debout à côté d'une civière tendue d'un drap. Je courus jusqu'à lui et dis :

– Alors, qu'est-ce que tu as, patron ?

Caulkins écarta le drap du bout du pied révélant les restes d'un homme de race noire d'une quarantaine d'années.

– Le Négro, c'est Léotis Mc Carver, dit Georgie. Honnête citoyen de couleur. Gros ponton de la Fraternité des Porteurs de WagonsLits. Un honneur pour sa race. Y s'est collé un.38 contre la tempe et

s'est fait sauter la cervelle quand il a vu arriver les voitures pie.

Je surpris une étincelle dans le regard du vieux lieutenant et dis :

– Vraiment ?

– C'est pas à un vanneur que je peux raconter des vanes, dit Georgie dans un sourire. Mc Carver est sorti en agitant un mouchoir blanc, et un connard de bleusaille lui a fait bouffer son râtelier. Ça mérite une citation, tu ne crois pas ?

Je baissai les yeux sur le macchabée et vis que la balle était entrée en plein entre les deux yeux.

– Donne-lui une médaille de tireur d'élite et un boulot derrière un bureau avant qu'il ne plombe un innocent. Et pour Simpkins et Boyle ?

– Partis, dit Georgie. Quand on est arrivés, on ne savait pas reconnaître les vrais porteurs et les vrais soldats des braqueurs, alors on a mis le filet sur toute la place et alpagué tout le monde. On a retenu tous les lieutenants noirs authentiques – ça faisait deux mecs – avant de les laisser repartir quand on a vu que c'était pas ton mec. Simpkins et Boyle se sont probablement enfuis au milieu de la cohue. On a volé une voiture

à l'autre bout du parking – un brave citoyen a dit qu'il avait vu un négro en costume de porteur qui cassait une vitre. C'était probablement Simpkins. Le numéro de plaque a été diffusé ainsi qu'un avis de recherche à toutes les unités. Le négro en question, c'est déjà de la viande froide.

Je songeai à Simpkins en train d'invoquer la protection des divinités vaudou et dis :

- Je pars à sa poursuite.
- Tu me dois un rapport sur tout ça !
- Plus tard.

– *Tout de suite !*

– Plus tard, *Monsieur*, dis-je avant de retourner auprès de Cora au pas de course, avec l'écho du « tout de suite » de Georgie derrière moi. Lorsque j'arrivai à l'endroit où je l'avais laissée, elle n'était plus là. En regardant aux alentours, je la vis à quelques mètres de là, attachée par des menottes au pare-chocs d'une voiture pie. Un groupe d'uniformes bleus s'esclaffaient à grand bruit devant elle, ce qui me mit en furie.

J'approchai. Une bleusaille particulièrement blancbec régala le reste du groupe de son compte rendu sur

le décès de Leonis Mc Carver. Tous quatre se mirent au garde-à-vous lorsqu'ils me virent approcher. J'attrapai le conteur par sa cravate et l'entraînai à l'arrière de la voiture.

– Défais ses menottes, lui dis-je.

La bleusaille essaya de se dégager. Je tirai la cravate jusqu'à me trouver nez à nez avec lui et je sentis son haleine chargée de Sen-sen.

– Et excuse-toi !

Le même rougit et je retournai à ma voiture banalisée. Je l'entendis qui marmonnait dans mon dos, puis je sentis

une tape sur mon épaule. Cora était là, souriante.

– Je vous en dois une, dit-elle.

– Monte, dis-je en montrant le siège passager. C'est aujourd'hui que je règle mes comptes.

Le trajet de retour vers West Adams fut alimenté à parts égales par l'énergie de mes nerfs à cran et le baratin ininterrompu de Cora sur ses amours et ses fredaines criminelles. J'avais assisté à cette scène-là des dizaines de fois auparavant. Un flic apporte son soutien à un prisonnier contre un autre flic, par

principe ou parce que l'autre flic est un couillon, et le prisonnier prend ça pour un signe d'affection et de respect avant de se lancer dans un récit de son existence aussi détaillé qu'une carte routière pour en justifier tous les mauvais virages parce qu'il veut être l'égal du flic en termes de morale. Le récit par Cora de son amour pour Billy Boyle à l'époque de ses braquages, sa glissade pour finir en maison pendant qu'il était en prison, et son reste de béguin pour Wallace Simpkins étaient prévisibles, avec toute la mièvrerie nécessaire. Je me trouvai de plus en plus gêné par ses « vous pigez ? »

et ses tapes sur mon bras, et si je n'avais pas eu besoin d'elle comme guide touristique de Nègrevillela-Haute, je l'aurais renvoyée de la voiture à coups de pied à sa vie d'antan. C'est alors que le monologue prit un tour intéressant.

Lorsque Billy Boyle avait été relâché de Chino, il avait eu une semaine de liberté à L.A. avant son incorporation dans l'armée, semaine qu'il avait passée à chercher Cora. Il l'avait retrouvée accro à l'éther, au milieu de ses visions vaudou, à la Casbah de Minnie Roberts, où elle était connue par les clients comme Coroloa, la Reine-Esclave africaine. Il la

sortit de là, lui fit larguer la came à coups de bains de vapeur et d'injections de vitamines B12 avant de la laisser tomber pour aller combattre pour l'Oncle Sam. Quelque chose se brisa dans le cerveau de Cora au départ de Billy et, toujours amourachée de Wallace Simpkins, elle se mit à lui écrire à Quentin. Connaissant son goût pour le vaudou, elle lui fit passer en douce des photos d'elle en reine-esclave à la Casbah, et ils entamèrent une correspondance juteuse. Entre-temps, Cora trouva du travail dans les boîtes de loterie de Mickey Cohen, dans le quartier sud, et tout avait l'air de

baigner dans l'huile. Puis Simpkins sortit du Grand Q, les fantasmes sexuels vaudou se transformèrent en une réalité sans attrait, et l'Homme Vaudou en personne retourna à ses braquages en exploitant les relations de Cora dans la pègre blanche.

Lorsque Cora eut terminé son récit, nous étions aux abords de Nègreville-la-Haute. Le soir tombait ; la température devenait plus agréable ; les enseignes au néon des boxons de Western Avenue commençaient juste à s'éclairer. Cora alluma une cigarette et dit :

– Toute la famille de Billy, elle est du coin. S'y cherche une planque ou des

thunes pour sa cavale, y se fera les clubs de West Jeff. Wallace montrerait pas sa sale gueule dans le coin, à moins qu'y cherche Billy, c'qui, j'dois dire, est plus que certain. Je...

Je l'interrompis.

– Je croyais que Billy venait d'une famille de caves régulières. Il n'irait pas les voir ?

Le regard de Cora me signifiait clairement que j'étais un imbécile de première.

– Y'a pas de familles régulières dans le coin, sauf celles qui travaillent comme

domestiques. West Adams a été bâti sur le trafic d'alcool, mon coco. Des Noirs qui vendaient du tord-boyaux de Blancs à d'autres Noirs, et s'en mettaient plein les fouilles avant d'aller investir chez les Blancs. La famille à Billy, elle transportait la goutte quand j'avais encore des tresses. Y sont respectables aujourd'hui, et ils le détestent pasqu'il a été au trou. Y va aller dans les clubs pour se faire avancer du blé, vous en faites pas.

Je pris à gauche sur Western, direction Jefferson Boulevard.

– Comment sais-tu tout ça ?

– Je suis de la Haute, mon coco, de Nègrevillela-Très-Haute.

– Alors pourquoi t'accroches-tu à cet accent de b'av'nèg'?

– Et moi qui croyais que je parlais comme Lena Home, dit Cora en riant. V'là pourquoi, mon p'tit loup. Une femme noire diplômée en droit, on l'appelle « bougnoule ». Une fille noire avec des talons de dix centimètres et une lame dans son sac, on l'appelle « poupée ». Vous pigez ?

– Je pige.

– Non, vous ne pigez pas. Arrêtez la voiture, le club de Tommy Tucker est dans le prochain bloc.

– Oui, m’dame, répondis-je en me rangeant. Cora sortit la première et passa le coin en se balançant sur ses talons, après m’avoir lancé par-dessus l’épaule, « j’entre ». J’attendis sous une enseigne au néon violette qui annonçait « Tommy Tucker et sa Salle de Jeux ». Cora ressortit cinq minutes plus tard, en disant :

– Billy est passé y’a une demi-heure. Il a tapé le barman de vingt sacs.

– Simpkins ?

– On l’a pas vu, dit-elle en secouant la tête.

– Allons l’attraper, dis-je en pointant un doigt vers la voiture.

Les deux heures qui suivirent, nous prîmes la piste de Billy Boyle à travers Nègreville, de boîte en boîte. Cora entrait et obtenait le renseignement, pendant que je faisais tapissierie dehors, arme dégainée, collée contre la jambe, attendant qu’un tueur vaudou et sa mitraillette me prennent en ligne de mire et tirent. Ses tuyaux étaient toujours les

mêmes : Boyle était passé vite fait, avait fait impression dans ses fringues de l'armée et s'était fait refiler du blé en vitesse à cause de sa réputation avant de ressortir pratiquement au pas de course. Et personne n'avait vu Wallace Simpkins.

À 11 heures du soir, je me retrouvais sous la marquise de Chez Hank et son Coin de l'Épate, épuisé, des fourmillements dans tout le corps. De jeunes Noirs fils de bourgeois passaient et repassaient en voiture en agitant de petits drapeaux américains par les fenêtres arrière, encore tout survoltés à l'idée que la guerre était finie. Hommes

comme femmes, ils avaient tous des têtes de photos anthropométriques et j'avais la gâchette enfoncée à mi-course en sachant pourtant bien, sacré bon Dieu, que ça ne pouvait pas être *lui*. Le séjour de Cora chez Hank durait trois fois plus longtemps que ses précédentes visites et lorsqu'une voiture pétarada, je mis en joue la vieille dame qui conduisait ; je compris alors que Nègreville serait plus en sécurité si je quittais la rue et entrais pour voir ce qui retenait Cora.

L'intérieur du Coin de l'Épate était égyptien : papier de soie sur les murs avec momies et pharaons en relief,

pyramides en papier mâché autour de la piste de danse, et un bar tout en longueur en forme de crypte renversée sur le flanc. La clientèle était plus contemporaine : Nègres en costumes croisés et femmes en robes du soir qui lancèrent un regard désapprobateur à mes vêtements chiffonnés et ma barbe de deux jours et demi.

Je les ignorai et reluquai autour de moi à la recherche de Cora. En vain. Sa robe rose tachée serait ressortie comme une balise lumineuse au milieu de tout ce chic de la haute, car toutes les femmes arboraient blanc crémeux et noir à

paillettes. Je sentis la panique me gagner lorsque j'entendis, déformée par le bebop, la voix suppliante de Cora derrière la piste de danse.

Je me frayai un chemin au milieu des bambochards, des danseurs et de trois pyramides pour aller jusqu'à elle. Elle se tenait près d'un phonographe, en train de gesticuler face à un Noir en pantalon de toile et veste en poil de chameau. L'homme était installé dans un fauteuil pliant, tour à tour admirant ses ongles manucurés et regardant Cora comme s'il s'agissait d'une moins que rien.

La musique atteint son crescendo ; l'homme me sourit ; les supplications de Cora furent noyées par les saxos, les trombones et la batterie pris de folie. Je me revis aux jours de la Légion – coups du lapin et coups de coude, en raclant les lacets de mes gants dans les coupures de l'autre pendant les corps à corps. Ces deux derniers jours se bousculèrent dans ma tête et je renversai le phonographe d'un coup de pied. Le sextet de Benny Goodman explosa pour faire place au silence ; je pointai mon flingue sur l'homme et dis :

– Parlez, tout de suite.

Des cris s'élevèrent de la piste de danse, et Cora s'appuya contre une pyramide effondrée. L'homme lissa le pli de son pantalon et dit :

– L'ancien béguin de Cora est passé il y a environ une demi-heure, en me suppliant. J'ai refusé, parce que je respecte mes origines et que je hais les donneurs. Mais je lui ai parlé d'un vieil ami commun – un jobard à l'oseille facile. Un autre béguin de Cora est passé il y a environ dix minutes, en demandant après béguin numéro un. Comme s'il avait une dent contre lui. Je l'ai envoyé au même endroit.

– Où ? demandai-je d'une voix rauque qui résonna comme désincarnée à mes propres oreilles.

– Non, dit l'homme. Mais vous pouvez vous excuser, Monsieur l'agent. Faites-le, et je ne parlerai pas de votre conduite à mes bons amis Mickey Cohen et l'inspecteur Waters.

Je fourrai l'arme dans ma ceinture et sortis un vieux Zippo que j'utilisais pour allumer les cigarettes des suspects. Je l'allumai et le plaçai à quelques centimètres d'une pile de tentures en brocard.

– Vous vous souvenez du Coconut Grove ?

– Vous n’oseriez pas, dit-il, et j’approchai la flamme du tissu. Il prit feu instantanément, et la fumée s’éleva jusqu’au plafond. Les clients hurlaient « Au Feu ! » dans le club. Le brocard n’était plus qu’un tas de cendres lorsque l’homme hurla « John Downey ! », avant d’arracher sa veste en chameau et de la lancer sur les flammes. J’attrapai Cora et la tirai derrière moi pour traverser la salle en distribuant coups de lapin et coups de coude aux fêtards paniqués afin de m’ouvrir un chemin. Une fois sur le

trottoir, je vis que Cora sanglotait. Je lui caressai les cheveux et murmurai d'une voix rauque :

– Qu'est-ce qu'il y a, petite ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Il fallut un moment à Cora pour qu'elle retrouve sa voix, mais lorsqu'elle parla, ce fut du ton d'un professeur d'université :

– John Downey est mon père. C'est quelqu'un de très important par ici, et il hait Billy parce qu'il croit que Billy a fait de moi une putain.

– Où habite-t... ?

– Arlington et Country Club.

En moins de cinq minutes, nous étions sur place. C'était Nègreville-la-Haute, la Très-Haute – résidences Tudor, castels français et villas mauresques avec pelouses en terrasses. Cora m'indiqua une demeure style plantation sudiste et dit :

– Allez jusqu'à la porte de service. Le jeudi, c'est le soir de congé de la bonne, et personne ne vous entendra si vous frappez à l'entrée.

J'arrêtai la voiture de l'autre côté de la rue et cherchai d'autres véhicules qui

n'étaient pas dans la note. Ne voyant rien que Packard, Caddy et Lincoln nichées dans les allées, je répondis :

– Planque-toi. Ne bouge pas, quoi que tu vois ou entendes.

Cora acquiesça en silence. Je sortis et courus jusqu'à la plantation, en sautant au passage une clôture basse en fer, gardée par un jockey en métal blanc, avant de fouler une longue allée à voitures. Rires et applaudissements s'élevaient de la résidence voisine, séparée par une haute haie de la demeure des Downey. Les bruits d'allégresse couvrirent mon

approche et je commençai à regarder par les fenêtres.

Debout sur la pointe des pieds, j'avancais lentement vers l'arrière de la maison et vis des pièces tapissées de tentures murales et de gravures de chasse. Le visage à quelques centimètres du carreau, je cherchais du regard des ombres en mouvement et tendais l'oreille, en me demandant pourquoi tout était éclairé à près de minuit.

C'est alors que je fus assailli par des voix anonymes provenant de la fenêtre suivante. Je me collai dos au mur et vis que la fenêtre était entrouverte pour

l'aération. Je prêtais l'oreille vers l'ouverture et écoutai :

– ... et malgré tout l'argent que j'avais versé pour le coup, il a fallu que vous attaquiez ces magasins de spiritueux ?

Le ton me fit penser à un ministre du culte noir, gentiment outré par les brebis galeuses de son troupeau, en train de les réprimander. Je m'armai de courage dans l'attente de la voix dont j'étais sûr qu'elle allait répondre.

– J'ai le sang vif, Monsieur Downey, comme vous avez dû avoir quand z'étiez jeune à passer la goutte en fraude. Ce flic,

il a dû réussir à se barrer, en faisant cracher le morceau à Cora et Blanc-Mec. L'a fait foirer un joli coup, mais on peut encore s'en tirer sans casse. À part moi, y'avait que Mc Carver à savoir qu'c'était vous aux cordons de la bourse, et il est canné. Billy c'est c'ui qu'vous vouliez voir mort, et y va se pointer bientôt. Alors je le surine, et j'largue son corps dans un coin, et personne y saura qu'il est venu ici.

– Vous voulez de l'argent, si je ne me trompe ?

– Cinq bâtons, ce serait au poil, je me perds dans la nature, et p't'êt bien que

quand le flic y recommencera à se sentir en sécurité, je r'viendrai pour lui et j'le surine. Ça me paraît...

Des applaudissements venus de la grande maison voisine couvrirent la voix de Simpkins. Je sortis mon flingue et retrouvai un peu de tripes au ventre, car je savais que ma seule chance était d'abattre dans le dos le fils de pute qui se trouvait là. J'entendis de nouveaux applaudissements et des cris de joie qui saluaient la fin du règne du maire Bowron avant que ne retentisse à nouveau la voix de baryton prêcheur de John Downey :

– Je veux le voir mort. Ma fille traîne avec des Blancs minables. C'est une putain et il...

Un hurlement retentit dans mon dos et je me plaquai au sol à l'instant où une salve de mitraillette faisait voler la fenêtre en éclats. Une autre rafale abattit la haie et la fenêtre voisine. Je me collai dos au mur et me relevai alors que le canon de la mitraillette se posait contre le rebord de fenêtre à quelques centimètres de moi. Lorsque les flammes et une nouvelle volée de balles jaillirent du canon, j'enfonçai mon 38 à l'aveuglette et tirai six fois au niveau du ventre. La

mitraillette envoya une dernière volée réflexe dans les airs, et lorsque je me plaquai une nouvelle fois au sol, je n'entendis plus que le bruit des hurlements chaotiques en provenance de l'autre maison.

Je rechargeai accroupi avant de me relever et d'inspecter le carnage à travers les deux fenêtres de la résidence. Wallace Simpkins gisait, mort, sur le tapis persan de John Downey et j'aperçus, en travers de mon champ de vision, une bannière du Club démocrate de West Adams zébrée de sang. En voyant un cadavre de femme, les bras en

croix sur une table ancienne, je me mis à hurler à mon tour, entrai en m'aidant des coudes dans la tanière de John Downey et ramassai la mitraille. Les poignées me brûlèrent les mains, mais ça m'était égal ; je vis les visages de tous les boxeurs contre lesquels j'avais connu la défaite, mais ça m'était égal ; j'entendis des grenades m'exploser dans le cerveau, heureux qu'elles fussent là pour mettre à mort tous les hurlements innocents. Guidé par le canon de ma mitraille, je parcourus la maison.

Mes cinq sens s'étaient concentrés dans mes yeux et mon doigt sur la gâchette. Un

bruissement de vent dans les rideaux et je fis sauter le mur en morceaux ; j'aperçus mon propre reflet dans un miroir au cadre doré et je me fis exploser en éclats de verre. C'est alors que j'entendis une femme qui gémissait, « Papa, papa, papa ». Je laissai tomber la mitraille et courus jusqu'à elle.

Cora était à genoux sur le plancher du vestibule, en train de plonger son surin dans le corps d'un homme qui devait être son père. L'homme gémit d'une voix basse de baryton et essaya de tendre les bras comme pour l'enlacer. Le « Papa » de Cora se fit de plus en plus faible,

jusqu'à ce que leurs deux voix ne semblent plus faire qu'une même harmonie. Lorsqu'elle laissa le mourant la prendre dans ses bras, je leur laissai un moment avant d'arracher Cora à son père et de la traîner dehors. Elle s'effondra dans mes bras, et pendant que les lumières s'allumaient partout dans un bruit de sirènes convergeant de toutes parts, je l'emportai jusqu'à ma voiture.

# Coup de passion

Avant Pearl Harbor et la grande peur jap, la fenêtre du salon m'offrait, la nuit venue, une vue superbe : Hollywood Boulevard illuminé de néon, flancs de collines obscures, faisceaux croisés des projecteurs de cinéma dans le ciel qui venaient annoncer la toute dernière cérémonie d'ouverture chez Grauman ou aux Pantages. Aujourd'hui, trois mois après ce jour d'infamie – black-out en vigueur, avec des escadrilles de Zéros japs qu'on s'attendait à voir débarquer pratiquement à tout moment – je ne réussissais plus à distinguer que des silhouettes d'immeubles et les lueurs

rouge cerise de rôdeuses occasionnelles. Le couvre-feu de vingt-deux heures m'empêchait de bosser de nuit sur des affaires de divorce, et parce que j'avais foiré ma dernière enquête pour Bill Malloy du bureau du procureur, je pouvais faire une croix sur le laissez-passer de couvre-feu, privilège de la charge d'adjoint spécial. Le boulot était au plus bas, les factures au plus haut, et d'avoir bousillé ma surveillance de Maggie Cordova me faisait tout le temps penser à Lorna, à creuser les sillons de son enregistrement de *Prison d'Amour*

pour le transformer à force en papier de verre.

*Prison d'Amour*

*Le Ciel autour*

*Je sens ton corps comme un gant de velours...*

Je me préparai un nouveau rye et soda et repassai le disque une nouvelle fois. Je reluquai la rue à travers une fente dans les rideaux ; je me mis à penser à Lorna et Maggie Cordova jusqu'à ce que leurs deux histoires se fondent dans ma mémoire.

Lorna Kafesjian.

Chanteuse de bistrot de second ordre – des poumons de premier ordre, des numéros de clubs de troisième ordre parce qu'elle insistait pour interpréter ses propres mélodies. Je l'avais rencontrée lorsqu'elle m'avait engagé pour tenter de mettre le holà aux avances persistantes d'une riche gouine hommasse qui avait joué au voyeur avec elle à Malibu Beach – Lorna, maillot de bain roulé à la taille, poitrine exposée pour un bronzage intégral du décolleté afin de mettre en

relief la longue robe blanche qu'elle portait toujours sur scène. La gouine faisait expédier à Lorna un cent de roses par jour, roses rouges à longues tiges accompagnées de petits mots qu'elle signait de son nom de plume d'amour : « Ta langue de Feu ». Je mis le holà à ses poursuites amoureuses fissa ; j'allai reluquer de près la collante Mœurs de la langue en question, et refilai le tuyau à Louella Parsons – une nana de la haute avec des relations, richement mariée, portée sur le broutage de chatte avec un faible pour les canaris de boîte de nuit, c'était du gibier de premier choix pour le

*Herald* quatre étoiles. Je dis à Louella : elle laisse tomber, vous ne publiez pas ; elle persiste, et vous y allez. J'eus une petite entrevue avec la Langue ; je mis les poucettes à son Nègre garde du corps lorsque *lui* se fit insistant. Lorna se montra reconnaissante, et me composa la chanson-passion d'entre toutes les passions, sucrée et sentimentale – et ce fut moi qui me fis insistant.

La flamme brûla par les deux bouts pendant près de quatre mois. De janvier à mai 38, c'était moi, le Monsieur du Premier Rang, admirateur toujours présent, pendant que Lorna tournait au

Katykid Klub, au Bido Lito's, au Nid de Malloy, et une tapée d'autres rades à la limite de Nègreville. Fin de tour de chant à deux heures du mat, puis direction sa piaule ; de longues matinées, de longs après-midi passés au lit, les affaires que je négligeais, les clients que je laissais en carafe pendant que je vivais un titre d'un morceau de Duke Ellington : « J'l'ai dans la peau, et c'est pas du gâteau. » Ce fut Lorna la première qui se libéra de l'enchantement ; elle vit que j'étais prêt à larguer ma vie aux oubliettes pour être auprès d'elle. Elle en eut la trouille, elle me vira de force ; je jouai l'amoureux

transi à la porte des coulisses jusqu'à ce que je me dégoûte moi-même et qu'elle me largue là pour foutre le camp Dieu sait où, en me laissant pour seul héritage quelques trémolos tendres d'une voix de contralto, gravés sur la cire noire.

Lorna

De Lorna à Maggie

Voici comment Maggie arriva dans ma vie :

Deux semaines auparavant, Malloy m'avait coopté comme membre de l'équipe du bureau du procureur. À la suite du braquage de la banque, il ne savait plus où donner de la tête, un vrai chambard, et il avait besoin d'un mec doué pour couvrir des planques ; qui plus est, un comité de citoyens avait rajouté de l'oseille à la clé comme récompense. La

Bank of America sur Nord Broadway et Alpine s'était fait attaquer, deux connards – deux Blancs, avec pour l'un, des cicatrices *outrées* sur le visage – avaient descendu trois gardes armés et s'en étaient tirés comme une fleur. Quelques témoins oculaires avaient fourni des descriptions des cambrioleurs, puis – vlan – le lendemain, un témoin, une mamie jap de soixante-treize balais sur le point d'être agrafée pour être internée en résidence surveillée, s'était fait assaisonner – double vlan – alors qu'elle se dirigeait vers l'épicerie du coin, son petit toutou en laisse. La Balistique du

LAPD avait comparé les balles aux cachous extraits des macchabées de la banque : correspondance en tous points.

On avait fait appel à Malloy. Il mit sur pied une théorie. L'un des témoins oculaires était de mèche pour le cambriolage ; les braqueurs avaient repéré les adresses des autres témoins et décidé de les descendre pour camoufler leur mec à eux. Malloy dressa un filet autour des trois témoins restants : deux Monsieur-tout-le-monde, Dan Doherty et Bob Rosconere – deux caves bien réguliers, boulot pépère et sans éclat, sans relations criminelles connues – et

Maggie Cordova – chanteuse de boîte de nuit, tombée deux fois pour possession et vente de marijeanne.

Maggie C. faisait figure de première suspecte ; elle se dopait grand H et mariejeanne, la rumeur voulait qu'elle eût financé ses études musicales en s'envoyant en l'air en série, et elle avait tiré ses deux ans à Tehachapi en jouant le coup à la dure de dures. Sans être prévenus du danger qu'ils couraient, Doherty et Rosconere avaient été désignés comme appâts, et se trouvaient filés par des gens du bureau du procureur qui ne les lâchaient pas d'une semelle.

Malloy s'était dit que ma passion toujours brûlante pour Lorna K. m'offrait un avantage, une perception plus grande du comportement des petites roucouleuses en mal d'errance et il m'avait expédié sur la piste de Maggie, une petite filochette à distance, dans l'espoir qu'elle s'attirerait quelques balles inamicales si ce n'était pas elle qui avait repéré le coup, ou qu'elle me conduirait aux braqueurs dans le cas contraire.

Je trouvai Maggie pronto – petit coup de fil à un employé de book qui était en dette avec moi – et une heure plus tard, je sirotais un rye et soda dans un salon de

pokerino à Gardena. La femme était une blonde cendrée un peu lourde en robe longue à sequins, à manches longues, probablement pour cacher ses traces de piqûres. Elle avait un air vaguement familier, comme ces actrices de films porno qui vous faisaient bander dans votre jeunesse. Le regard était sans éclat, les paupières tombantes, et les mouvements de microphone sur scène saccadés et pleins de tics. Elle ressemblait à une camée qui aurait passé ses meilleures années au septième ciel et se retrouvait incapable de jamais se réadapter à la vie sur terre.

J'écoutai Maggie massacrer *I Can't Get Started, The Way You Look Tonight* et *Blue Moon* ; elle cogna de sa chatte le pied de micro et personne ne siffla. Elle chanta *Serenade in Blue* complètement faux, et un gugusse deux tables plus loin lui balança une poignée d'olives de martini. Elle adressa au public un doigt bien raide, reçut une salve d'applaudissements, et attaqua avec vigueur le début de *Prison d'Amour*.

Je restai là, assis, transfiguré. Je fermai les yeux en prétendant que c'était Lorna. Je m'obligeai à ne pas m'interroger plus avant sur la manière dont cette camée

pathétique et sans talent avait pu mettre la main sur une chanson qui avait été écrite exclusivement pour moi. Maggie y alla de sa façon jusqu'au bout des cinq couplets, et la chanson parvint presque à donner l'illusion que la voix était bonne. J'étais en train d'arracher la longue robe de Lorna, sa robe d'un blanc de neige et je me plongeais en elle lorsque la musique s'arrêta et les lumières se rallumèrent.

Et Maggie avait pris la tangente, direction TailleLa-Ville. J'essayai sa loge, le bar, le casino. J'obtins les coordonnées de sa voiture auprès du service des cartes grises, et n'aboutis à

rien. Je giflai un croupier à l'allure de camé, qui me fournit l'adresse de Maggie, et trouvai sa crèche vide et nettoyée de fond en comble. Je me transformai alors en derviche frénétique, à cingler les visages arme au poing, à tabasser tout ce qui bougeait, les mains garnies de coups-de-poing en laiton, et je mis en l'air tout le Gardena Strip. Je réussis à obtenir une piste à moitié potable sur une radasse avec laquelle Maggie avait jadis fait la pute ; la femme me colla une dose de laudanum, me nettoya les poches et m'abandonna à Vape-City, gibier de choix comme poire bien mûre pour le

groupe de gros bras des services de police de Gardena. Lorsque je descendis de mon huitième ciel dans une cage à poivrots qui puait le dégueulis, Bill Malloy se tenait au-dessus de moi avec sa récolte de petites bontés : on m'avait inculpé de six accusations d'agression avec violence, une de coups et blessures et deux de violation de domicile avec effraction. Maggie Cordova était absolument introuvable ; les autres témoins oculaires étaient en détention préventive aux fins de protection. Bill lui-même n'était plus chargé de l'affaire de la banque, il était affecté

temporairement à la Brigade des étrangers, avec pour boulot de rameuter les Japs, grand rassemblement du troupeau à parquer qui ne prendrait fin que le jour où l'Oncle Sam filerait à Hirohito le gros coup, là où ça faisait le plus mal. Mes services n'étaient plus requis par le bureau du procureur et mon laissez-passer nocturne, sauf-conduit pendant le couvre-feu, était révoqué jusqu'à ce que quelqu'un trouve le moyen de geler les neuf accusations criminelles qui s'étaient accumulées contre moi...

J'entendis qu'on frappait à la porte, regardai par la fenêtre et vis, dans un

clignotement de leurs rouges, une voiture de patrouille rangée près du trottoir. Je pris mon temps pour allumer les lumières, en me demandant si c'était des mandats et des menottes qui m'attendaient derrière la porte, ou bien quelqu'un qui venait peut-être m'offrir un marché. De nouveaux coups à la porte – à un rythme familier. Malloy à minuit.

J'ouvris la porte. Malloy était venu en renfort d'un flic à muscles qui ressemblait à un réfugié sorti du mauvais côté d'une chaîne de forçats du Mississippi : grandes oreilles, crâne plat à cheveux blonds, yeux porcins, et un

costume trop étriqué pour le genre de corps qu'on s'attend à voir chez les prisonniers qui transbahutent des balles de coton toute la journée.

– Tu veux te sortir de la panade, Hearn ? dit Bill. Je suis venu t'offrir une porte de sortie.

Je montrai l'homme-monstre du doigt.

– Tu t'attends à des ennuis que tu pourrais pas maîtriser ?

– Les policiers marchent par paires. Pour créer des ennuis, c'est plus facile, pour les éviter, aussi. Sergent Jenks, M. Hearn.

Le balèze hocha la tête ; une pomme d'Adam de la taille d'une balle de baseball fit l'ascenseur, montée-descente. Bill Malloy entra dans la pièce et dit :

– Si tu veux qu'on abandonne les accusations contre toi et si tu veux récupérer ton sauf-conduit, lève la main droite.

Je m'exécutai. Le sergent Jenks ferma la porte derrière lui et lut une petite fiche qu'il avait sortie de sa poche.

– Spade Hearn, promettez-vous de faire respecter les lois du gouvernement des États-Unis relevant de l'ordonnance

d'exécution numéro neuf-zéro-cinq-cinq et d'obéir à tous les autres statuts fédéraux et municipaux dans l'exercice temporaire de vos fonctions d'agent des affaires internes ?

– Ouais, dis-je.

Bill me tendit un sauf-conduit tout neuf et un extrait de casier du LAPD auquel était attachée une série de photos d'identité.

– Robert Pas de Deuxième Prénom Murikami. C'est un Jap en cavale, il est membre d'un gang de jeunes, il a fait deux ans pour violation de domicile avec

effraction et a été aperçu pour la dernière fois en train de distribuer des tracts antiaméricains. Nous avons ici sur cette feuille la liste de ses relations connues, sa dernière adresse connue, tout le tremblement. Nous sommes débordés et nous engageons des semi-pros comme toi pour nous aider. Habituellement, nous payons quinze dollars par jour, mais tu n'es pas en position d'exiger un salaire.

Je pris la feuille et jetai un œil rapide aux photos, Robert PDP Murikami était un jeunot à l'air impassible – un samouraï en maillot de corps et coiffure en queue de canard.

– Si ce môme est aussi vicieux que ça, pourquoi me refiles-tu le boulot ?

Jenks me transperça de ses petits yeux porcins ; Bill sourit.

– Je te fais confiance pour ne pas commettre la même erreur deux fois de suite.

Je soupirai.

– Je dois rire ? Où est la chute ?

– La chute, c'est que ce taré est un des potes de Maggie Cordova ; nous avons un dossier complet sur lui, y compris ses rapports de libération sous caution. La pétasse Cordova a payé les frais de la

dernière java du Nippon quand il était mineur. Attrape-le, Hearn. Tout sera pardonné et peut-être que tu auras à nouveau l'occasion de te vautrer dans le ruisseau avec une autre fille de saloon de deuxième ordre.

Je m'installai pour lire en détail la collante de kamikaze junior. Il n'y avait pas grand-chose : noms et adresses d'une demi-douzaine de compagnons japs – des petits durs probablement en train de se traîner des pattes à Manzanar à l'heure qu'il était – copies carbone des rapports d'arrestation du même, et des lettres

adressées au juge qui avait présidé au procès pour violation de domicile avec effraction, qui avait valu à Murikami de se retrouver à l'ombre pour deux piges à Preston. Lorsqu'on savait lire entre les lignes, on pouvait voir une métamorphose ; Petit Nippon avait commencé sa carrière comme rôdeur de turnes à chasser la fraîche et se payer quelques reniflettes de sous-vêtements féminins pour terminer comme grand chef d'une bande d'ados ; costards zazous, chaînes et couteaux, rites boogie-woogie avec ses compatriotes membres des « Fils du Levant ». Au bas de sa collante on trouvait une clé

scotchée sur la feuille avec, à côté, une adresse : 1746<sup>1/4</sup> Nord Avenue 46, Lincoln Heights. J'empochai la clé, pris la voiture et me rendis là-bas, en songeant à mes chances de gros lot, de Maggie à Lorna – draps de soie bien frais, corps lisse et poli à la peau bronzée, avec en bande-son la mélodie-passion entre toutes, la chanson d'amour suprême.

Il s'avéra que l'adresse correspondait à une maison subdivisée en appartements, sur un flanc de colline en terrasses surplombant la brasserie Lucky Lager. Le trajet me parut surnaturel ; éclairage

public et feux de signalisation étaient les seules lumières et Lorna m'accompagna de sa présence dans la voiture, une présence de tous les instants, et elle me murmurait ce qu'elle m'offrirait si je descendais Bobby le Bridé. Je me rangeai contre le trottoir et gravis les marches du perron, avant de décompter les nombres en haut-relief sur les portes d'accès : 1744, 1744<sup>1/2</sup>, 1746, 1746<sup>1/2</sup> ; le 1746<sup>1/4</sup> se matérialisa ; je sortis tant bien que mal la clé que je dirigeai vers la serrure. Puis je vis un mince rai de lumière par la fenêtre juste à côté de moi – il n'y avait pas à se tromper, c'était le reflet d'une lampe-

stylo en plein travail de fouille. Je dégainai mon arme, fis doucement tourner la clé dans la serrure, observai la lumière qui s'éloignait, hésitante, vers le fond de l'appartement, et ouvris la porte, plus doucement que doucement.

Aucun mouvement à l'intérieur, aucune lumière se dirigeant vers moi.

– Bordel de bordel de bordel, retentit l'écho d'une voix dans une pièce du fond. Un interrupteur bascula et les grandes lumières prirent le relais. Et ma cible était là, bien visible : un homme grand et maigre penché au-dessus d'une commode

à tiroirs, une lampe-stylo vissée entre les dents.

Je le laissai commencer sa fouille avant de m'approcher sur la pointe des pieds. Lorsqu'il eut placé les deux mains en appui sur le meuble, jambes écartées, je lui collai le Pain des Pains.

Je crochetai sa jambe gauche et tirai en arrière. Rôdeur s'effondra sur la commode et sa lampe-stylo lui fracassa les dents lorsque sa tête cogna le mur. Je le fis pivoter d'un demi-tour, lui balançai un coup de crosse de flingue dans les tripes, bloquai une main droite qui battait l'air, et fourrai les doigts dans l'espace

occupé par le premier tiroir. Je reclaquai le tiroir à force et le maintins en position du genou jusqu'à ce que j'entende les doigts craquer. Rôdeur hurla ; je trouvai une paire de caleçons sur le dessus du meuble et les lui fourrai dans la bouche, le genou toujours appuyé en pression. De nouveaux os craquèrent ; l'amputation n'était plus loin. Je relâchai ma prise et laissai l'homme s'effondrer à genoux.

Le connard était dans les pommes, net et clair. Je lui filai un coup de pied dans la figure pour le conserver en l'état, allumai l'applique murale et me mis à jouer au rôdeur à mon tour.

Ce n'était qu'une chambre à coucher dégueulasse, mais la décoration intérieure était très *outrée* : affiches nationalistes japs aux murs – des merdes suggestives qui montraient des Zéros japs en piqué suicide sur un dortoir de jeunes filles, tandis que les minettes – de race blanche – l'avant-scène bien garnie, s'enfuyaient en peignoir, complètement terrorisées. La seule et unique table était garnie d'une pile de disques de Maggie Cordova – une Maggie chichement vêtue sur les pochettes, avec en devanture, gras à lard, vergetures et vernis à ongles écaillé. J'examinai les pochettes de plus près –

pas de nom de compagnie de disques. C'était de toute évidence des souvenirs de gloire ; Maggie la grosse qui conservait pour la postérité ses tristes petits gazouillis personnels.

Duconneau commença à remuer ; je lui allongeai un nouveau coup de pied dans la caboche et retournai la piaule sens dessus dessous. Je récupérai une pile de dessous féminins, sans nul doute le butin de Bob le Méchant après son effraction, une pile de ses vêtements à lui, un assortiment de crans d'arrêt, godemichés, capotes anglaises à relief, tracts expliquant qu'une conspiration judéo-

communiste était en marche pour détruire le monde de véritable paix que la fraternité germano-japonaise avait essayé d'établir par des moyens pacifiques et – sous le matelas – dix-sept livrets de banque ; banques différentes, comptes bien garnis, avec une tapée de dépôts récents bien juteux.

Le moment était venu de faire chanter Duconneau. Petite fouille rapide côté ceinturon, d'où je dégageai un automatique.45, des menottes, et – sacré nom d'un chien ! – un insigne de shérif de L.A. et un étui d'identification. Duconneau avait pour véritable blaze

adjoint Walter T. Koenig, actuellement détaché auprès de la Brigade des étrangers du comté.

Cela me fit réfléchir. Je trouvai la cuisine, attrapai une bouteille de bière dans le frigo, revins dans la pièce et offris à l'adjoint machin de quoi lui ouvrir les yeux – une Lucky Lager sur la cabeza. Koenig se mit à marmonner et recracha son bâillon ; je m'accroupis à côté de lui et lui alignai mon arme sous le nez.

– Pas de marché, mon kiki, et tintin pour le ticket de sortie. Tu craches, tu

caltes. Parle-moi de Murikami et des livrets de banque, sinon je te tue.

Koenig cracha du sang ; son regard embrumé vint se loger sur mon calibre. Il lécha la bière sur ses lèvres ; je voyais bien que son cerveau embrumé essayait de se désembrumer une porte de sortie. Je relevai le chien du 38 pour bien marquer mes intentions.

– Parle, connard.

– 'rd'nance – rd'nance – xécution.

Je fis tourner le barillet du.38 – pour insister un peu plus.

– Tu veux parler de l’ordonnance d’exécution concernant les Japs ?

Koenig recracha quelques canines déchaussées et quelques morceaux de gencive.

– Ch’t’exact.

– Vas-y, ne t’arrête pas. Ça te va bien, le costume de balance.

Koenig fixa son regard mort sur moi ; je lui balançai en retour un soupçon de son image d’homme viril pour faciliter des aveux rapides.

– Écoute, tu craches le morceau et je ne cafte pas. Pour moi ce n’est qu’un coup à

faire du fric.

Son regard me dit qu'il avalait le morceau. Koenig sortit ses premières paroles sans zozoter.

– J'avais monté une arnaque avec les Japs. Le gouvernement, y leur bloque leur oseille à la banque jusqu'à la fin de leur internement. J'allais encaisser le liquide au nom de Murikami et de quelques autres, et je touchais ma part. Vous voyez le genre, je les amenais à la banque, bracelets aux poignets, avec des paperasses d'aspect très officiel. Les Japs, c'est des malins, je leur accorde ça. Ils savent qu'ils s'en vont, salut-au

revoir, et ils veulent plus que l'intérêt de la banque.

Je n'avalais pas *complètement* son histoire ; par réflexe, je retournai vite fait les poches de la veste de Koenig. Tout ce que je récupérai, c'était du fond de teint de femme – poudreur et flacon. L'anomalie me fit tiquer ; je remis Koenig debout et lui passai ses propres bracelets aux poignets dans le dos.

– Où est-ce que se planque Murikami ?

– Quatorze-onze Wabash, Est L.A., appartement trois-onze. Y a un paquet de Japs terrés là-bas. Qu'est-ce que vous...

– Je vais inspecter ta tire et je te libère.  
À partir de maintenant, c'est *mon*  
arnaque, Walter.

Koenig acquiesça, en essayant de ne pas prendre l'air trop reconnaissant ; je déchargeai son flingue et le fourrai dans son étui, je lui rendis sa plaque et ses papiers, récupérai les livrets de banque et le poussai en direction de la porte d'entrée, en pensant à Lorna accompagnée par Artie Shaw et Glenn Miller, elle et moi profitant de vacances à Acapulco financées par le fric de l'Axe. Je poussai Koenig dans l'escalier ; il ouvrait la marche ; il eut un signe de tête

en direction d'un roadster Ford garé de l'autre côté de la rue.

– Là-bas, c'est la mienne. Mais vous allez pas...

Des coups de feu fendirent l'air ; Koenig vacilla vers l'avant, vers l'arrière, vers l'avant. Je me jetai au sol sur le trottoir, sans savoir dans quelle direction faire feu. Koenig s'affala le nez dans le ruisseau ; une voiture passa à toute vitesse tous feux éteints. Je lâchai cinq balles et je les entendis tinter sur le métal ; les lumières s'allumèrent aux fenêtres – elles m'offrirent l'image parfaite d'un flic, un ancien pourri, dont

le visage avait été emporté. Je rejoignis la Ford en trébuchant et me servis de la crosse pour fracasser une vitre ; j'ouvris la boîte à gants et plongeai la main à l'intérieur. Paperasses diverses, pas de livrets de banque, au toucher, un long morceau de caoutchouc gluant. Je le tins en l'air et allumai la veilleuse ; je vis une fausse cicatrice à coller – *outrée* – absolument pareille à celle dont les témoins oculaires du braquage de banque avaient dit qu'elle ornait le visage d'un des braqueurs.

J'entendis les sirènes qui descendaient, hurlant comme pour le jour du jugement

dernier. Je courus à ma voiture et me  
taillai de là en putain de quatrième  
vitesse.

Mon appartement se trouvait dans la  
mauvaise direction – à l’opposé de toutes  
les pistes qui conduisaient de Maggie à  
Lorna. Je roulai jusqu’au 1411 Wabash,  
que je découvrais d’une tranquillité  
d’après minuit, d’un noir de black-out –  
accès par escalier, cinq étages, avec la  
moindre de ses fenêtres occultée. La  
crèche était d’un calme absolu, comme  
pétrifiée. Je larguai ma voiture dans  
l’allée, montai sur le capot, et attrapai

d'un bond la marche inférieure de l'escalier de secours.

L'ascension ne fut pas chose facile ; la brume rendait les rampes humides et glissantes, et mes chaussures n'arrêtaient pas de déraper. J'arrivai sur le palier du troisième étage, ouvris la porte de communication d'une poussée et empruntai le couloir vide à pas de velours jusqu'au 311. Je collai mon oreille à la porte et écoutai.

Des voix en jap, des voix en anglais à l'accent jap, puis du pur américain, haut et fort.

– Vous me payez pour avoir une planque, pas pour de la bouffe à deux heures du mat, bordel. Mais je vais le faire – *pour cette fois-ci*.

De nouvelles voix, des pas qui se dirigent vers le couloir – je dégainai mon arme, me collai contre le mur, et laissai la porte s’ouvrir et venir se coller contre ma figure. Je me cachai derrière elle pendant une fraction de seconde ; elle se referma et Blanc-san se dirigea illico presto vers l’ascenseur. Sur la pointe des pieds, j’arrivai juste dans son dos.

Je l’étalai au tapis sans bavure – vlan –, agrippai le calibre qu’il avait dans la

poche alors qu'il allait bouffer la moquette direction Rêve-la-Ville, lui fourrai ma pochette dans la bouche, avant de le traîner jusqu'à un placard à balais où je l'enfermai. Armé de deux flingues, je retournai à la porte du 311 et frappai doucement.

– Oui ? – une voix jap – de l'autre côté de la porte.

– C'est moi, dis-je, d'une voix délibérément étouffée.

Marmonnements, la porte qui s'ouvre, un mahousse à tête de bouddha qui remplit l'embrasure. Je lui envoyai un

coup de pied dans les couilles qui le fit se casser en deux, l'attrapai par la ceinture, tirai et lui fracassai la tête dans le chambranle. Il sombra, en route pour Vape-city ; j'agitai l'automatique que j'avais pris au taré de Blanc à l'adresse du reste de la pièce.

Et quelle pièce.

Une douzaine de bridés qui me dévisageaient de leurs yeux noirs minuscules comme autant d'insignes de Zéros japs, avec, en plein au beau milieu du lot, Bob Murikami. Couteaux de l'Arkansas dégainés, qu'ils dirigeaient... droit sur moi. Situation bloquée ou Pearl

Harbor, suite. Une seule manière de jouer le coup : à la kamikaze.

Je souris, éjectai la balle du canon du flingue que j'avais piqué, éjectai le chargeur et balançai l'un et l'autre vers le mur du fond. Mahousse remuait à mes pieds ; je l'aidai à se relever, une main sur l'artère carotide au cas où il se montrerait un peu présomptueux. De ma main libre, je fis basculer le barillet de mon propre revolver pour lui montrer la seule balle restante à la suite de ma fusillade avec les tueurs de Walter Koenig. Mahousse hocha la tête ; il saisissait le tableau. Je fis pivoter le

barillet, plaçai le museau du canon contre son front et m'adressai aux puissances de l'Axe rassemblées devant moi.

– Ceci concerne des livrets de banque, Maggie Cordova, les arnaques de la Brigade des étrangers, et le gros braquage qui a eu lieu à la B. of A. de Japville. Bob Murikami est le seul à qui je veuille parler. Oui ou non ?

Personne ne bougea le moindre muscle, personne ne dit le moindre mot. Je pressai sur le détenteur, le chien vint percuter une chambre vide, et j'observai Mahousse qui tremblait de la tête aux pieds – les vraies chocottes.

– Sayonara, connard, dis-je, et je pressai à nouveau sur la détente ; nouveau dé clic dans le vide, et Mahousse qui se contorsionnait comme un camé qui passerait à la détoxé en surmultipliée.

De cinq contre un à trois contre un ; je voyais Lorna nue, qui me faisait un signe d'adieu de la main, avant de se diriger vers Stormin'Norma Killibrew, trombone de jazz, dont la rumeur disait qu'il arrivait à plus de trente centimètres bien raide, et le seul homme dont Lorna avait sous-entendu qu'il lui faisait ça mieux que moi. J'appuyai sur la détente à deux reprises – deux chambres vides jumelles

– et une puanteur de merde vint inonder la pièce lorsque Mahousse se vida les boyaux.

Un contre un, rien n’allait plus, les Japs avaient l’air étonnamment crispés. Je vis alors mon propre cortège funéraire, sous les beuglements de *Prison d’Amour* pendant qu’on me descendait dans la tombe.

– Non ! je vais parler !

J’avais à moitié écrasé la gâchette lorsque j’enregistrai la voix de Bob Murikami. Je laissai retomber Mahousse et reluquai Bob le Méchant ; il s’avança

et fit la courbette, style samourai suppliant, à l'adresse du canon de mon arme. Mahousse s'effondra, je fis signe au reste de la troupe de se resserrer en petit cercle et dis :

– Envoyez-moi le flingue et le chargeur. Avec le pied.

Un type à face de fouine s'exécuta ; je fis monter une balle dans le canon et fourrai mon joujou à roulette russki dans la ceinture. Murikami indiqua une porte latérale. Je le suivis, les autres toujours dans la ligne de mire de mon bras tendu.

La porte s'ouvrit sur une petite chambre à coucher où s'alignaient des couchettes – wagon-lit souterrain, version 1942. Je m'installai sur la plus propre des couchettes encore disponible, et en indiquai une autre à Murikami à quelques mètres de distance, tout à fait à portée d'un arrosage éventuel.

– Crache le morceau, dis-je. Remets-moi tout ça ensemble, doucement et depuis le début, et ne laisse rien de côté.

Bob le Méchant était silencieux, comme s'il ressassait ses réflexions en se demandant quelle quantité de conneries il

allait pouvoir me faire avaler. Le visage était fermé ; il avait l'air d'un dur malgré son jeune âge. Je sentis le musc dans la chambre – combinaison rare de sang et du parfum de Lorna, « Femme Cougar ».

– Tu ne peux pas mentir, Bob. Et je ne te remettrai pas aux mains de la Brigade des étrangers.

– Vraiment ? dit Murikami d'un ton sarcastique.

Je lui retournai son sarcasme.

– Les mecs comme toi, ça te tond une pelouse, une vraie merveille, et ça te

taille les haies pareil. Quand j'aurai fait surface, j'aurai besoin d'un bon jardinier.

Murikami redoubla de sarcasmes – et l'esquisse d'un sourire vint se dessiner aux commissures de ses lèvres.

– Comment vous appelez-vous ?

– Spade Hearn.

– Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

– Je suis enquêteur privé.

– Je croyais que les détectives privés étaient des mecs pleins de sensibilité, qui avaient un code d'honneur.

– Rien que dans les magazines à quatre sous.

– C'est la meilleure. Si vous n'avez pas de code d'honneur, comment puis-je savoir que vous n'allez pas me doubler ?

– Je suis bien trop engagé dans l'affaire. Te doubler serait desservir mes propres intérêts.

– Pourquoi ?

Je sortis une poignée de livrets de banque ; les yeux bridés de Murikami lui sortirent des orbites jusqu'à ce qu'il se mette presque à ressembler à un Nègre défrisé de trouille.

– J’ai tué Walt Koenig pour avoir ça, et tu as besoin d’un Blanc pour aller encaisser le liquide. Je n’aime pas les témoins et vous êtes trop nombreux pour que je vous descende tous, même si le sang, c’est un truc qui me branche bien. Accouche et que ce soit convaincant, papa-san. Raconte-moi une belle épopée.

Murikami baratina pendant une heure de long. Son récit, c’était le train de nuit pour Taille-la-Ville la Lointaine.

Tout avait commencé lorsque trois Japs, chargés de l’entretien de l’immeuble bancaire, avaient commencé à faire la gueule à l’idée de leur

internement imminent ; ils avaient concocté un plan avec Walt Koenig le flic pourri et un autre de ses potes flic – Murikami ne connaissait pas le nom du mec. Le plan était simple et sans bavures : cambriolage de la banque, avec, pour seule condition, aucun recours à la violence. Koenig et son pote nettoyaient la B. of A. sur la foi de tuyaux de l'intérieur, et les Japs se récupéraient un pourcentage du butin du braquage pour les jeunes agitateurs excités et assez stupides pour croire qu'ils allaient pouvoir se carapater au Mexique et rester libres, plus Koenig qui allait protéger les

intérêts des Japs dont les biens étaient confisqués jusqu'à la fin de leur internement. Mais la petite escapade tourna au sanglant, aussi simple que ça : gardes descendus et giclées de balles perdues. Mme Lena Sakinoto, la vieille dame abattue dans la rue le lendemain, était la tuyauteuse en question. Elle se trouvait à l'intérieur de la banque et faisait semblant d'attendre son tour dans la file des clients, mais le véritable but de sa présence dans la place était de rencarder Koenig et son pote – la fraction de seconde à laquelle le liquide des coffres était réparti entre les guichetiers.

On l'avait effacée, *elle*, parce que les braqueurs s'étaient dit que c'était une balance potentielle.

Trahison.

Bob le Méchant et *ses* copains avaient reçu à garder au frais l'argent de la banque. Rendus furieux par tous ces morts, ils avaient fourré le pognon sur les comptes bancaires japs, en se disant que les deux blandins ne pourraient pas mettre la main dessus, et que le butin accumulerait des intérêts jusqu'à ce qu'ils puissent dire adios à l'internement. Bob avait planqué les livrets de banque dans sa turne, et il était sur le point

d'envoyer le Blanc qui assurait la couverture de leur planque les récupérer lorsqu'il avait eu vent du fait qu'un de ses amis se montrait gourmand.

L'ami en question s'appelait George Hayakawa, chef de guerre en second des Fils du Levant. Il s'était rendu auprès de Walt Koenig pour lui mettre le marché en main : il récupérerait le liquide, contre la moitié de la somme. Koenig avait dit tintin, pas de marché, avant de torturer Hayakawa pour connaître l'emplacement des livrets de banque et l'adresse de la planque. Il l'avait alors descendu avant de lui couper la queue et de l'expédier

dans un carton de livraison de pizzas. Avertissement. On ne déconne pas avec le Péril blanc.

Je pressai Murikami sur Maggie Cordova – quelle était sa place dans l’histoire ? L’épopée se teinta de reflets plus pervers.

Maggie était la nana de la sœur de Bob le Méchant – la moitié femme d’un duo de gouines. C’était elle la tuyauteuse en second à l’intérieur de la banque ; lorsque Mme Lena Sakinoto s’était fait réduire en chair à sukiyaki, Maggie s’était enfuie à Tijuana dans la crainte de représailles identiques. Bob ne savait pas

exactement où elle se trouvait. J'insistai, je menaçai, et je faillis presque le descendre, nom de Dieu, le Murikami, pour obtenir la réponse que je désirais par-dessus tout : où Maggie Cordova avait trouvé *Prison d'Amour*.

Bob le Méchant ne savait pas ; moi, il fallait que je sache. Je passai avec lui un marché dont je savais que je ne le respecterais plus à la seconde où Lorna apparaîtrait, ondulant de toutes ses courbes. Tu viens avec moi, nous retirons le fric, tu m'emmènes à T.J. pour retrouver Maggie et tout l'argent est pour toi. Murikami accepta ; nous scellâmes le

marché en nous envoyant une grosse bouteille de laudanum coupé de saké. Je tombai dans les vapes sur ma couchette, l'arme à la main, pour passer sans autre forme de procès dans les bras de Lorna.

Ce fut un grand rêve d'envapé.

Lorna exécutait son tour de chant au Palladium d'Hollywood, complètement nue, soutenue par un orchestre cent pour cent exotique – de gigantesques Noirs en costumes de l'Oncle Sam tressés de strass et de paillettes. Elle baisait l'espace ; elle faisait gicler la sueur, elle tétait la pomme du microphone. Roosevelt, Hitler, Staline et Hirohito

firent leur entrée en litière ; ils s'évanouirent à ses pieds lorsque Lorna attaqua *Someone to Watch Over Me*. La guerre éclata sur l'estrade d'orchestre ; des cinglés de Nègres se mirent à se tabasser à coups de trombone à coulisse et de clarinette. C'était de toute évidence une diversion. Hitler bondit sur scène et essaya d'enlever Lorna pour la transporter jusqu'à un U-boat nazi garé au premier rang. Je défis le Führer, en l'attrapant par la moustache pour l'envoyer voler jusqu'à Sunset Boulevard. Lorna s'évanouissait dans mes bras lorsque je sentis qu'on me

secouait ; j'ouvris les yeux et vis Bob Murikami au-dessus de moi, qui me disait :

– Debout et haut les cœurs, flicard. C'est l'heure de passer à la caisse.

L'opération fut menée à visage découvert, avec mise en scène appropriée. Bob le Méchant menottes aux poignets, paperasses bidon, et insigne gadget – piqué dans une boîte de céréales – épinglé à mon revers. Murikami se fit passer pour plus d'une douzaine de ses compatriotes japs ; nous liquidâmes quatorze comptes bancaires pour arriver

à un total de 81 000 \$. J'expliquais que j'étais une huile à la Brigade des étrangers, et que je supervisais la confiscation d'avoirs mal acquis ; les directeurs de banques très patriotes avalèrent l'histoire complètement. À quatre heures, nous nous dirigeons vers le sud en direction de T.J., et ce qui serait peut-être mes retrouvailles, après si longtemps, avec la femme qui m'avait brûlé l'âme dans un passé lointain, si lointain. Nous bavardions sans problèmes, Murikami et moi, accord momentané dans les relations américano-

japonaises – grâce à une injection  
conséquente de longs verts <sup>1</sup>.

– Pourquoi vous intéressez-vous  
tellement à Maggie, Hearn ?

Je quittai la route des yeux – de hautes  
falaises surplombaient en à-pic des  
plages d'un blanc de neige bourrées  
d'amateurs de soleil sur ma droite, motels  
à touristes et bouis-bouis à grillons sur  
ma gauche. Bébé Nippon souriait.  
J'espérais ne pas avoir à le tuer.

– C'est un passage obligé, même. Un  
moyen d'accès à *la* femme.

– *La* femme ?

– Exact. Celle pour laquelle je n'étais pas prêt par le passé. Celle pour laquelle j'aurais tout jeté, en tirant la chasse sur tout ce qui était ma vie.

– Vous croyez que ce sera différent aujourd'hui ?

Quatre-vingt-un bâtons pour un nouveau départ ; un Hearn plus contemplatif, plus raisonnable. Peut-être irais-je même jusqu'à teindre mes quelques mèches grises.

– Oui. Une fois que j'aurai réglé quelques petits ennuis avec la loi, je vais suggérer de longues vacances à

Acapulco, peut-être même un voyage à Rio. Elle verra que je suis différent. Elle saura.

Je reportai mon regard sur la route, rétrogradai devant un virage et sentis une tape sur l'épaule. Je me tournai pour faire face à Bob le Méchant et reçus un poing en plein dans la figure, une grosse main droite cloutée de chevalières.

Le sang m'aveugla ; j'écrasai le pied sur le frein ; la voiture bondit droit sur le flanc de la colline et le moteur cala. Je balançai un gauche au jugé ; je ne vis pas venir le coup suivant ; au travers d'un voile pourpre, je réussis à distinguer

Murikami qui s'emparait de l'argent avant de décarrer à toute vitesse.

J'essayai le rouge de mes yeux et me lançai à sa poursuite. Murikami se dirigeait vers les escarpements et un sentier qui descendait à la plage ; une voiture dérapa devant moi avant de s'arrêter et un homme imposant en jaillit avant de viser et faire feu sur la silhouette qui courait – une, deux, trois fois. Une quatrième balle envoya Bob Murikami tourbillonner par-dessus la falaise et le sac de billets prit son envol, crachant ses dos verts. Je dégainai mon calibre, abattis

le tireur dans le dos, et le regardai s'affaler sur un massif de liserons.

Arme au poing, j'approchai ; je collai au tireur deux balles pour faire bonne mesure, à bout portant derrière la tête. Du pied je retournai son cadavre et réussis à l'identifier à partir du peu qui restait de son visage. Le sergent Jenks, le pote de Bill Malloy à la Brigade des étrangers.

Dans la fosse à merde et pas de jauge de profondeur pour se repérer.

Je traînai Jenks jusqu'à sa Plymouth, le fourrai sur le siège avant, reculai et tirai dans le réservoir. La voiture explosa ;

l'ex-flic se mit à rissoler comme du guacamole en beignets. J'avançai jusqu'au rebord de la falaise et regardai vers la plage. Bob Murikami était étendu bras en croix sur les rochers et une chiée de baigneurs ramassaient le liquide à poignées, à la lutte les uns contre les autres, danseurs cupides en pleine gigue qui hurlaient comme des hyènes.

Je descendis à Tijuana en dérapages à peine contrôlés, me trouvai un rade et une bouteille de came de drugstore avant de partir à la chasse de Maggie Cordova – une roucouleuse grasse, blanche et

lesbienne, devait ressortir du tas, même dans une poche de pus comme T.J. – et je savais que le cœur des bas-fonds de T.J. était l'endroit où commencer les recherches.

La came de drugstore adoucit mes nerfs à vif et me donna un *savoir-faire* indispensable pour faire passer ma barbe de trois jours et mon allure de loqueteux. J'attaquai le quartier du numéro de la mule et posai mes questions ; je passai au secteur des bordels et à celui de la rue qui affichait comme spectacles des live-shows vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je fus assailli par des essaims

d'enfants mendiants ; j'en avais mal aux pieds à force de les chasser. Je questionnai, j'interrogeai, toujours sur Maggie Cordova, distribuant mes pesos pots-de-vin jusqu'à plus soif. Puis – au beau milieu de la rue – je la vis, qui remontait à l'angle d'une volée de marches jouxtant un rade vendant l'alcool en bouteilles.

Je l'observai qui montait les marches, et une secousse soudaine de nerfs effaça l'engourdissement de la came. Je vis s'allumer une lumière au-dessus de la boutique à bouteilles – et reçus des

bouffées de Lorna Kafesjian en train d'exécuter *Goody, Goody*.

Toujours à la poursuite du rêve, je montai les marches et frappai à la porte.

J'entendis des pas qui frappaient le sol venir vers moi – et soudain, je me sentis tout nu, comme si la litanie de tous mes manques accompagnait en contre-point le bruit de talons sur le plancher.

Pas de magot pour les retrouvailles, envolés les quatre-vingt-un bâtons.

Pas de complets de Sy Devore pour une entrée digne et splendide à Hollywood.

Pas de sauf-conduit de couvre-feu pour virées à Hollywood au petit matin.

Pas de licence de privé, sauf-conduit de la figure emblématique entre toutes du vingtième siècle.

Pas de conneries de code d'honneur – genre fatigué du monde, dur à l'extérieur, tendre à l'intérieur et sensible à cœur – pour draguer de la chatte de secours au cas où Lorna me larguerait aux oubliettes.

La porte s'ouvrit ; Maggie Cordova la grasse se tenait debout devant moi.

– Spade Hearn, n'est-ce pas ? dit-elle.

Je restai là – debout – stupéfait au-delà de toute stupéfaction.

– Comment saviez-vous cela ?

Maggie soupira – comme si j’étais de l’histoire ancienne à peine réchauffée.

– Il y a des années de cela, j’ai racheté à Lorna Kafesjian quelques chansons. Elle avait besoin d’une petite réserve, assez de fric pour se tailler ; elle vivait à la colle et ça allait mal, avec un mec qui en voulait toujours plus et qui l’avait sacrément dans la peau. Elle m’a dit que le type en question était une raclure de ruisseau, et comme j’étais moi-même une

raclure du même acabit qui interprétait ses chansons, je risquais peut-être de tomber sur lui. Et voici votre petit rayon d'espoir, Hearn. Lorna a dit qu'elle avait toujours voulu vous revoir une dernière fois. Lorna et moi sommes restées en contact et je peux donc vous tuyauter pour aller jusqu'à elle. Elle a dit que je devrais vous faire payer le tuyau. Ça vous dit ? Alors *aboulez*.

Maggie termina son baratin en dessinant le signe du dollar dans les airs.

– Vous avez fait la taupe pour le braquage de la B. of A. Vous n'êtes plus que de la viande froide.

– Que dalle, privaillon. Vous êtes à la une de tous les journaux de L.A. pour tous les actes illégaux commis à force de vouloir me retrouver, et les Mex refusent l’extradition. Aboulez les biftons.

Je lui servis entre deux doigts en fourche tout le liquide de mon portefeuille, en ne gardant qu’une thune au cas où.

– 881 Calle Vergugo, dit Maggie. Joue ça pianissimo, mon coco. Tout doux et gentil-gentil.

Je claquai mon dernier talbin dans une boutique de fringues d'occasion, en me choisissant un complet à rayures du genre de celui que porte Bogart dans *Le Faucon Maltais*. Le pantalon était trop court et la veste trop étroite, mais dans l'ensemble, ça tenait le coup. Je me rasai à sec dans les toilettes d'une station-service, me passai un peu de savon sous les aisselles et volai à une petite fleuriste des rues ses dernières jonquilles. Ainsi armé, je partis à la rencontre de mon amour perdu.

Toc, toc, toc à la porte d'une petite hutte d'adobe proprette, boum, boum, boum, me répondit mon cœur en chamade,

aussi fort que la rythmique d'un grand orchestre de jazz. La porte s'ouvrit – et je faillis hurler.

Quatre années s'étaient écoulées depuis que j'avais vu Lorna pour la dernière fois, et son visage s'était marqué de lignes dures, ravagé par les milliers de kilomètres parcourus. Le soleil l'avait délabré, creusé, ridé, plissé, écaillé ; les lignes d'expression du visage rieur s'étaient changées en rides aussi profondes que la faille de San Andrea. Le corps autrefois voluptueux sous le satin blanc était aujourd'hui engoncé,

débordant sous le serape<sup>2</sup> d'une femme mexicaine. Des profondeurs enfouies de ce qui avait jadis existé en partage, je réussis à extraire une manière de salut :

– Alors, ça gaze, petite ?

Lorna sourit, révélant assez de dents en or pour financer toute une révolution.

– Ne vas-tu pas me demander ce qui est arrivé, Spade ?

Je jouai le jeu.

– Qu'est-il arrivé, petite ?

Lorna soupira.

– D’abord ton interprétation, Spade, je suis curieuse. Je lissai mes revers.

– Tu n’as pas réussi à encaisser ce qui était bon pour toi. Tu n’as pas réussi à encaisser la vie dangereuse que je menais. Tu n’as pas réussi à encaisser le danger, le romanesque, les brisures du cœur et la vulnérabilité inhérents à la vie de chevalier qui était la mienne, à arpenter les trottoirs de la débine. Regarde ça en face, petite ; j’étais un homme, un vrai, c’était trop pour toi.

Lorna sourit – de nouvelles fissures apparurent dans le relief de son visage aussi marqué qu’une carte.

– Tes manies théâtrales m'épuisaient plus encore que les miennes. J'ai rejoint un couvent de nonnes mexicaines, et j'ai eu une mauvaise réaction au soleil ; je me suis remise à écrire de la musique, et je me suis trouvé un homme de la terre, Pedro, mon mari. Je fais les tortillas, je lave mes vêtements dans la rivière et je les sèche sur les rochers. Parfois, lorsque Pedro et moi avons besoin d'un rab d'oseille, c'est moi qui prépare les margaritas derrière le comptoir du Renard Bleu. C'est une vie simple et belle.

Je jouai ma carte maîtresse :

– Mais Maggie a dit que tu voulais me voir – une dernière fois, comme...

– Oui, comme au cinéma. Eh bien, Hearn, voici ce qu'il en est. J'ai revendu *Prison d'Amour* à trois douzaines de beugleuses de bistrot qui l'ont fait passer pour une création originale ; c'est enregistré à la Compagnie des auteurs sous trente-cinq titres différents au moins, et je me suis ramassé cinq beaux bâtons tout ronds dans l'affaire. Et, c'est vrai, j'ai écrit cette chanson à l'époque de nos jours de passion en herbe, et dans l'intérêt de ce qui s'est passé entre nous, disons l'espace de deux secondes, je

t'offre dix pour cent – après tout, c'est bien toi qui as inspiré ce bon Dieu de truc.

Je m'affalai contre le chambranle de la porte – épuisé par quatre années de passion insatisfaite et trois jours de violences et de meurtres.

– Vas-y petite, donne-moi le coup de grâce.

Lorna se dirigea vers un classeur et revint avec un rouleau de dos verts yankee. Je lui fis un clin d'œil, empochai la liasse et descendis la rue jusqu'à une *cantina*. À l'intérieur, il faisait sombre et

frais, des nanas mex dansaient nues sur le dessus du bar. J'achetai une bouteille de téquila et la descendis d'un trait, cul sec, avant de bourrer le juke-box de coups de pied et d'appuyer sur tous les boutons correspondant à des interprètes de sexe féminin. Lorsque la gnôle commença à faire effet et que la musique se mit en route, je m'assis, observai les ondulations de la radasse à poil, et essayai de replonger dans l'obsession.

1. Dollars. *(N.d.T.)*

2. Châle mexicain de laine colorée. *(N.d.T.)*

**Puisque tu n'es  
pas mienne**

Au cours des années qui ont suivi la guerre, j'ai servi deux maîtres – c'était moi, l'exécuteur des basses œuvres qui remettait les pendules à l'heure en lavant le linge sale des deux hommes qui, à cette époque, définissaient L.A. mieux que quiconque. J'étais employé par Howard Hughes comme chef de la sécurité à son usine d'aviation, et je lui servais de maquereau-rabatteur pour son usage personnel en faisant l'homme de main pour RKO Pictures – moi, l'ex-flic, capable de mettre le holà aux tentatives de chantage et d'extorsion, de faire passer à l'as les inculpations pour

conduite en état d'ivresse et de régler par le détail avortements et cures de désintox. Auprès de Mickey Cohen – grand seigneur des rackets et prétendu fantaisiste de boîte de nuit amateur de vanes faciles – j'assurais les fonctions de porteur de valoches et d'agent de liaison avec le LAPD<sup>1</sup>, moi, l'ancien inspecteur des Stups qui écrémait la came chauffée au cours des descentes à Nègreville avant de laisser le champ libre à ses petits indics du quartier Sud pour qu'ils la revendent aux hordes de *schwartzes*<sup>2</sup> impatients de décoller au septième ciel via Came-Air Services. Le

Grand Howard ; toujours en première page pour s'être crashé dans un endroit invraisemblable ou parce qu'il s'était emplafonné le portrait dans le tableau de bord de son appareil en atterrissant dans un champ de fayots à Pedzouille-Ville, avant de se pointer chez Romanoff, emmailloté comme la Momie, avec, à son bras, Ava Gardner ; Mickey C. ; lui aussi, grand coureur amateur de chattes fraîches, à faire la tournée des troquets entouré de sa cour, tueurs psychopathes, attachés de presse et rédacteurs de gags, sans oublier Mickey Cohen, Jr., son bull-dog – un bestiau lâcheur de flatulences, à la

biroute tellement énorme que la valetaille du Mick l'avait attachée à un patin à roulettes pour qu'elle ne traîne pas par terre.

Howard Hughes. – Mickey Cohen. – Et moi – Turner « Buzz » Meeks, Lizard Ridge – la Crête aux Lézards – Oklahoma, braconnier d'armadillos et gardien des clés secrètes qui ouvraient l'âme de ses maîtres ; *mano a mano*, c'étaient tous les deux des trouillards ; dont le seul moyen de se prouver qu'ils existaient était pour l'un les avions, et une cour de factotums givrés pour l'autre –

tandis que j'étais toujours partant, pour n'importe où, n'importe quoi – flingue ou matraque en avant, à courtiser une mort sur cinq colonnes pour me venger d'une existence minable de second couteau au rabais. Et ils étaient là, tous les deux, à me courtiser parce qu'avec moi, leur manque de couilles prenait sa juste valeur – c'était irrationnel, cinglé, pas ragoûtant comme boulot avec à la clé une crypte funéraire à Forest Lawn bien avant mon heure. Mais même là, je savais que j'aurais toujours le dernier mot, le dernier rire ; je savais que devant la tombe, au moment suprême, je leur

cuisinerais une dernière petite arnaque bien sentie pour sauver ma peau. Et c'est un vieil homme aujourd'hui, un vieillard, qui rédige ce mémoire. Tandis qu'Howard et Mickey sont au trou, bien engoncés dans leurs cercueils, avec pour seul cadeau à la postérité, des biographies pleines de conneries.

Howard. Mickey. Moi.

Tôt ou tard, les boulots que j'exécutais pour ces deux hommes devaient inévitablement m'amener à ce que les avocailles branchés d'aujourd'hui appellent « un conflit d'intérêts ». Naturellement, il a fallu que ce soit à

propos d'une femme – et, naturellement, vu le bonhomme, un bouseux d'Okie suicidaire et fouteur de merde, je décidai de ménager la chèvre et le chou pour tirer mon épingle du jeu. Une idée me frappe soudain ; je rédige ce récit parce qu'Howard et Mickey me manquent, parce que le fait de raconter me donne l'occasion d'être à nouveau en leur compagnie. N'oubliez pas que je les aimais ces deux hommes. Même s'ils étaient l'un comme l'autre des merdaillons de peinture mondiale.

\*

\* \*

15 janvier 1949.

L'air était clair et il faisait froid à Los Angeles. Les journaux remontaient leurs violons en l'honneur du deuxième anniversaire de l'assassinat du Dahlia noir – toujours non résolu, toujours matière à hypothèses et supputations. Mickey se montrait toujours inconsolable de la disparition de Hooky Rothman – mort d'avoir embrassé à langue-queveux-tu l'embouchure d'un canon scié tenu par une gâchette inconnue – tandis qu'Howard me faisait toujours la gueule à propos de Bob Mitchum qui s'était fait épingleur pour une histoire de joint de

marijeanne ; il s'imaginait que les liens que j'entretenais encore avec la division des stups étaient tellement serrés que j'aurais dû sentir le vent venir. Je faisais la navette entre Howard et Mickey depuis le jour de l'an. Il fallait bien assurer la distribution des paniers de fruits bourrés de billets de cent qui étaient la carte de visite du Mickey, à tous les flics, juges et membres du conseil municipal qu'il voulait arroser. Quant au pilote-magnat de l'écran, il m'avait lâché la bride pour lui rabattre de la poulette fraîche ; à rôder de dépôt de bus en gare de chemin de fer, à la recherche de jeunes filles opulentes

qui tomberaient sous la coupe de la RKO en signant leur petit contrat en échange de fréquentes visites nocturnes. J'avais eu une passe de veine : une demi-douzaine de jeunes et accortes pucelles sorties tout droit de leur campagne du Middle West se trouvaient bien à l'abri dans les baisoires d'Howard — une série d'appartements soigneusement planqués et judicieusement répartis à des emplacements stratégiques dans tout Los Angeles. Et j'avais une grosse ardoise auprès d'un book de Nègreville du nom de Leotis Dineen, un mal blanchi d'un mètre quatre-vingt-quinze qui haïssait les

mecs originaires de l'Oklahoma pis que du poison. J'étais assis dans mon bureau, une cabane de chantier à Hughes Aircraft, quand le téléphone sonna.

– C'est vous, Howard ?

Howard Hughes soupira.

– «Sécurité, en quoi puis-je vous être utile ? », c'est fait pour les chiens ?

– Il n'y a que vous à appeler de si bon matin, Patron.

– Et tu es seul ?

– Absolument. Et selon vos instructions, je vous appellerais M.

Hugues en présence de tiers. Qu'est-ce qui vous amène ?

– Le petit déjeuner. Retrouve-moi au coin de Melrose et La Brea dans une demi-heure.

– D'accord, Patron.

– Deux ou trois, Buzz ? J'ai faim, je m'en prends quatre aujourd'hui.

Howard était au régime ; hot dogs au chili à tous les repas ; Pink's Dogs sur Melrose et La Brea était son coin attitré du moment. Je savais de source sûre que leur chili était fait à partir de viande de

cheval livrée quotidiennement par avion depuis Tijuana.

– Un seul, avec choucroute, pas de chili.

– Hérétique. Le chili chez Pink est meilleur que chez Chasen.

– J'ai eu un poney quand j'étais petit.

– Oui, et alors ? J'ai bien eu une gouvernante. Tu crois que j'irais refuser de lui manger la...

– Une demi-heure, répondis-je avant de raccrocher.

Je me dis que si j'arrivais avec cinq minutes de retard, je m'épargnerais peut-être le spectacle de la quatrième fortune d'Amérique en train de bâfrer.

\*

\* \*

Howard se récupérait quelques filaments de choucroute sur le menton lorsque je grimpai à l'arrière de la limousine.

– Tu n'en avais pas vraiment envie, hein, dis, avoue ?

J'appuyai sur un bouton et la cloison qui nous protégeait des oreilles

indiscrètes du chauffeur coulissa jusqu'au toit.

– Non, café et beignets, c'est plus dans mon style.

Howard me reluqua de la tête aux pieds, longuement, lentement – un peu mal à l'aise, car une fois assis, nous étions de la même taille, tandis que, debout, je lui arrivais aux épaules.

– As-tu besoin d'argent, Buzz ?

– Et les négros, ça sait danser ?

Je songeai à Leotis Dineen.

– Sûr qu'ils savent. Mais parle plutôt de gens de couleur, on ne sait jamais quelle oreille peut traîner dans le coin.

Larry, le chauffeur, était chinois ; le commentaire de Howard ne laissa pas de m'intriguer, et je me demandai si le dernier avion qu'il avait planté ne lui avait pas fêlé la caboche. Je risquai ma repartie d'ouverture habituelle.

– Ça va, les amours, Patron ?

Hughes sourit et rota ; exhalant des bouffées de graisse chevaline sur toute la banquette arrière. Il fouilla dans un tas de paperasses posées à côté de lui – bleus,

graphiques, croquis d'avions griffonnés distraitemment sur des bouts de papier, pour en dégager la photo d'une blonde nue jusqu'à la taille. Il me la tendit et dit :

– Gretchen Rae Shoftel, âge : dix-neuf ans. Née à Prairie du Chien, Wisconsin, le 26 juillet 1929. Elle occupait l'appartement sur South Lucerne – c'est là qu'on fait passer les bouts d'essai. C'est elle, la femme, la vraie, Buzz. Je crois que je vais l'épouser. Et elle a disparu – elle a pris ses cliques et ses claques et elle a tout laissé en plan, le contrat, moi, et le reste.

J'examinai la photographie. Gretchen Rae Shoftel avait une paire de poumons prodigieuse – pas de surprise de ce côté-là. Elle était blonde et coiffée à la page, boucles tournées vers l'intérieur, le regard vif et perspicace comme si elle savait que le petit bout d'essai de M. Hughes, deux secondes au total, n'était rien d'autre qu'une audition pour le pageot et une éventuelle réplique de rien du tout dans un navet de la RKO.

– Qui est-ce qui vous l'a trouvée, Patron ? Ce n'est pas moi, je m'en serais souvenu.

Howard rota à nouveau – ma choucroute détournée au vol, cette fois.

– J’ai reçu la photographie par courrier au studio, accompagnée d’une proposition – mille dollars en liquide à une boîte postale en échange de l’adresse de la fille. Ce que j’ai fait, et j’ai rencontré Gretchen à son hôtel dans le centre. Elle m’a déclaré qu’elle avait posé pour un vieux vicieux dans le Milwaukee et que c’était lui qui avait dû me monter le coup des mille dollars. On est devenus amis, Gretchen et moi, et, euh...

– Et vous me donnerez une prime si je la retrouve ?

– Mille, Buzz. En liquide, hors salaire.

Ma dette à Leotis Dineen se montait à huit cents et quelque ; je pourrais effacer mon ardoise et me refaire sur les matchs de base-ball de troisième division – les San Diego Seals commençaient leurs premiers matchs préparatoires dans une semaine.

– Marché conclu. Qu'est-ce que vous avez d'autre sur la fille ?

– Elle faisait la patineuse à roulettes au drive in de chez Scrivner. C'est tout ce que je sais.

– Des amis, des relations connues, des parents, ici, à L.A. ?

– Pas que je sache.

Je pris une profonde inspiration pour faire comprendre à Howard que ma prochaine question allait être un peu délicate.

– Patron, vous croyez pas que cette fille est peut-être en train de vous monter un bateau ? Je veux dire par là, la photo surgie de nulle part, les mille dollars adressés à une boîte postale ?

Howard Hughes poussa les hauts cris.

– Ça ne peut venir que de cet article dans *Confidential*, celui où ils prétendaient que mes dénicheurs de talents prenaient des photos *topless* et que mes femmes, je les aimais bien pourvues.

– *Prétendaient*, Patron ?

– Je m'entraîne à réagir violemment au cas où je poursuivrais *Confidential* en justice un de ces quatre matins. Tu te mets au travail immédiatement ?

– *Rapidamente.*

– Superbe. Et n'oublie pas la soirée chez Sid Weinberg demain. Il fête la sortie d'un nouveau film d'horreur, et j'ai

besoin de toi pour empêcher la meute des amateurs d'autographes de devenir fous furieux. Huit heures, chez Sid.

– J'y serai.

– Trouve-moi Gretchen Rae, Buzz. Elle est spéciale.

Il fallait ajouter, à la décharge de Howard, qu'il avait la délicatesse insigne de tomber amoureux de ces dames – après avoir toutefois, il faut le préciser, visionné quelques clichés au Brownie de leur avant-scène. Ça le tenait plus ou moins occupé entre deux crashes d'avion

et la mise au point d'appareils incapables de voler.

– D'accord, Patron.

Le téléphone sonna dans la limousine. Howard décrocha, et écouta un instant avant de murmurer :

– Oui, oui, je lui dirai.

Il m'annonça en raccrochant :

– C'est le standard de l'usine. Mickey Cohen veut te voir. Fais en sorte que ça ne traîne pas, n'oublie pas que c'est moi qui paie.

– Oui, Monsieur.

\*

\* \*

C'était Howard qui m'avait présenté à Mickey, juste avant que je ne prenne ma retraite à l'issue d'une fusillade pour une histoire de drogue au cours de laquelle j'avais été blessé. Je continue à lui donner un coup de main pour son trafic de came – en tant qu'agent de liaison officieux avec la brigade des stupéfiants, chargé des repérages pour les flics des Stups qui s'écrèment quelques grammes de dope sur chaque once de camelote saisie. Pour tout ce qui touche à l'héroïne, le LAPD suit une règle politique tacite :

la revente n'en est autorisée qu'aux gens de couleur et dans des limites précises, à l'est d'Alvarado et au sud de Jefferson. Je suis d'avis que la revente de came devrait être interdite partout, mais les choses étant ce qu'elles sont, je tiens à mes cinq pour cent. Je teste la dope à l'aide de la trousse de petit chimiste que j'ai fauchée au labo de la Criminelle – jamais un pauvre envapé ne passera l'arme à gauche pour avoir acheté à Mickey Cohen un tortillon de came chourée par Turner « Buzz » Meeks. Moralité douteuse, j'en conviens ; je n'ai pas de problèmes de sommeil neuf fois

sur dix, et c'est à des bookies bougnoules que je refile mon pognon, en bon vieil exploiteur ingrat qui se lave les mains de tout, indifférent à ceux qui le font vivre. Je n'avais qu'une seule chose en tête, l'argent, en me rendant à la chemiserie de Mickey, sur le Strip. Je suis toujours à la recherche d'un peu de liquide, et le Mick n'appelle jamais que quand il y a du pognon à la clé.

Je le trouvai dans son arrière-salle, au milieu de sa cour de sycophantes et de gros bras ; Johnny Stompanato et ses belles bouclettes de rital plaquées salive qui lui tombaient sur sa belle petite

gueule – le Stompanato de Lana Turner et leur longue passion dévoreuse ; Davey Goldman, béni oui-oui en chef de Mickey et auteur des vanes que le Mick remplaçait dans ses numéros d’amuseur de boîte de nuit ; et un petit mec dans ses petits souliers que je reconnus comme étant Morris Hornbeck – comptable et ancienne gâchette dans la troupe de tueurs de Jerry Katzenbach à Milwaukee. Je serrai des mains et me tirai une chaise, prêt à y aller de mon petit baratin : tu me paies aujourd’hui ; je fais le boulot plus tard, le temps de régler une petite course urgente

pour Howard. J'ouvris la bouche mais Mickey me battit sur le fil.

– Je veux que tu me retrouves une femme.

J'étais sur le point de dire : « Quelle coïncidence », lorsque Johnny me tendit une photo.

– Jolie, la gonzesse. C'est pas la qualité Lana Turner, mais c'est quand même de la chatte de première quand on aime les beautés laitières dignes d'être primées par le ministère de l'Agriculture.

Naturellement vous devinez la suite. La photo avait été prise dans une boîte de

nuit, avec les compliments du Players Club de Preston Sturges ; on y voyait une Gretchen Rae Shoftel en train de battre des paupières devant l'éclair d'une ampoule de flash, belle plante toute en mamelles engoncée dans une robe noire collante. Mickey Cohen la serrait contre lui, le regard énamouré, un bras passé autour de ses épaules. Je déglutis pour raffermir ma voix :

– Bobonne, elle était où, Mick ? Encore en vadrouille à l'un de ses banquets de la Hadassah<sup>3</sup> ?

Grommèlement de Mickey.

– Israël, la Nouvelle Terre promise. Voyage organisé de dix jours avec son club de Mah-Jong. Quand le chat n'est pas là, les souris dansent. Va-va-vavoom. Trouve-la, Buzzchik. Une plaque.

Je me rebellai en rouspétant, réaction habituelle chez moi chaque fois que j'ai la trouille.

– Deux bâtons, sinon tu pourras toujours essayer de te baiser des mouches au vol.

Mickey se renfroigna et commença à tirer la tronche ; je surveillai de l'œil Johnny Stomp qui se délectait de ma

sortie bravache, Davey Goldman qui notait ma petite réplique, à replacer dans le catalogue de vannes de son patron, et un Morris Hornbeck mal à l'aise qui s'enfilait des doubles doses comme si la partie qui se jouait n'était pas tout à fait à son goût. J'attendis que la rogne du Mick tienne presque la minute pour lui annoncer :

– Qui ne dit mot consent. Dis-moi tout ce que tu sais sur la fille et je prendrai à partir de là.

J'eus droit à un sourire de Mickey – moi, son petit mignon au petit pied.

– Espèce de merdaillon goy. Pour deux bâtons, c'est satisfaction garantie sous quarante-huit heures.

J'avais déjà placé le pognon : baseball, combats de boxe et trois paris avec report sur les canassons.

– Quarante-sept et des miettes. Vas-y.

Mickey reluqua ses garçons tout en parlant – probablement parce qu'il me faisait la gueule et qu'il avait envie de se refaire par un petit numéro d'intimidation vite fait. Davey et Johnny Stomp détournèrent le regard ; Morris Hornbeck se contenta de quelques tics nerveux,

comme s'il essayait de mettre l'étouffoir sur une méchante attaque de chocottes.

– Gretchen Rae Shoftel ; je l'ai rencontrée il y a deux semaines au drive in de chez Scrivner. Elle m'a dit qu'elle venait tout juste de débarquer de sa cambrousse du Minnesota, un truc comme ça. Elle...

Je l'interrompis.

– Elle a précisément parlé du Minnesota, Mick ?

– Exact. Bouseville, Fosse-à-Purin, un bled de pedzouilles mais dans le Minnesota, sûr et certain.

Morris Hornbeck suait maintenant à grosses gouttes ; je venais de me dégouter une piste bien brûlante.

– Continue, Mick.

– Eh bien, on a fait connaissance et ça a marché au poil ; j’ai réussi à convaincre Lavonne d’aller voir Israël avant que les mal blanchis des sables ne se le récupèrent ; Gretchen Rae et moi, on s’est revus ; et en avant, va-va-va-voom ! Terrible ! Elle me fait le coup de la petite cachottière, elle refuse de me dire où elle crèche, et elle n’arrête pas de se tailler tout le temps – en venant me raconter qu’elle est à la recherche d’un homme –

un ami de son père du côté de Trou-du-cul-du-monde, enfin le putain de coin d'où elle débarque. Mais une fois qu'elle a fait le plein de vodka Collins, la cervelle bien embrumée, elle se met à radoter sur une planque qu'elle a quelque part. Ça...

– Allez, accouche et emballe-moi ça vite fait.

Mickey se claqua les cuisses avec une telle énergie que Mickey Cohen, Jr., endormi dans l'embrasement de la porte à quelques mètres de là, se réveilla et tenta de se remettre à quatre pattes jusqu'à ce que le patin à roulettes qu'on lui avait

attaché à la biroute ne le recolle sur le cul.

– Putain, mais c’est toi que je vais emballer si tu ne me la retrouves pas ! C’est tout ce que je peux te dire ! Je la veux ! Retrouve-la-moi ! Et *tout de suite* !

Je me levai en me demandant bien comment j’allais faire pour réussir ce coup-ci – avec mon petit cacheton de portier à la soirée de Sid Weinberg qui tombait en plus au beau milieu de tout ça comme un cheveu sur la soupe.

– Quarante-sept heures, cinquante-cinq minutes et ça roule, dis-je en adressant un clin d’œil à Morris Hornbeck – qui, le monde est petit, était justement originaire du Milwaukee, là où Howard m’avait appris que Gretchen Rae Shoftel, selon les dires de la dame, s’était fait tirer l’avant-scène par un vieux vicieux. Hornbeck essaya de me faire un clin d’œil en retour ; on aurait cru que son globe oculaire se payait une attaque subite de haut mal <sup>4</sup> .

– Trouve-la-moi, me dit Mickey. Tu seras chez Sid demain soir ?

– À essayer de tenir la meute

d'amateurs d'autographes à distance. Et toi ?

– Ouais, moi aussi. J'ai un pourcentage dans le nouveau film de Sid. Je veux des tuyaux d'ici-là, et pas du réchauffé, hein, Buzzchik. Du *bien brûlant*.

– À te cramer la couenne, dis-je avant de décoller, et je faillis me prendre les pieds dans l'appendice de Mickey Cohen, Jr. en passant la porte.

\*

\* \*

Trois bâtons en puissance dans les fouilles ; la trouille suspecte de Morris

Hornbeck qui me trottait dans le citron ; un instinct qui me disait que la « planque » de Gretchen Rae Shoftel n'était autre que le baidoir de Howard Hughes sur South Lucerne – l'endroit où il se gardait en cachette la panoplie de soutiens-gorge à balcons qu'il avait spécialement conçus pour mettre en valeur les roploplos de ses starlettes favorites, les robes à décolletés profonds pour ses grandes passions d'une nuit, et la collection de films porno qu'il diffusait aux fournisseurs de l'armée en visite – films dont la rumeur disait qu'un certain nombre d'entre eux mettaient en scène Mickey Cohen, Jr. et une pétasse

maquillée pour ressembler à l'héroïne personnelle de Howard, Amelia Earheart. Mais le drive in de chez Scrivner passait en premier, pour un interrogatoire de routine des récentes collègues de travail de Gretchen Rae. L'adrénaline de la trouille me brûlait jusqu'au tréfonds de l'âme tandis que je roulais jusque-là – j'avais peut-être poussé le bouchon un peu trop loin pour m'en sortir intact en voulant jouer la partie trop serrée.

Scrivner était situé sur Sunset, à trois blocs à l'est du Lycée de Hollywood, un rade où on vous servait à bouffer dans la bagnole avec, pour décoration, un

semblant de vaisseau spatial – ouïes chromées, cadrans à aiguille et hublots à foison – Jules Verne revu et corrigé par une choute de décorateur en train de gratouiller les étoiles, chargé à la marijeanne. Les patineuses – aux carrosseries toutes en pleins et déliés – avaient toutes revêtu l’uniforme collant d’un cadet de l’espace ; les cuistots à la friture portaient des casques de spationautes en plastique avec visière transparente qui les protégeait des giclures de graisse. Un interrogatoire d’une demi-douzaine de ces dames, c’était comme de se payer une bonne

crise de delirium tremens sans la moindre goutte de gnôle. Après une demi-heure de bavardages et quelques poignées de menue monnaie, j'avais appris :

Que Gretchen avait patiné là pendant un mois, qu'elle était souvent en retard, et, qu'en milieu d'après-midi, quand le coup de feu était passé, elle avait tendance à abandonner son poste. La chose était tolérée parce que la Gretchen était un véritable aimant atomique qui attirait des chiées de mecs. Elle était capable de faire ses additions de tête, décompte de TVA inclus – malgré une tendance prononcée à renverser milk-shakes et

frites. Lorsque Mickey Cohen, grand amateur de figes fendues devant l'éternel, avait commencé à se la renifler de la truffe, le patron avait laissé tomber Gretchen, sans doute soucieux d'éviter d'attirer chez lui les éléments criminels qui s'étaient fait une spécialité d'assassiner les passants innocents en essayant d'éliminer le Mick. Cela mis à part, je me dénichai une piste bien solide plus quelques suppositions qui pouvaient coller avec le reste : Gretchen avait interrogé à maintes reprises le personnel de chez Scrivner à propos d'un habitué récent – un homme au nom allemand à

rallonge qui prenait ses repas au comptoir, faisait ses petits numéros de calcul mental avec les additions et étonnait les mecs du coin en mettant à mal les mots croisés du *L. A. Times* en cinq minutes. C'était un vieux gus à l'accent européen – et il avait arrêté de venir casser la croûte chez Scrivner juste avant que Gretchen Rae Shoftel ne soit engagée. Mickey m'avait dit que la petite caille lui avait parlé d'un ami de son père dont elle était à la recherche ; Howard avait déclaré de son côté qu'elle venait du Wisconsin ; et les accents allemands désignaient sanscoup férir l'État laitier

par excellence. Et Morris Hornbeck, M. Chocottes encore quelques heures auparavant, avait servi comme trésorier et comme gâchette chez les truands de Milwaukee. Qui plus est, l'adorable Gretchen avait continué à faire la patineuse à roulettes même après être devenue la petite amie en titre de deux des hommes les plus riches et les plus puissants de Los Angeles – détail qui ouvrirait les yeux à un aveugle si besoin était.

\*

\* \*

Je roulai jusqu'à une cabine publique et passai quelques coups de fil. Un vieux pote du LAPD me mit au parfum sur Morris Hornbeck – le bonhomme avait été condamné deux fois en Californie pour détournement de mineures, et dans les deux cas, sur des fillettes de treize ans. Un mec de la police de Milwaukee avec lequel j'avais bossé comme agent de liaison me fournit quelques tuyaux direct Middle West ; Little Mo avait été un célèbre trésorier-comptable du gang de Jerry Katzenbach, avant qu'il ne se fasse virer de la ville par son patron en 47 ; on lui avait remis à investir au mieux les

bénéfices des jeux et il avait monté une boîte de call-girls spécialisée dans la chatte mineure déguisée en star de l'écran – de la gosseline novice, coiffée, maquillée, habillée de robes du soir pour ressembler à Rita Hayworth, Ann Sheridan, Veronica Lake et autres. L'opération avait été un franc succès, mais Jerry Katzenbach, en bon père de famille membre des Chevaliers de Colomb, considéra que c'était un sale coup côté relations publiques. *Adios*, Morris – qui, de toute évidence, ne s'était pas fait prier pour aller s'établir à Los Angeles.

Sur Gretchen Rae Shoftel, j'obtins peau de balle ; idem sur le gugusse aux petits numéros d'arithmétique qui avait aussi la faveur de la vamp patineuse. La fille n'avait pas de casier judiciaire, pas plus en Californie qu'au Wisconsin – mais j'étais prêt à parier qu'elle avait appris ses techniques de séduction au bordel de Mo Hornbeck.

J'allai jusqu'au baisoir de Howard Hughes sur South Lucerne Street et j'entrai au moyen d'une clé prise sur mon trousseau de cinq kilos des entreprises Hughes. La maison était meublée des rebuts de décor de la RKO, avec garde-

robe féminine complète dans chacune des six chambres à coucher. La chambre marocaine était équipée de hamacs et de couches sortis tout droit de *Casbah nocturne*, avec assortiment bariolé d'amples pyjamas d'intérieur en soie profondément décolletés ; la chambre de *Billy the Kid* – où Howard Hughes amenait ses sosies de Jane Russell – avec imitations de bars de saloon alignées le long des quatre murs, tenues western à boléros dos nu et matelas recouvert d'une couverture navajo. Ma préférence allait à la chambre Zoo : cougouar, bison, élan et plusieurs lynx empaillés – abattus par

Ernest Hemingway – montés de telle sorte qu'ils surplombaient de leurs regards concupiscent une petite bande étroite de plancher couverte de draps. Ernie le Gros m'avait dit qu'il avait décimé les créatures sauvages de deux comtés du Montana pour arriver à obtenir l'effet recherché. Il y avait également une cuisine bien garnie, avec lait frais et beurre d'arachide, et même gelées de fruits pour rassasier les papilles gustatives adolescentes, une pièce réservée à la projection de films porno, et enfin la chambre à coucher principale –

où j'avais parié qu'Howard avait installé Gretchen Rae Shoftel.

J'empruntai l'escalier du fond, pris le couloir et poussai la porte, m'attendant à trouver la pièce telle que je la connaissais : grand lit blanc et murs blancs unis – en contrepoint ironique aux virginités qui se défaisaient là. Je me trompais ; ce que j'avais devant les yeux était en quelque sorte le témoignage concret de la vie domestique d'un cave moyen porté sur la vie de famille.

Robots ménagers, moules à gâteaux, grille-pain et couverts assortis étaient posés sur le lit ; les murs étaient décorés

de calendriers de chez Currier & Yves et de couvertures encadrées du *Saturday Evening Post* dessinées par Norman Rockwell. Une véritable ménagerie de peluches admiraient le travail d'artiste – pandas, tigres et personnages de Walt Disney posés contre le lit, tête levée vers le plafond. Dans un coin, près de la seule fenêtre de la pièce, on trouvait un fauteuil à bascule en bois cintré. Sur le siège était posée une pile de catalogues. Je les feuilletai : radios Motorola, articles de cuisine de chez Hamilton Beach, courtepointes en duvet vendues par correspondance par une boutique du New

Hampshire. Tous sans exception portaient cochés les articles meilleur marché. Étrange, puisque Howard offrait à toutes les poules qui avaient la faveur de la chambre à coucher du maître tout ce qu'elles désiraient – compte crédit haut de gamme, le *nec plus ultra*.

J'inspectai le placard. Il contenait la garde-robe Hughes standard – robes longues profondément décolletées et chandails en cachemire collants, plus une demi-douzaine d'uniformes de patineuse de chez Scrivner, avec baleines et coussinets intégrés destinés à relever les seins, chose dont Gretchen Rae Shoftel

n'avait nul besoin. Voyant une rangée de cintres vides, je fouillai à la recherche d'autres catalogues et dénichai celui de Bullocks Wilshire sous le lit. En le feuilletant, j'y découvris, entourés au crayon, jupes et tailleurs en tweed, blazers en flanelle et robes de lainage coquettes et convenables ; on avait griffonné en haut de la page de couverture, au dos, le numéro du compte crédit de Howard. Gretchen Rae Shoftel, petite matheuse prodige à la recherche d'un autre matheux prodige, envisageait apparemment d'endosser le costume qui

ferait d'elle Miss Rectitude bourgeoise personnifiée.

J'inspectai le reste du baisodrome – un coup d'œil rapide aux autres chambres, une fouille expéditive des placards du rez-de-chaussée. Résultat : des cartons vides de chez Bullocks un peu partout. Gretchen Rae avait accompli sa métamorphose. Howard aimait à se garder ses filles toujours un peu justes en liquide pour s'assurer de leur obéissance, mais j'étais prêt à parier qu'il avait fait une entorse à la règle pour celle-ci. En me faisant passer pour un officier de police, j'appelai le bureau du répartiteur

des compagnies de taxis Yellow et Beacon. Coup de bol chez Beacon : trois jours auparavant, à 3 h 10 de l'après-midi, un taxi s'était rendu au 436 South Lucerne ; destination, 2281 South Mariposa.

Le gros lot.

Le 2281 South Mariposa était une des planques de Mickey Cohen, véritable forteresse armée où les gâchettes du Mick venaient se mettre à l'abri après leurs nombreuses escarmouches avec le gang de Jack Dragna. Elle était bâtie en béton armé, et l'abri antibombes du sous-sol était garni jusqu'à la gueule d'une chiée

de boîtes de conserve ; de fausses cloisons couvertes de photos de starlettes court-vêtues cachait des râteliers de Tommy et de fusils à pompe. Seuls les mecs de Mickey étaient au courant de l'existence de la planque – preuve concluante s'il en fallait que Morris Hornbeck avait des liens avec Gretchen Rae Shoftel. Je me rendis sur Jefferson et Mariposa rapidos.

Le bloc comprenait des maisons à ossature bois, petites, bien entretenues, pour l'essentiel propriétés de Japonais relâchés de leurs camps d'internement et désireux d'affirmer leur indépendance en

se serrant les coudes dans un nouveau territoire. Le 2281 était aussi salubre et inoffensif que toutes les autres crèches du bloc ; Mickey avait le meilleur jardinier japonais du quartier. Il n'y avait pas de voitures garées dans l'allée ; celles qui se trouvaient rangées le long du trottoir avaient l'air suffisamment anodin, et le voisin le plus proche prenait le soleil quatre maisons plus bas, installé sur sa balancelle sous la véranda. J'avançai jusqu'à la porte d'entrée, fracassai une vitre d'un coup de poing, passai la main à l'intérieur pour dégager le pêne et entrai.

Le salon – meublé par l'épouse de Mickey, Lavonne, de sofas et fauteuils venus droit de la petite boutique d'occase de la Hadassah – était bien rangé et totalement silencieux. Je m'attendais à moitié à voir un chien tueur me sauter à la gorge avant de me rappeler brutalement que Lavonne avait interdit au Mick de prendre un chien de crainte que la bête ne pisse sur sa moquette. C'est alors que l'odeur m'arriva aux narines.

Les relents d'un corps en décomposition vous agressent simultanément les tripes et les glandes lacrymales. Je me nouai un mouchoir

autour de la bouche et du nez, attrapai une lampe en guise d'arme et me dirigeai vers la puanteur. Elle provenait de la chambre en façade, à droite, et le spectacle était de toute beauté.

Il y avait deux macchabées – un homme étendu au sol et un autre sur le lit. Le premier gisait le nez dans la moquette, avec, nouée autour du cou, une chemise de nuit blanche qui portait toujours épinglée l'étiquette de prix de chez Bullocks. Il avait le visage couvert de ragoût de bœuf figé, la peau brûlée, rougeet craquelée de boursouflures. À quelques mètres de là, une casserole

renversée laissait entrevoir les restes caramélisés d'un mélange visqueux. Quelqu'un était en train de faire la cuisine quand les choses avaient commencé à tourner au vinaigre.

Je déposai ma lampe et reluquai le macchabée au sol de plus près. Il avait la quarantaine, il était blond et gras ; celui ou celle qui l'avait tué avait essayé de lui effacer ses empreintes digitales en les cramant – le bout des doigts des deux mains était noir et calciné, ce qui signifiait que le tueur était un amateur ; la seule manière d'éliminer les empreintes est de faire un peu de charcutage au

hachoir. On avait balancé une plaque chauffante dans un coin près du lit ; j'y jetai un coup d'œil et vis des lambeaux de peau calcinée collés à la résistance chauffante. Le cadavre du lit était juste à portée, je pris une profonde inspiration, réajustai mon masque et l'examinai. C'était un vieux mec décharné, habillé bien trop chaudement pour les hivers de L.A. Il ne portait pas la moindre marque sur le corps ; on lui avait soigneusement replié ses mains aux doigts carbonisés sur la poitrine, repose-en-paix, comme si un entrepreneur de pompes funèbres s'était chargé du travail. Je fouillai son manteau

et ses poches de pantalon, peau de balle – et lui tâtai les membres pour vérifier qu'ils ne portaient pas de fractures. Double peau de balle. C'est alors qu'un asticot se mit à ramper au sortir de sa bouche béante, en exécutant un petit pas spasmodique de Lindy Hop sur la pointe de sa langue.

Je retournai dans le salon, décrochai le téléphone et appelai un homme qui me devait une grosse, grosse dette, rapport à son épouse et les relations suivies de celle-ci avec une Nègresse nonne et un jeune congressiste de Whittier. Le gars était technicien criminel auprès des

services du shérif ; il avait abandonné des études de médecine et possédait un talent certain ; il savait deviner les causes d'une mort suspecte rien qu'en inspectant le cadavre sur les lieux. Il me promit d'être au 2281 South Mariposa en moins d'une heure dans une voiture banalisée – dix minutes d'expertise médicale criminelle, et je lui effaçais sa dette.

Je retournai dans la chambre, chargé d'une potée de géraniums de Lavonne pour masquer la puanteur. Les poches du macchabée au sol avaient été nettoyées dans les règles de l'art ; le macchab du lit ne portait pas d'ecchymoses sur la tête et

il y avait maintenant deux asticots qui esquissaient un pas de tango sur son nez. Morris Hornbeck, en pro qu'il était, devait probablement être enfouraillé d'un flingue à silencieux comme la plupart des gros bras de Mickey – il faisait trop minus pour tuer quelqu'un à mains nues. Je commençai à cadrer Gretchen Rae Shoftel pour les deux meurtres – et elle commençait à bien me plaire.

Le lieutenant Kirby Falwell fit son apparition quelques minutes plus tard, tap-tap-tap sur la fenêtre que j'avais cassée. Je le fis entrer, et il emporta sa trousse à analyses dans la chambre tout en

se pinçant le nez. Je le laissai à ses trucs de scientifique et restai dans le salon afin de ne pas blesser son ego par ma présence, avec tout ce que je savais de la vie intime de son épouse. Au bout d'une demi-heure, il était de retour pour me déclarer :

– J'ai payé ma dette, Meeks. Le clown au sol a été frappé à la tête avec un objet plat et contondant, peut-être une poêle à frire. Ça l'a probablement assommé comme une crêpe. Ensuite quelqu'un lui a balancé son dîner en pleine figure en le brûlant au second degré. Puis on l'a étranglé avec le déshabillé. Je te propose

l'asphyxie comme cause du décès. Quant à Papy, je dirais crise cardiaque – cause naturelle. J'aurais pu te dire poison, mais le foie n'est pas distendu. Crise cardiaque, cinquante-cinquante. Les deux morts remontent à à peu près deux jours. J'ai récupéré les tissus croûtés des deux séries d'empreintes et je les ai passés à l'encre. Je suppose que tu veux que je lance une demande d'identification dans les quarante-huit États sur nos bons-hommes ?

Je secouai la tête.

– Californie et Wisconsin – mais vite.

– T’auras le résultat dans quatre heures.  
J’ai remboursé ma dette, Meeks.

– Emporte la chemise de nuit, tu l’offriras à ta femme, Kirby. Elle en aura l’usage.

– Va te faire foutre, Meeks.

– *Adios*, Lieutenant.

\*

\* \*

Je m’installai, toutes lumières éteintes, en me disant que si Gretchen Rae était de mèche avec Morris Hornbeck, ce dernier allait passer récupérer les macchabs, ou alors elle, pour les larguer quelque part,

ou encore que quelqu'un ferait un saut pour dire bonjour. Je m'assis dans un fauteuil près de la porte d'entrée, lampe en main au cas où il faudrait en venir là. J'étais à cran, bien remonté par mon jus de trouille ; j'avais la cervelle qui fonctionnait à plein régime, à essayer de trouver un moyen de me sortir de mon coup de cavalerie engagé par mes deux bienfaiteurs pour remettre la main sur une seule et unique femme qu'ils voulaient se réserver pour leur usage personnel, avec déjà deux cadavres dans la balance. La tempête sous mon crâne avait beau cogner dur, pas une chiure de solution à

l'horizon. Il me restait une demi-heure à tuer avant de rappeler Kirby ; je laissai tomber et essayai le numéro du Porte-Chapeau.

Le numéro du Porte-Chapeau remonte à mes années d'enfance en Oklahoma, à l'époque où mon vieux foutait des branlées de première à ma vieille, quand je me traînais un matelas jusque dans le bosquet voisin pour ne pas avoir à entendre. J'installais alors mes pièges à armadillo<sup>5</sup>, et de temps à autre, j'entendais un clac suivi d'un couic lorsqu'un connard de dillo avait avalé mon appât et s'était gagné une échine

écrabouillée pour sa peine. Quand, finalement, je réussissais à m'endormir, c'était pour me réveiller d'ordinaire au son de cris stridents – des hommes en train de faire mal à des femmes – qui n'étaient jamais rien d'autre que le vent s'en donnant à cœur joie avec les pins rabougris. C'est alors que je me mettais à réfléchir ; aux moyens d'obliger mon vieux à foutre la paix à ma vieille sans être obligé de consulter mon frère Fud – au pénitencier du Texas pour vol à main armée et agression avec violences. Je savais que je n'avais pas assez de tripes pour affronter Pa bille en tête, alors je me

mettais à penser à d'autres personnes pour me le sortir de l'esprit. Et je finissais toujours par mettre au point des stratagèmes : monter un bateau à une bigote pour qu'elle passe à la maison déposer une tarte et des brochures religieuses et par la même occasion, calmer le vieux ; m'arranger pour qu'un petit futé du coin qui trouvait Man à son goût vienne lui tourner autour, sachant que Pa était un lâche quand il s'agissait d'autres mecs et qu'il se reprendrait de passion pour sa vieille nana rien que pour la conserver. Ce dernier stratagème nous joua à tous un sale tour au bout du compte

– ça se passait juste avant que ma vieille n’attrape le typhus. Elle se mit au lit avec la fièvre, et le vieux s’en alla la rejoindre pour lui tenir chaud. Il attrapa le typhus à son tour – et mourut seize jours après elle. Étant donné les circonstances, on se trouva forcé de conclure que c’était bien l’amour qui les avait tenus ensemble – jusqu’à leur triste fin.

Et donc, le numéro du Porte-Chapeau vous sort de la panade en donnant l’occasion à quelque pauvre connard de l’extérieur de se dire qu’il a fait une bonne action. Je l’ai mis en pratique quand j’étais flic à Négreville ; je

laisçais filer un pauvre envapé pathétique amateur d'herbe, je lui envoyais un panier de fruits de Mickey pour Noël et je réussissais à le convaincre de cafter un fourgueur de horse en écrémant au passage cinq pour cent, allègrement, le cœur léger en cette période de fête. Le seul ennui, c'est que cette fois je m'étais empalé sur les cornes d'un dilemme mahousse : Mickey, Howard, deux clients, et une seule femme à leur offrir. Et ma religion m'interdisait de prétendre que j'avais échoué, auprès de l'un comme de l'autre.

J'arrêtai de réfléchir et appelai Kirby Falwell au bureau du shérif. Il avait reçu des tuyaux de première en réponse à son télétype adressé à deux États :

Le macchab sur le plancher était Fritz Steinkampf, porte-flingue à Chicago et Milwaukee, une condamnation pour tentative de meurtre, actuellement en liberté conditionnelle, et apparemment *torpédo* dans les troupes de Jerry Katzenbach. M. Crise cardiaque s'appelait Voyteck Kirnipaski, relation connue de Katzenbach, tombé trois fois pour extorsion et vol qualifié – plus précisément pour arnaque boursière. Le

tableau commençait à être un peu moins brumeux et j'appelai Howard Hughes à son appart du Bel-Air Hotel. Deux coups, raccrocher, trois coups – qu'il sache que ce n'était pas quelque chroniqueuse friande de cancans au bout du fil.

– Oui ?

– Howard, z'êtes allé à Milwaukee ces derniers temps ?

– J'étais à Milwaukee au printemps de 47. Pourquoi ?

– Dites-moi si je me trompe, mais vous ne seriez pas allé au bordel par hasard,

un bordel spécialisé dans les filles déguisées en vedettes de ciné ?

Howard soupira.

– Buzz, tu connais les penchants que l'on me prête dans ce domaine. Cela concernerait-il Gretchen Rae ?

– Ouais. Vous y êtes allé ?

– Oui. Je recevais quelques collègues du Pentagone. Nous avons organisé une petite fête en compagnie de quelques jeunes femmes. Ma cavalière ressemblait à Jean Arthur, avec seulement un peu plus de... monde au balcon. Jean m'a brisé le cœur, tu le sais, ça, hein, Buzz.

– Ouais. Est-ce que les huiles étaient bourrées quand elles se sont mises à parler boutique avec les filles ?

– Je suppose que oui. Qu'est-ce que cela...

– Howard, de quoi avez-vous parlé, Gretchen et vous – en laissant de côté vos fantasmes sexuels ?

– Eh bien, Gretchen m'a semblé s'intéresser aux affaires – les fusions de sociétés en bourse, les petites compagnies que je rachetais, ce genre de choses. Et aussi de politique. Mes copains du Pentagone m'ont dit que la

situation s'envenimait en Corée, ce qui, par conséquent, allait entraîner un accroissement de la production aéronautique. Gretchen m'a paru s'intéresser à cela aussi. Une fille intelligente s'intéresse toujours aux entreprises de son amant, Buzz. Tu le sais bien. As-tu appris quelque chose qui pourrait te mettre sur sa piste ?

– Sûr que j'ai appris des choses. Patron, comment vous êtes-vous débrouillé pour rester en vie et si riche aussi longtemps ?

– C'est que je ne fais confiance qu'aux personnes sûres, Buzz. Est-ce que tu me

crois ?

– Sûr que je vous crois.

\*

\* \*

Je m'accordai encore trois heures de planque dans le noir avant de faire une descente dans le frigo pour reprendre des forces, et je mis en route mon numéro du Porte-Chapeau, petite mitzvah pour Mickey au cas où il me faudrait magouiller quelque chose pour refiler Gretchen Rae à Howard – qui disposerait ainsi de sa petite meurtrière adolescente personnelle. J'enveloppai d'abord Fritz Steinkampf dans les rideaux de chintz de

trois fenêtres et je le traînai jusqu'à ma voiture ; ensuite je transformai Voyteck Kirnipaski en momie à l'aide du couvrelit et le coinçai en force dans le coffre entre Fritz et ma roue de secours. Puis je passai au boulot de routine : essuyage de toutes les empreintes que j'avais pu laisser, extinction des feux, et petite balade par Topanga Canyon jusqu'à la décharge de résidus chimiques contrôlée par la Hughes Tool Company – réservoir bouillonnant de produits caustiques jouxtant un centre aéré pour enfants défavorisés ; encore une combine de Howard pour payer moins d'impôts. Je

balançai Fritz et Voyteck dans le chaudron à bulles et les écoutai claquer, craquer et pétiller comme les Rice Krispies de chez Kellog. Puis, juste après minuit, je partis sur le Strip à la recherche de Mickey et de ses mignons.

Ils n'étaient pas au Trocadéro, au Mocambo ou chez La Rue ; ils n'étaient pas chez Sherry ou à La Chambre Bleue de Dave. J'appelai la ligne de nuit du S.C.G., me fis passer pour flic et obtins les coordonnées de la charrette de Mo Hornbeck – Dodge coupé beige de 1946, CAL – 4986 – J, 896<sup>1/4</sup> Moonglow Vista, South Pasadena, avant de prendre

l'Arroyo Seco et franchir la colline jusqu'à l'adresse, un bloc de bungalows sur cour.

Le 896<sup>1/4</sup> était situé tout au bout à gauche d'une filée de bâtiments en stuc de style moderne – balustrades à angles arrondis et persiennes rectangulaires fermant de minuscules fenêtres placées là uniquement pour la frime. Il n'y avait pas la moindre lumière ; la Dodge de Hornbeck n'était pas rangée sur son emplacement, sous l'avant-toit à l'arrière du bâtiment. Peut-être Gretchen Rae se trouvait-elle à l'intérieur, armée jusqu'aux dents, peluches, garrots de

lingerie fine, cocottes et poêles à frire – et l'idée, soudain, fit que je n'en eus plus rien à branler que le monde baise ou prie, moufte ou ripe. Je défonçai la porte d'un coup de pied, allumai une applique murale et me retrouvai sur le cul, bousculé par un gros enfoiré tout en fourrure, aux dents énormes et luisantes, blanches et coupantes comme un rasoir.

C'était un doberman, masse noire de muscles souples et lisses assoiffée de sang – le mien, en l'occurrence. Le chien referma ses crocs sur mon épaule et s'enfila sa dose de worsted de chez Hart, Schaffner & Marx ; il tenta de me mordre

au visage et se reçut une droite du Meeks, un coup faiblard lancé au jugé qui l'obligea à se dérober momentanément. Je plongeai la main dans la poche pour en sortir mon surin, appuyai sur le bouton et tranchai dans le vif ; j'égratignai les pattes et la truffe du bestiau – qui en poursuivit malgré tout ses grognements et ses coups de gueule.

La seule solution était d'offrir à ce salopard une cible immobile. Je plaçai mon avant-bras gauche devant les yeux et essayai de rester sur le dos ; Rex le Chien prodige se laissa tenter par mon gros coude, dodu et bien juteux. Je lui plantai

mon surin dans le bide avant d'enfoncer la lame à fond et de tirer vers l'avant d'un coup sec. Rex se répandit sur moi de toutes ses entrailles ; il me vomit son sang sur la figure et mourut dans un dernier gargouillis-coup de gueule.

Je me débarrassai du troisième cadavre de la journée d'un coup de pied, allai en trébuchant jusqu'à la salle de bains, farfouillai dans l'armoire à pharmacie et trouvai de l'hamamélis. J'en tamponnai ma morsure au coude, m'aspergeai le visage à l'eau du lavabo, regardai dans le miroir et vis un gros homme entre deux âges, terrifié au point d'en avoir pissé

dans son caleçon, dans la merde jusqu'au cou et en train de perdre pied. Je soutins le regard de mon reflet, en me disant pendant de longues secondes que ce n'était pas moi. Puis je fracassai l'image avec le flacon d'hamamélis et reluquai de plus près le reste du bungalow.

La plus grande des deux chambres devait être celle de Gretchen Rae. Elle était pleine de babioles de fille : pandas et poupées Kewpie gagnées à la tombola, photos d'idoles et fanions d'université épinglés aux murs. Sur la commode étaient empilés des ustensiles ménagers encore dans leur carton ; le couvre-lit

était jonché de clichés publicitaires sur papier glacé des beaux gosses de la RKO.

L'autre chambre empestait le Vapo Rub et le liniment, la sueur et les flatulences – des murs nus, et l'espace au sol presque entièrement occupé par un lit pliant affaissé. Un flacon de médicaments était posé sur la table de nuit – une ordonnance du docteur Revelle qui prescrivait du Demerol à M. Jamelka – et en fouillant sous l'oreiller, je me récupérai un 38 special police. Je fis basculer le barillet, retirai quatre des balles et fourrai l'arme dans ma ceinture avant de retourner au

salon où je ramassai le cadavre du chien avec délicatesse pour éviter de me tremper avec ses tripailles ensanglantées. Je remarquai que c'était une femelle ; une plaque à son collier portait inscrit « Janet ». La chose me frappa comme le gag le plus drôle depuis la mort du burlesque, et j'éclatai d'un rire sauvage, contrecoup du choc subi. Je repérai dans le coin un panier à chien de chez Abercrombie & Fitch, y balançai Janet, éteignis les lumières de la chambre, trouvai un canapé et m'écroulai. Je plongeais tout droit dans un brouillard surnaturel qui me collait les chocottes quand un craquement

du parquet, un « Oh ! mon Dieu ! » étranglé et un éclat brutal de lumière jaune me firent bondir.

– Oh ! Janet non !

Mo Hornbeck fila bille en tête vers le cadavre du chien sans même remarquer ma présence. Je tendis la jambe et le fis trébucher ; il s'effondra au sol presque blair à blair avec Janet. Et j'étais déjà près de lui, l'arme pointée sur sa tête, à montrer les dents en grondant comme le bouseux d'Okie, tueur et psycho, que j'aurais pu être.

– Petit gars, va falloir que tu craches le morceau, sur toi, Gretchen Rae, et les refroidis de Mariposa. Tu vas te mettre à table sur elle et Howard Hughes, et *tout de suite* qui plus est.

Hornbeck se trouva un peu de couilles illico presto, détournant les yeux du chien pour river son regard sur moi.

– Va te faire foutre, Meeks.

«Va te faire foutre » pouvait s’accepter de la part d’un gradé inspecteur du shérif qui était en dette avec moi, mais pas d’un truand à la manque coupable de détournement de mineures. Je basculai le

barillet du 38 et montrai les deux balles à Hornbeck, avant de lancer la roulette et de lui coller le canon contre la tête.

– Parle. *Tout de suite.*

– Va te faire foutre, dit Hornbeck.

J'appuyai sur la détente ; il eut un haut-le-cœur et regarda le chien, les tempes virant au violacé et les joues au rouge. Je me voyais déjà dans la cellule voisine de celle de Fud, les deux garçons Meeks côte à côte, en train de se faire une partie de cartes à travers les barreaux qui séparaient leurs cages, et je lâchai un second coup, le percuteur claquant sur

une chambre vide. Hornbeck mordit la moquette pour contenir ses tremblements, virant au violet de plus en plus sombre avant de perdre ses couleurs et passer par toute la gamme des violines et des roses pour finir d'un blanc de tête de mort. Finalement, il recracha poussière et poils de chien mélangés avant de me dire d'une voix haletante :

– Les pilules près de mon lit et la bouteille dans le placard.

J'obéis, et nous nous installâmes sous la véranda comme deux vieux potes pour sécher ce qui restait de la cruche – du Old Overholt bien légal – Hornbeck se

goinfra de cachets de Demerol avec sa gnôle, décolla pour le septième ciel et me raconta l'histoire la plus triste que j'aie jamais été foutu d'entendre.

\*

\* \*

Gretchen Rae Shortel était sa fille. Man s'était taillée peu après sa naissance, partie pour des terres inconnues en dérapage incontrôlé avec un chauffeur des brasseries Schlitz dont la rumeur disait qu'il était monté en double douzaine, comme un pendant humain de Mickey Cohen, Jr. Mo avait élevé Gretchen du mieux qu'il avait pu, nourrissant

secrètement pour elle une passion brûlante et dévoreuse dont il avait honte jusqu'à ce qu'il se trouve mis au parfum par une tapée de sources différentes : son épouse offrait ses bons et déloyaux services à toute l'équipe de nuit de chez Schlitz à l'époque où sa petite fille avait été conçue. En vertu de ses bons principes, Mo ne l'avait jamais touchée, assouvissant sa passion irraisonnée pour les fillettes avec les gosselines des camps à putes de Green Bay et de Saint Paul.

Gretchen grandit bizarrement, honteuse de son vieux – lèche-bottes des truands et tueur occasionnel. Elle prit le nom de

jeune fille de sa vieille et se plongea dans les livres, se prenant de passion pour les tours d'arithmétique, les chiffres et les calculs – des trucs qui prouvaient qu'elle avait de la tête. Elle se mit aussi à fréquenter une faune peu recommandable à South Milwaukee. Un de ses petits amis, un Polak complètement givré, l'avait tabassée tous les soirs comme une crêpe pendant une semaine lorsqu'elle avait quinze ans. Mo avait découvert la chose, et collé au gamin des bottes en ciment avant de le balancer dans le lac Michigan. Père et fille se retrouvèrent dès lors, réunis par la vengeance.

Mo grimpa les échelons dans l'organisation de Jerry Katzenbach ; Gretch se ramassa un paquet à lever des michés dans les bars d'hôtel de Chicago. Mo installa Gretchen Rae, alors âgée de seize ans, comme contremaîtresse d'un bordel classieux ; des fillettes sosies de stars de cinéma, des mouchards dans les chambres pour accumuler sur la pègre et les politicards des rencards qui pourraient s'avérer profitables pour Jerry K. Gretch se lia avec Voyteck Kirnipaski, spécialiste de l'arnaque boursière ; un soir, par hasard, alors qu'elle était à l'écoute devant une ouïe de ventilation,

Howard Hughes et une cohorte de trois étoiles de l'armée étaient en train de s'offrir une partie de jambes en l'air avec Jean Arthur, Lupe Velez et Carole Lombard, modèles minettes en herbe. Gretch se ramassa des tas de petits cancans bien juteux sur Wall Street, et comprit que ce pourrait être le début de quelque chose d'important. Mo attrapa à peu près au même moment un cancer de l'estomac et eut droit à la grande nouvelle : une demi-décennie maxi – profitez-en tant que vous pouvez. Le fric écrémé dans les livres comptables de Jerry Katzenbach lui permit de s'offrir un

traitement de première classe. Mo tint bon devant le Grand C. Jerry K. qui se récoltait une réputation de merde à cause de son bordel, ferma la boîte et bannit Mo sur la Côte, Mo que Mickey Cohen accueillit à bras ouverts, usant de son pouvoir pour passer un marché auprès du procureur à propos de ses deux détournements de mineure et obtenir que l'accusation soit réduite à que dalle.

De retour à Milwaukee, Gretchen Rae suivit des cours d'administration des affaires à Marquette, en se faisant reluire gratis par Voyteck Kirnipaski parce qu'elle avait appris que ce dernier

bossait pour Jerry K. et se montrait mécontent de sa paie. Puis Mo eut un répit et revint à Milwaukee en visite ; Voyteck Kirnipaski se tailla de la ville en emportant un paquet de fric appartenant à Katzenback afin de pouvoir financer ses arnaques à la bourse à L.A. ; Gretchen Rae, qui lisait toujours les journaux à la recherche d'éventuels changements politiques lourds de conséquences, additionna les infos qu'elle avait surprises grâce à Howard et ses grosses huiles de l'armée avec ce qui se murmurait sur la situation en Corée, et décida de se rencarder plus avant auprès

du grand homme en personne. Mo prit quelques photos de l'avant-scène de sa petite fille et les adressa par courrier au Grand How – qui mordit à l'hameçon. Gretchen eut vent que Voyteck, toujours en cavale et pourchassé sans répit, traînait ses guêtres au drive in de chez Scrivner et, désireuse de s'assurer ses services pour d'éventuelles entreprises d'extorsion, elle se fit engager là. La passion soudaine dont se prit pour elle Mickey Cohen fut un véritable sac de nœuds qui mit ses projets en danger – mais elle se dit, après tout, que le célèbre petit mec pourrait toujours servir en lui

offrant quelques ouvertures. Elle devint sa chère et tendre en même temps que celle de Howard, père et fille faisant semblant de ne pas se connaître lors des grands rassemblements organisés par Mickey dans sa boîte de nuit. Puis, dans un motel de Santa Monica, elle finit par repérer un Voyteck terrifié à l'idée que les gâchettes de Katzenbach étaient sur ses talons. Mo lui donna la clé de la planque de Mickey sur Mariposa Street ; elle y installa Voyteck, prise par ses allers-retours incessants jusqu'au baiser de Howard qu'elle pompait avec subtilité pour quelques renseignements tout en

pompant Kirnipaski de manière effrontée – à essayer de l’attirer dans la toile d’intrigues qu’elle s’était tissée. Elle commençait à progresser lorsque débarqua Fritz Steinkampf. Et que je sois damné si Gretchen ne s’était pas montrée à la hauteur de la situation, à lui couper le sifflet et griller les paluches, poêle à frire à la clé, jusqu’à ce que mort s’ensuive. À la suite de quoi elle tenta bien d’apaiser un Voyteck terrifié, mais ce dernier se paya un arrêt cardiaque ; résultat de la combinaison explosive d’une tentative de meurtre, d’un meurtre et de la langue de vipère d’une meurtrière. Gretchen Rae fut

prise de panique et fit ses valises en emportant le liquide chouré par Voyteck, et elle essayait apparemment ces temps derniers de refiler une lettre confidentielle avec « indiscretions de première main » sur les actions Hughes à une liste de clients potentiels compilée par Kirnipaski. La fille était terrée quelque part – Mo ne savait pas où – et le lendemain, elle devait appeler les domiciles et bureaux de sa dernière vague de « clients » potentiels.

À un moment, dans le cours de son récit, je me pris soudainement d'affection pour Mo, presque autant que pour

Gretchen Rae. Je n'arrivais toujours pas à voir comment j'allais pouvoir me sortir de ce foutoir, mais une chose excitait ma curiosité : les babioles de fillettes, les appareils électriques, tous ces trucs domestiques de petite cavette d'intérieur que Gretchen avait accumulés. Quand Mo eut terminé son récit, je lui demandai :

– Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans, toutes ces fringues, ces gadgets et ces peluches ?

Morris Hornbeck, qui, dans moins de six mois, serait tout juste bon à nourrir les asticots, se contenta de soupirer.

– Tout le temps perdu à rattraper, Meeks. Un père et sa fille bien planqués, qui se font leur numéro à l’abri, un numéro qu’y z’auraient dû se jouer y’a des années de ça. Mais tout ça, c’est fini, aujourd’hui c’est la dèche.

Je lui montrai le chien mort, aux pattes qui commençaient à se recroqueviller sous l’effet de la rigidité cadavérique, comme s’il allait mendier ses biscuits pour l’éternité.

– Peut-être pas. Ce qui est sûr, c’est que t’as plus ta fidèle mascotte, mais tu pourrais peut-être bien avoir un avant-goût du reste.

\*

\* \*

Morris alla dans sa chambre et tomba dans les bras de Morphée. Je m'allongeai sur le lit accueillant, habité de rêves illusoires, un panda en peluche entre les bras, toutes lumières éteintes pour être sûr que la matière grise allait tourner à plein régime. Je laissai vite au rancart toute idée de manipulation directe de Mickey et Howard pour m'attaquer au numéro du Porte-Chapeau et tombai sur un os.

Sid Weinberg.

Producteur pour la RKO.

Riche à vomir, il la fournissait en films d'horreur de série B, des navets bon marché destinés au circuit des drive in qui rapportaient le pognon à la pelle.

Pilier de là RKO, il était irremplaçable – ses films n'étaient jamais des fours. Howard lui léchait littéralement le cul, il adorait ses manières d'économe quand il s'attaquait à un nouveau film et lui laissait carte blanche au studio.

*– Je préférerais perdre ce que vous savez plutôt que de perdre Sid Weinberg.*

Mickey Cohen était en dette avec Sid Weinberg, propriétaire du Blue Lagoon Saloon, qui l'autorisait à passer sur scène pour interpréter ses abominables numéros d'amuseur public, sans flics qui viendraient traîner leurs guêtres dans le coin – Sid avait ses contacts au LAPD.

Le Mick :

– Si j'avais pas Sid, c'est comme si je me retrouvais sans pot de chambre pour aller pisser. Faudrait que je m'offre ma propre boîte de nuit, et ça, c'est pas drôle – c'est comme de se payer sa propre équipe de base-ball pour avoir le droit de jouer une partie.

Sid Weinberg était veuf, papa de deux filles aujourd'hui adultes, qui traitaient avec condescendance ce père pitre et amuseur public. Il parlait souvent de son désir de se trouver une gouvernante à demeure, qui s'occuperait des poussières et le ferait reluire de temps à autre au passage. Il y avait quinze ans de cela, il avait été très amoureux d'une starlette, une superbe blonde étincelante du nom de Glenda Jensen qui s'était carapatée un jour direction le soleil couchant, pour ne plus jamais donner de ses nouvelles. J'avais vu des photographies de Glenda ; elle ressemblait de façon suspecte à mon

adolescente meurtrière favorite. Le lendemain, à huit heures du soir, Sid Weinberg organisait une grande fête haute en couleur pour le lancement de *La Fiancée du Monstre des mers*. J'étais censé en assurer la sécurité. Mickey Cohen et Howard Hughes y étaient invités.

\*

\*\*

Au matin, nous décollâmes à la recherche de la fille prodigue. J'étais au volant, Mo Hornbeck m'indiquait la route – là où il pensait pouvoir trouver Gretchen Rae, en se fondant sur leur

dernière conversation – petit discours-panique qui remontait à deux jours ; la fille effrayée qui craignait les écoutes téléphoniques ; et Mo qui disait qu’il laisserait un peu refroidir les deux témoins avant de disposer des corps.

Ce que, naturellement, il ne fit pas. Selon Mo, Gretch aurait déclaré que Voyteck Kirnipaski lui avait fourni une liste des requins de la finance du coin que ses analyses des entreprises Hughes pourraient éventuellement intéresser ; à quel moment vendre ou acheter les actions de Toolco, Hughes Aircraft et leurs myriades de filiales – en se fondant

sur ce qu'elle avait appris depuis peu des nouveaux contrats Défense qui devaient se signer et son évaluation des fluctuations du prix des actions. Mo insista sur le fait que c'était là la raison pour laquelle Gretchy avait dévalisé le catalogue de chez Bullocks – elle voulait ressembler à une femme d'affaires et non à une séductrice meurtrière.

Nous descendîmes donc au centre-ville en nous traînant sur la file de droite, à faire le circuit du quartier financier de Spring Street, dans l'espoir de tomber sur Gretchen Rae pendant qu'elle passerait ses coups de fil. Je m'étais partiellement

gagné les faveurs de Mo avec quelques mots gentils et la promesse d'aller coller Janet dans un cimetière à chiens très classe de L.A. Ouest, mais je sentais malgré tout qu'il ne me faisait pas confiance – j'étais resté trop longtemps trop proche de Mickey. J'eus droit à un regard en coin méprisant et glacé et il répondit à mes tentatives de conversation par des grognements.

La matinée se passa ; l'après-midi suivit. Mo n'avait pas la moindre piste sur les coups de fil de Gretchen, et nous poursuivîmes notre circuit de Spring Street, inlassablement – de la Troisième à

la Sixième et retour sans désemparer, en ne nous arrêtant que pour pisser un bock au Pig & Whistle sur la Quatrième et Broadway toutes les deux heures. À la tombée de la nuit, je commençai à avoir la trouille ; mon petit numéro de Porte-Chapeau marcherait à la perfection si seulement je réussissais à amener Gretchen à la soirée de Sid Weinberg en temps et heure.

6 heures.

6 h 30.

7 heures.

7 h 09. Je tournais au coin pour m'engager sur la Sixième lorsque Mo m'agrippa le bras et passa la main par la fenêtre pour m'indiquer une fille en tailleur de serge à l'allure de secrétaire, en train de feuilleter des journaux près d'un kiosque.

– Là. C'est ma petite.

Je me rangeai ; Mo passa la tête par la porte et fit signe à sa fille avant de s'écrier :

– Non ! Gretchen !

J'étais en train de mettre le frein à main lorsque je vis la fille – Gretch, les

cheveux remontés en chignon – se mettre à courir en remarquant un homme dans la rue. Mo jaillit de la voiture et se dirigea droit sur le mec en question ; lequel dégaina un flingue mahousse, mit en joue et fit feu à deux reprises. Mo s'affala sur le trottoir, mort, la moitié du visage arrachée ; l'homme se lança à la poursuite de Gretchen ; je me lançai à mon tour à sa poursuite.

La fille entra au pas de course dans un immeuble de bureaux, le tireur sur les talons. Je refis mon retard, passai la tête et vis l'homme sur le palier du deuxième. Je reclaquai la porte et battis en retraite,

réussissant ainsi à faire gâcher deux balles au tueur, au milieu des éclats de bois et de verre qui explosaient autour de moi. Quatre balles, restaient deux.

Des gens qui hurlaient dans la rue ; deux paires de jambes qui montaient les étages quatre à quatre ; des sirènes dans le lointain. Je courus jusqu'au palier et criai, « Police ! » Avec, pour seule réponse, deux bang-bang en ricochets. Je me remuai les miches jusqu'au troisième étage aussi vif qu'un derviche gras à lard.

Le tireur avait dans la main une poignée de balles et essayait de regarnir son arme ; il m'aperçut à l'instant où il basculait le

barillet. J'étais trois marches plus bas. Il n'eut pas le temps de recharger et tirer et me lança un coup de pied. J'attrapai sa cheville et tirai vers moi pour le faire tomber. Nous dégringolâmes les escaliers, bras et jambes emmêlés, pour atterrir sur le palier près de la fenêtre ouverte.

À nous voir mouliner des bras, on aurait pu croire à deux pieuvres à la lutte, à grands coups de poing et d'ongles qui ne touchaient jamais vraiment leur cible. Finalement, il me fit une clé de cou en étranglement ; passant les mains entre ses bras, je lui fourrai les deux pouces dans

les yeux. Le salopard me relâcha juste assez pour que je lui colle mon genou dans les couilles avant de m'extirper de la prise et de le choper par les cheveux. Complètement aveuglé, il moulina au jugé. Je le balançai par la fenêtre tête la première en le poussant par les pieds. Il toucha le trottoir bras en croix, et même à trois étages de distance, j'entendis clairement son crâne éclater comme une coquille d'œuf géante.

Je repris un peu de souffle, remontai sur le toit et poussai la porte. Gretchen Rae Shoftel était assise sur un rouleau de

papier goudronné et fumait une cigarette, deux longues larmes roulant sur ses joues.

– Êtes-vous venu pour me ramener à Milwaukee ? dit-elle.

Tout ce que je trouvais à dire fut :

– Non.

Gretchen tendit la main derrière le papier goudronné et en sortit une mallette – flambant neuve, qualité Bullocks Wilshire. Les sirènes en contrebass s'éteignaient doucement ; deux cadavres, ça fait pas mal de boulot quand on est flic.

– Mickey ou Howard, Mlle Shoftel ?  
dis-je. Vous avez le choix.

Gretch écrasa sa cigarette.

– C'est des nullards, tous les deux.

Elle m'indiqua d'un pouce en crochet  
la direction prise par le tireur mort.

– Je vais courir ma chance avec Jerry  
Katzenbach et ses amis. Mais Papa est  
tombé. C'est aussi ce qui m'attend.

– Vous n'êtes pas stupide à ce point,  
dis-je.

– Vous jouez à la Bourse ? me demanda  
Gretchen Rae.

– Ça vous dirait de rencontrer un homme riche qui se cherche une amie ?

Gretchen Rae m'indiqua une échelle qui reliait le toit à la sortie de secours de l'immeuble mitoyen.

– Si c'est tout de suite, je suis preneuse.

\*

\* \*

Dans le taxi qui nous conduisait à Beverly Hills, je mis Gretchy au parfum, avec, à la clé, promesses de récompenses diverses que j'aurais été bien en peine de tenir, comme la bourse Morris Hornbeck

pour étudiants nécessiteux à l'école de commerce de l'université Marquette. À notre arrivée devant la résidence Tudor de Sid Weinberg, Gretchen avait défait son chignon, maquillage en place, fin prête pour interpréter le sauve-moi-la-peau tango.

Il était 8 h 03, et la demeure de Sid était illuminée comme un sapin de Noël – avec extras en costumes de monstres de caoutchouc vert qui servaient les boissons sur la pelouse de façade tandis que les haut-parleurs sur le toit beuglaient une chanson d'amour, thème central d'un précédent tabac de Weinberg, *l'Attaque*

*des Gargouilles atomiques.* Comme Mickey et Howard arrivaient toujours tard aux soirées organisées pour ne pas avoir l'air de vouloir se montrer trop vite, je me dis que j'avais le temps de régler les derniers détails.

Je fis entrer Gretchen Rae au milieu d'un spectacle incroyable : tout Hollywood, les grands, les presque-grands et les pas-grands-du-tout, en train de guincher en compagnie d'une flopée de danseurs et danseuses de troupe déguisés en monstres marins, gargouilles atomiques et rongeurs géants débarqués de Mars ; des barmen qui aspiraient le

punch des saladiers au moyen de siphons, imitations de pistolets à rayons ; des tablées de viandes froides colorées en vert monstre marin – que les invités dédaignaient en foule pour leur préférer la bonne vieille gnôle – avec des queues de vingt personnes devant le bar. Les belles nanas étaient présentes en abondance, mais Gretchen Rae, cheveux plats comme l’ancien grand amour de Sid, Glenda Jensen, se taillait la part du lion des regards de loup qui la dévoraient des yeux. Je me tenais à ses côtés près de la porte d’entrée grande ouverte, et lorsque

la limousine de Howard vint se ranger devant nous, je murmurai :

– *Maintenant.*

Gretchen se glissa vers le bureau privé à façade de verre de Sid Weinberg, au ralenti, très, très lentement ; Howard, grand, beau et élégant dans son smoking sur mesure, franchit le seuil en me saluant d'un signe de tête, moi, son loyal sous-fifre.

– Bonsoir, M. Hughes, à haute et intelligible voix. À voix basse : vous me devez une plaque.

Je lui indiquai le bureau de Sid ; Howard suivit. Nous arrivâmes au moment précis où Gretchen Rae Shoftel et Sid Weinberg s'enlaçaient serrés à boucheque-veux-tu.

– Je ferai pression sur Sid, Patron. Cachère, c'est cachère. Je lui ferai entendre raison. Faites-moi confiance.

En l'espace de six secondes, je vis la quatrième fortune d'Amérique passer de petit-toutou-au-cœur-en-peine à grand baron-escroc-dur-à-cuire, et retour, au moins une douzaine de fois. Finalement, il fourra les mains dans ses poches et en

sortit une liasse de billets de cent qu'il me tendit.

– Trouve m'en une autre exactement comme elle, dit-il avant de s'en retourner à sa limo.

Je restai de faction à la porte les quelques heures qui suivirent, à chasser parasites et amateurs d'autographes, en surveillant du coin de l'œil Gretchen/Glenda et Sid Weinberg se payer leur bain de foule, du velours pour la fille, un peu de sa jeunesse retrouvée pour le vieil homme triste. Gretchen éclata de rire, et je vis que ce n'était que larmes qu'elle s'efforçait de retenir ;

lorsqu'elle serra la main de Sid, je compris qu'elle ne savait pas à qui cette main appartenait. Je continuai à souhaiter pouvoir être présent lorsque ses larmes se mettraient à couler pour de bon, lorsqu'elle se changerait, l'espace d'un instant, en vraie petite fille, avant de redevenir l'experte en bourse et la putain qu'elle était. Mickey fit son apparition à l'instant précis où démarrait le film. Davey Goldman me dit qu'il faisait la gueule ; Mo Hornbeck s'était fait dessouder par une gâchette boche du Milwaukee qui avait fini sa carrière en plongeant d'une fenêtre, tête en avant ; la

planque de Mariposa Street avait été cambriolée, et Lavonne Cohen, de retour d'Israël trois jours avant la date prévue, n'arrêtait pas de faire chier le Mick en le harcelant avec ses piailleries. C'est tout juste si j'entendis ce qu'il me disait. Gretchen et Sid roucoulaient près de la table à viandes froides – et Mickey se dirigeait droit sur les deux tourtereaux.

Je n'entendis pas les paroles échangées, mais je pus lire ce qui se passait sur les trois visages. Mickey fut pris au dépourvu, mais présenta respectueusement ses devoirs à son hôte rayonnant ; Gretch frissonnait de la tête

aux pieds, contrecoup de la mort de son vieux. Le truand n° 1 de L.A. fit sa révérence, s'avança jusqu'à moi et me balança la cravate dans la figure d'une pichenette.

– Tout ce que t'auras, c'est un bâton, espèce de nullard. T'avais qu'à la retrouver avant.

\*

\* \*

Et tout alla pour le mieux dans le meilleur des mondes. Personne ne me colla le cadavre du tueur de Milwaukee sur le dos ; Gretchen passa à l'as pour le

meurtre de Steinkampf et sa complicité dans la disparition de Voyteck Kirnipaski – les macchabs dans leur friture chimique n’avaient, naturellement, jamais été retrouvés. Mo Hornbeck eut droit à son lopin au cimetière Mount Sinai, et avec l’aide de Davey Goldman, une fois dans la salle mortuaire, je fourrai Janet dans son cercueil – j’avais refilé un tuyau brûlant au rabbin pour ses paris sur les canassons et il avait quitté la salle pour appeler son bookie. J’avais réglé Leotis Dineen pour retomber très vite bourré de dettes entre ses griffes ; Mickey se mit à fréquenter une effeuilleuse du nom

d'Audrey Anders ; Howard se ramassa un paquet de blé avec ses pièces détachées d'avion pour la guerre de Corée et s'éclata tous azimuts avec la douzaine de sosies de Gretchen Rae Shoftel que je lui avais trouvés. Gretchen et Sid Weinberg tombèrent amoureux pour de bon, ce qui faillit briser le cœur du pilote-magnat de l'écran une fois pour toutes.

Gretchen Rae et Sid.

Elle lui fit effectivement ses poussières – en lui offrant très certainement des petits à-côtés non négligeables. Elle devint également le banquier d'investissement personnel de Sid, et lui

fit gagner un paquet de pognon géant, dont elle se prit un pourcentage substantiel qu'elle investit dans l'achat de taudis et resta là à contempler son argent faire des petits, beaucoup de petits. Gretch la Reine des taudis joua également le rôle principal dans le seul film de Sid Weinberg qui perdît jamais de l'argent, une mièvrerie à faire pleurer, intitulée *Glenda*, l'histoire d'un producteur qui tombait amoureux d'une starlette avant que celle-ci ne disparaisse de la surface de la terre. Les critiques furent unanimes : Gretchen Rae Shoftel était nulle comme interprète, mais elle possédait de beaux

poumons. La rumeur voulait que Howard eût vu le film plus d'une centaine de fois.

En 1950, je me retrouvai impliqué dans une enquête de grand jury qui foira lamentablement dans les grandes largeurs, et je finis ma carrière en prenant la tangente de façon permanente, M. l'Anonyme noyé dans la foule de mille petites villes de rien. Mickey Cohen fit deux séjours à l'ombre pour fraude fiscale dans un pénitencier fédéral d'où il fut libéré sous condition, déjà vieillard, avant d'aller se réinstaller à L.A. où il fit recette pour ses côtés pittoresques très couleur locale, qui rappelaient le bon

vieux temps. Au bout du compte, Howard Hughes finit complètement timbré par la drogue et la religion, et une biographie que j'ai lue de lui disait qu'il s'était consumé d'amour jusqu'à en perdre le ciboulot pour une pute blonde. Il passait des heures entières au Bel-Air Hotel à contempler sa photo, en se repassant à satiété une version sucrée et larmoyante de *Puisque tu n'es pas mienne*. Je sais, moi, ce qu'il en était vraiment ; il s'agissait probablement de tapées de photos toutes différentes, rien que des doudounes en gros plan, avec la musique en fond sonore, complainte nostalgique du

temps où l'amour ne coûtait pas cher. Gretchy lui était spéciale, pourtant. J'en suis encore convaincu aujourd'hui.

Howard et Mickey me manquent, et la rédaction de ce récit dont ils sont le centre n'a fait qu'empirer les choses. C'est dur d'être un vieillard dangereux abandonné à lui-même – il ne vous reste rien, sinon des souvenirs et personne avec assez de couilles au ventre pour les comprendre.

1. Services de police de Los Angeles. (*N.d.T.*)
2. Yiddish : les Noirs. (*N.d.T.*)
3. Prénom hébraïque d'Esther (la myrte en hébreu), orpheline et pupille de son cousin

Mardochée, autre sens de Hadassah. C'est en outre le nom du plus grand hôpital de Jérusalem et il est devenu synonyme d'organisation charitable. *(N.d.T.)*

4. Épilepsie. *(N.d.T.)*

5. Variété de tatou. *(N.d.T.)*

Ouvrages de James Ellroy  
aux Éditions Rivages

*Lune sanglante*

*À cause de la nuit*

*La Colline aux suicidés*

*Brown's Requiem*

*Clandestin*

*Le Dahlia noir*

*Un tueur sur la route*

*Le Grand Nulle Part*

*L.A. Confidential*

*White jazz*

*American Tabloid*

*Ma part d'ombre*

*Crimes en série*

*American Death Trip*

*Moisson noire 2003* (Anthologie sous  
la direction de James Ellroy)

*Destination morgue*

*Revue POLAR spécial James Ellroy*

*Tijuana mon amour*

*Underworld USA*

*La Malédiction Hilliker*

*Extorsion*

## À propos de cette édition

Cette édition électronique du livre *Dick Contino's Blues* de James Ellroy a été réalisée le 06 mars 2015 par les Éditions Payot & Rivages.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-86930-909-8).

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.